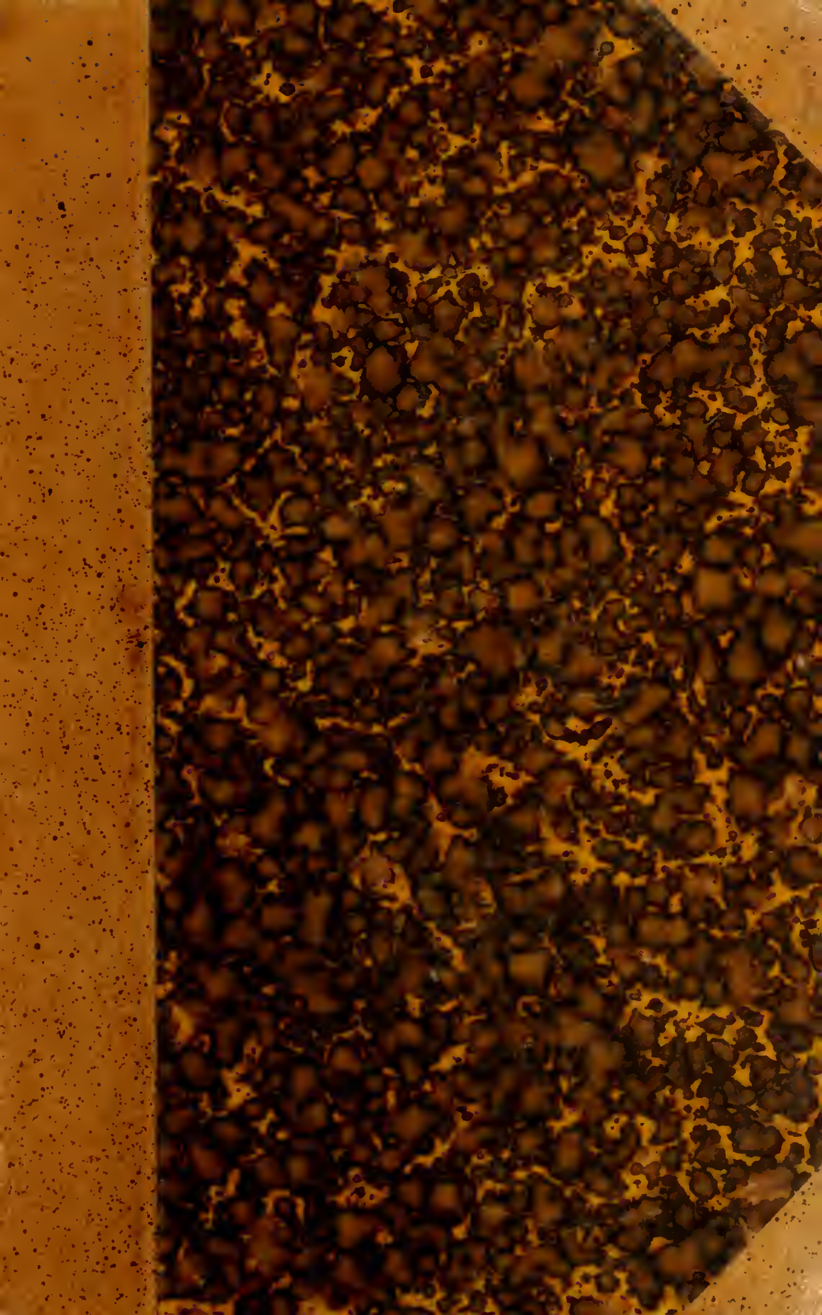
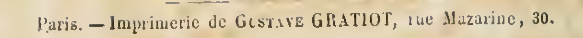


JULIEN

OU

LA FIN D'UN SIÈCLE


Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue Mazarine, 30.

JULIEN

OU

LA FIN D'UN SIÈCLE

PAR

Félix BUNGENER

Auteur de : *Un Sermon sous Louis XIV*
de *Trois Sermons sous Louis XV*
de *Voltaire et son Temps*, et de l'*Histoire du Concile de Trente*

TOME QUATRIÈME



PARIS

J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE DE LA MONNAIE

A GENÈVE, MÊME MAISON

A LEIPZIG, TWIETMAYER

M D CCC LIV


LIBRARY
JUN 1975
UNIVERSITY OF TORONTO

I

Ils ont semé le vent ; ils vont moissonner les tempêtes.

Ils ont semé le vent, ceux qui ont nourri la France de leurs phrases sonores, s'imaginant faire un peuple avec des mots.

Ils ont semé le vent, ceux qui ont tremblé devant ces phrases, et ont gardé l'odieux du pouvoir sans en garder la réalité salutaire.

Ils ont semé le vent, ceux qui attaquaient la superstition, car ils n'ont su l'attaquer qu'en ébranlant toute espèce de foi et de morale.

Ils ont semé le vent, ceux qui défendaient la religion, car ils ont défendu ses abus plus que ses principes, l'œuvre de l'homme plus que l'œuvre de Dieu.

Ils ont semé le vent, ces ministres dissipateurs qui jetaient millions sur millions aux avidités de la cour.

Ils ont semé le vent, ces ministres philosophes qui promettaient plus que ne pouvaient tenir ni eux, ni leurs amis, ni un gouvernement quelconque.

Ils ont semé le vent, ces gens de cour qui se croyaient des sages parce qu'ils déclamaient contre la cour, des citoyens parce qu'ils riaient de leur maître.

Ils ont semé le vent, ces parlements qui s'érigeaient en défenseurs du peuple, et qui, parce qu'ils luttaient contre le roi, s'imaginaient être quelque chose sans le roi.

Il a semé le vent, ce roi qui laissait fermenter tous les éléments du désordre, et n'a su ni ce qu'il pouvait ni ce qu'il ne pouvait pas.

Elle a semé le vent, cette reine malheureuse qui se livrait si imprudemment en pâture à toutes les calomnies et à tous les soupçons.

Tous, enfin, tous, roi, peuple, courtisans, philosophes, apôtres de la liberté ou apôtres du despotisme, perfides ou de bonne foi, hommes de génie ou hommes nuls, tous, en ce siècle de vertige, ils ont semé le vent; tous, l'inflexible Providence les condamne à moissonner les tempêtes.

Nous, l'inflexible histoire nous condamne à reparcourir ici ce long chemin de sang et de boue que des historiens menteurs ou niais ont osé joncher de fleurs. A la lecture de leurs incroyables pages, les enfants des victimes se sont demandé avec stupeur si ce n'était donc qu'un rêve que cette lugubre

épopée dont on avait effrayé leurs premiers ans. Ces noms maudits qu'ils n'avaient entendu prononcer qu'avec horreur, c'étaient maintenant des noms de grands hommes; et les bourreaux, trônant sur les cadavres des victimes, c'étaient des victimes aussi, apôtres de la régénération, martyrs du patriotisme!

A la honte de la raison, ajoutons que les amis des bourreaux n'ont pas été seuls à adopter ces appréciations étranges. La mode est venue de fouiller dans ce bourbier sanglant pour y chercher les quelques perles que le crime y avait laissé tomber. On a recueilli pieusement les rares traits où l'homme avait reparu parmi les folies du tigre, et on s'est mis à admirer, quelquefois à s'attendrir.

Qu'on n'attende de nous ni l'un ni l'autre. Nous dirons le crime tout entier et les folies tout entières. Nous bannirons et le fatalisme qui excuse, et la faiblesse qui pardonne, car le pardon, dans l'histoire, c'est faiblesse, si ce n'est pas trahison. L'historien est un juge; un juge n'est qu'un homme qui applique la loi, et il n'a pas le droit de pardonner. Au souverain seul appartient le droit de grâce, et le souverain, dans l'histoire, c'est Dieu. Ceux qui demandent que l'impartialité soit l'oubli des principes, que l'historien ne soit qu'un écho sans cœur, qu'ils ferment ce livre. Ce n'est pas pour eux que nous écrivons.

II

La tempête allait donc venir.

On s'est souvent demandé à quelle date le premier coup de tonnerre avait eu lieu. — Laissons cette recherche à ceux qui croient que la révolution a commencé par un coup de tonnerre.

Mais ce fut un coup de tonnerre, assurément, que la prise de la Bastille; et cependant, qui est-ce qui a bien compris ce que c'était?

Louis XVI, dit-on, s'écria : « C'est une révolte ! » — Il ne comprenait pas.

Le duc de Liancourt lui répondit : « C'est une révolution. » — Comprenait-il beaucoup mieux? Une révolution! Il y avait longtemps qu'elle était faite.

Mais comprennent-ils davantage, ceux qui, tout en maudissant comme nous les excès postérieurs, n'en continuent pas moins à regarder comme un beau jour celui qui vit tomber le vieux château?

Il nous semble, à nous, au contraire, que tous les éléments dévastateurs auxquels la France allait être livrée eurent un large rôle dans les événements de ce jour-là.

On nous dit que l'entraînement fut général, unanime. Quand cela serait, — et cela n'est pas, — nous demanderions encore : « Qu'est-ce que cela prouve? »

Unanime ou non, cet élan n'était qu'une vengeance, et une vengeance réchauffée, car la Bastille n'était réellement plus la Bastille. On ne faisait donc, en l'attaquant, qu'inaugurer le règne de la vengeance et donner le signal en grand.

Puis, quand la cause eût été juste, actuellement et sérieusement juste, oubliez-vous ce que furent les moyens?

Allons la voir passer, cette cohue de héros. Regardons, écoutons, interrogeons...

Avez-vous vu? Avez-vous entendu? Les vieux griefs, les véritables, où sont les gens qui réellement s'en inspirent? Des bruits lâchement colportés, calomnieux, absurdes, infâmes, voilà ce qui a soulevé ce flot humain devant lequel s'écrouleront les vieilles tours. Les chefs de bande, les ardents, tâchez de vous rappeler leurs traits, et vous nous direz, dans quelque temps, si ce ne sont pas les mêmes qui brillent dans tous les massacres, qui hurlent de joie à tous les supplices. Leur cœur est-il autre aujourd'hui qu'il ne le sera dans quelques mois? Si vous le croyez, attendez seulement quel-

ques heures. Des têtes sur des piques vous diront le premier usage qu'ils ont fait de leur victoire, et vous pourrez savoir aussi ce qu'il a fallu de peine pour qu'on n'égorgeât pas tout ce qui était dans la Bastille. O flatteurs de la populace! Puisqu'il est décidé que vous la direz toujours grande, toujours clémente et magnanime, il faudrait au moins nous cacher, lorsqu'elle pardonne, les efforts qu'il en a coûté pour lui arracher ses victimes. A chaque révolution, à chaque émeute, vous voilà retombant dans les mêmes flagorneries et dans la même inconséquence. Un malheureux va être mis en pièces; un homme se trouve là, qui, par des efforts surhumains, le sauve... Et les bourreaux lisent le lendemain que ce sont eux qui ont été généreux.

Mais retournons à ce 14 juillet 1789, à ce *beau jour* de tant d'honnêtes bourgeois dont les fils gardent la même illusion.

Voyez comme sont déjà affaiblis, pour ne pas dire détruits, ces sentiments d'honneur tellement élémentaires qu'ils rentreraient dans le simple bon sens. Quels sont ces uniformes salis par la poussière de l'émeute? Le régiment des gardes françaises a passé presque tout entier du côté de la révolution, et il n'y a pour eux qu'éloges, que fraternelles et chaudes accolades; personne, si ce n'est à Versailles, et encore!... personne, disons-nous, ne paraît s'apercevoir que ce soit une trahison. Les traitres, ce sont ceux qui restent fidèles à leurs serments, ceux qui se feront tuer sur les remparts de la Bas-

tille, ceux qui se dévoueront pour favoriser la fuite du monarque prisonnier, ceux qui teindront de leur sang, lors de la dernière catastrophe, les marches de son palais. Et plût à Dieu qu'il nous fallut remonter jusqu'à 1789 pour trouver des révolutions dont le premier résultat ait été cette dépravation du sens moral, ce renversement du sens commun!

Au nombre des quatre-vingt-deux invalides qui formaient, avec trente-deux gardes suisses, la garnison de la Bastille, était notre vieil ami *Prudent*, celui que nous avons vu deux fois en faction à Versailles.

Père Prudent avait eu, depuis quelques jours, mainte occasion de justifier son nom. En se promenant par la ville, il avait entendu beaucoup de choses dont le gouverneur de la Bastille n'avait guère l'air de se douter, et le gouverneur fut longtemps avant de vouloir y croire. « Père Prudent, disait-il, prudent vous êtes, et prudent vous mourrez. »

— Mais, monsieur, ils ont des fusils...

— Contre nos murs?... Belle avance!...

— Ils parlent de se procurer des canons...

— Les boulets feraient juste autant de mal que les balles.

— Ils sont furieux...

— Eh bien, on les mettra à la raison.

— Ils...

— Laissez-moi tranquille. Quand tout Paris viendrait, nous n'avons qu'à lever les ponts et à fermer les portes. Mais il ne viendra pas...

Le vieux soldat s'en allait, hochant la tête. Le lendemain :

— Monsieur...

— Encore!

— Ils disent que les gardes françaises marcheront en avant...

— Les gardes françaises ont trop d'esprit pour venir se casser le nez à mes tours.

Le lendemain, enfin :

— Monsieur...

Mais il s'arrêta court. Le gouverneur avait l'air effaré, anéanti. De l'excès de la confiance il avait passé à l'excès contraire.

Ce n'était cependant ni lâcheté, comme il le prouva plus tard, ni crainte de ne pouvoir résister, car la Bastille, bien défendue, était manifestement imprenable. Mais M. de Launay venait de tomber, comme tant d'autres, dans cet état d'énervement moral où on ne voit plus sa route, où les principes opposés, cessant de se combattre, se mêlent, se brouillent, n'offrent plus qu'un inextricable labyrinthe. Quand l'honneur militaire ne lui eût pas commandé de tenir bon, la simple raison, ce semble, le lui disait suffisamment, car il ne pouvait s'être figuré que la reddition de la Bastille dût être le terme des désordres. De la part d'un ami de la monarchie et du roi, ce n'était pas une trahison seulement, mais une folie.

Mais le premier auteur de cette folie, hélas! c'était Louis XVI lui-même. Que pouvaient vouloir, que

pouvaient faire les défenseurs de son trône après ce qu'on savait de sa faiblesse, après ce qu'il avait dit moins de quinze jours auparavant? « *Je ne veux pas qu'un seul homme périsse pour ma querelle.* » De toutes les manières de dire : « *L'État, c'est moi*, » voilà bien certainement la plus absurde. Un pays est bouleversé; déjà, en maint endroit, on pille, on brûle, on assassine; encore quelques jours, et il en sera partout de même... Et voici le chef de l'État, le défenseur de l'ordre, qui se met à appeler toutes ces choses *sa* querelle, qui en fait une affaire à porter sur le terrain de la charité, de la bonté, qui ne veut pas, dit-il, qu'un seul homme périsse pour *sa* cause! Il n'hésiterait pas à en envoyer cent mille au feu pour repousser une guerre étrangère; il a permis, quand des intérêts politiques lui ont paru l'exiger, que le sang français coulât dans l'Inde, en Amérique, sur l'Océan; — et il se croirait un tyran pour en avoir sacrifié quelques gouttes dans une guerre où tout est menacé.

Le gouverneur de la Bastille était donc près de se croire un homme atroce si le sang des assaillants rougissait les abords de ses remparts.

Il fit cependant, pour la forme, quelques préparatifs. A côté des quinze vieux canons qui bordaient le sommet des tours, il fit ranger quelques tas de pavés, arme terrible à une pareille hauteur. On élargit les embrasures; on tint prêtes des pinces pour abattre les cheminées et les précipiter sur l'ennemi. Douze fusils de rempart furent mis en position;

trois pièces de campagne, placées dans la cour intérieure, étaient prêtes à en balayer l'entrée, dans le cas infiniment peu probable où l'ennemi arriverait jusque-là. On avait de la poudre et des boulets en abondance, quatre cents biscaïens, trois mille cartouches seulement, mais on pouvait les ménager. Les cent quatorze hommes, enfin, bien distribués, pouvaient suffire; ce qui n'empêchait pas qu'on n'eût commis une faute inexcusable en ne jetant pas dans la Bastille un vigoureux renfort, et surtout des soldats sur lesquels on pût compter.

Il n'y avait que les Suisses, en effet, qui fussent bien décidés à se défendre. Les invalides, outre la faiblesse de l'âge, avaient subi la désorganisation universelle; ils trouvaient beau de quitter le roi pour le peuple, le vieil honneur de Fontenoy pour la fraternité des carrefours. La plupart, anciens gardes françaises, disaient tout haut qu'ils ne tireraient pas sur leurs camarades, mêlés parmi les assaillants; c'était dire qu'ils ne voulaient pas tirer. Plus d'un laissait entrevoir qu'il combattrait plus volontiers avec la révolte que contre elle.

Un chef déterminé aurait pu cependant encore les ramener à leur devoir; mais le malheureux gouverneur semblait plutôt chercher des raisons pour manquer au sien.

Deux hommes, deux seulement, étaient restés ce que tous auraient dû être.

L'un, c'était Louis de Flue, le commandant de cette poignée de Suisses. Calme et actif, c'était lui

qui organisait la défense, lui qui arrachait au gouverneur les ordres nécessaires ; il était partout, il faisait tout. De phrases, point ; de délibérations avec lui-même, point non plus. « J'ai un poste à défendre ; je le défendrai. » Hors de là, il n'y a point de soldat. Le succès ou le non succès, il n'avait pas l'air d'y songer ; il n'y songeait pas plus en réalité qu'en apparence. Le devoir et l'honneur ; rien en deçà, rien au delà.

L'autre, c'était notre vieil ami *Prudent*, Jacques Blanchard, car nous laisserons désormais le sobriquet. A la tête des invalides fidèles, ou devenus fidèles grâce à lui, il exerçait ce commandement incontesté que le danger livre aux mains du plus digne. Le gouverneur le laissait faire, l'officier suisse le traitait comme son égal.

Ainsi se passèrent les journées du 12 et du 13 juillet. On pouvait voir, du haut des tours, les progrès de la révolte. Les corps de garde, aux barrières, brûlaient ; Paris semblait enveloppé d'une ceinture de flammes. Des coups de feu, des clameurs immenses, sinistres, le tocsin ne s'endormant d'un côté que pour se réveiller de l'autre, tout apportait aux effrayés la terreur et aux courageux le courage.

III

Cependant le comité dit *des Électeurs*, réuni à l'Hôtel-de-Ville, commençait en secret à s'effrayer des suites que pouvait avoir la prise de la Bastille.

Croyant donc ou feignant de croire que la menace des canons était la principale cause de l'irritation du peuple, il fit demander au gouverneur de les retirer des tours, de s'engager à ne commettre aucune hostilité contre le faubourg Saint-Antoine. Attaquer! Il était bien loin d'y songer, et il s'empressa de le dire.

Mais un moment après, arrivent d'autres députés. A leur tête est un avocat, Thuriot de la Rosière, et il demande, *au nom de la nation*, que les canons soient descendus des tours. M. de Launay, à ces mots, retrouve un peu d'énergie. Ces canons, dit-il, ont été là de tout temps; ils ne peuvent descendre que sur un ordre du roi. Thuriot demande alors à entrer dans la cour intérieure. Le gouverneur refuse;

mais son major, M. de Losme, l'engage à céder, et il cède.

Les soldats étaient rangés dans la cour. Thuriot va droit aux invalides, et tandis que le gouverneur, stupéfait, reste cloué près du pont-levis, il les somme de se rendre. Le peuple est là, leur dit-il, irrité, terrible ; il leur pardonnera, s'ils se rendent, de s'être armés pour le combattre. — Vieille tactique. On offre le pardon afin d'effrayer les timides en leur persuadant qu'ils sont coupables.

Beaucoup ne demandaient pas mieux que d'en être persuadés ; peut-être quelques-uns l'étaient-ils déjà sincèrement.

Ce fut alors un de ces moments redoutables où une parole, un geste, un rien, peut jeter des hommes réunis dans une résolution ou dans une autre ; un grain de sable suffira pour que le torrent s'élance à droite ou à gauche, ici ou là. Les invalides étaient muets, immobiles. Pas un murmure, pas un souffle ; chacun semblait sentir que ce qu'il ferait on le ferait, et s'effrayer de sa propre puissance. Si un seul avait dit : « Il faut se rendre, » — on se rendait.

Mais un cri part, et quatre-vingts voix le répètent. C'est Blanchard qui a dit : « Vive le roi ! » et tous ont redit : « Vive le roi ! » Les Suisses, qui s'indignaient, renaissent à l'espérance d'avoir des compagnons dignes d'eux ; leur chef, M. de Flue, court serrer la main à Blanchard.

Mais M. de Launay semblait plutôt embarrassé de cet enthousiasme, et il était hors d'état d'en profiter.

Il eût fallu, au plus vite, mettre l'avocat à la porte, en lui faisant entendre qu'on eût bien pu le fusiller. On le laissa reprendre courage; il demanda à monter sur les tours, afin de voir, dit-il, s'il était vrai qu'on eût reculé les canons. Le gouverneur hésite; le major lui fait faire cette nouvelle faute. Il monte, avec Thuriot, sur la tour de la Bazinière, une de celles qui regardaient l'Arsenal.

Mais là, un spectacle inattendu, formidable, s'offre à lui. Une cohue énorme roule vers la Bastille; la forteresse n'est bientôt plus qu'une île au milieu d'une mer de têtes, sur laquelle scintillent, comme l'écume, les piques, les fusils, les armes de toute espèce. — Vous me trahissez, monsieur!... s'écrie le gouverneur en saisissant le bras de Thuriot. — Lâchez-moi, répond celui-ci, ou je vous déclare qu'un de nous va rouler dans le fossé. — Le gouverneur lâche le bras, et se tait.

On redescend. Thuriot, en repassant dans la cour, se donne l'air d'avoir fait un accord avec M. de Launay. Il est content, dit-il; il va faire son rapport au peuple, qui ne se refusera sans doute pas à fournir un détachement pour garder la Bastille, conjointement avec la garnison. — Et M. de Launay le laisse dire.

Mais la foule n'en était plus à se contenter de cela, et Thuriot était déjà presque un traître. Il avait oublié ce qu'une révolution fait de chemin en une heure, en quelques minutes. Il voulut haranguer; peu s'en fallut qu'on ne l'égorgeât sur place.

Le siége commençait donc; mais on eût dit moins des soldats que des enfants furieux, voulant à tout prix l'impossible et se vengeant sur n'importe quoi. C'étaient des clameurs frénétiques, des piétinements à enfoncer le sol, des coups de fusil par milliers, comme si on se fût dit que chaque balle emporterait bien une parcelle de ces insolentes murailles, et qu'après quelques millions de coups on finirait par ouvrir une brèche. Mais la fureur, en attendant, ne croissait pas seulement par l'inutilité des tentatives; on eût dit qu'elle s'augmentait encore par le calme imposant des tours géantes, qui ne daignaient même pas se mettre en train de repousser l'attaque.

Quelques coups à mitraille auraient haché cette foule. On n'ose dire que le gouverneur eût tort de reculer devant l'emploi d'un si effroyable moyen; mais on pourrait demander si un commencement de démonstration sérieuse n'eût pas suffi pour diminuer de beaucoup le nombre et l'ardeur des assaillants. Il y avait là, sans doute, d'intrépides courages; mais ce n'est pas leur faire injure de supposer que quarante mille héros ne se trouvent pas en quelques heures, et qu'après une volée à mitraille peu en auraient attendu une seconde. En général, ce nous semble, on s'empresse trop de rendre hommage à la valeur des héros d'insurrection. L'attente d'un succès facile et d'un combat sans trop de danger, attente trop souvent justifiée par la faiblesse des gouvernements, est toujours pour beaucoup dans le courage du grand nombre.

La foule s'agitait donc, avec un bruit épouvantable, autour de la forteresse muette et impassible. Point de péril, mais point d'espoir non plus.

Tout à coup, le pont-levis de l'enceinte extérieure s'abat. On s'y précipite; on se trouve dans la *Cour du gouvernement.*

Que s'était-il passé?

On arrivait à ce pont-levis par un chemin tournant, bordé d'un côté par des casernes, de l'autre par une rangée de boutiques, ce qui semblait n'avoir été combiné que pour faciliter l'approche. Ces boutiques, le gouverneur aurait dû les détruire à la première menace d'une attaque; mais il n'y avait pas songé, ou peut-être tenait-il trop aux riches loyers qu'il en tirait. Quoi qu'il en soit, elles étaient intactes, et le toit de la dernière joignait le toit d'un corps-de-garde situé au delà du pont-levis, dans la première cour intérieure.

Quatre hommes s'étaient glissés, de toit en toit, jusque sur celui du corps-de-garde. De là, ils avaient sauté dans la cour, et c'étaient eux qui avaient brisé à coups de hache les chaînes du pont-levis. Une trahison, comme on l'a cru, leur était-elle venue en aide? C'est probable, car on ne comprendrait guère quatre hommes sautant dans cette cour et coupant de grosses chaînes, sans qu'aucun d'eux fût tué ni blessé.

Mais quand la foule s'élança vers le second pont-levis, celui qui conduisait au cœur même de la Bastille, alors enfin la forteresse parut se réveiller. Une

décharge, mais de fusils seulement, partit de l'enceinte des tours. Il y eut quelques morts, quelques blessés.

Tandis qu'un grand nombre se sauve, que les plus courageux s'abritent, dans les recoins de la cour, contre l'ennemi invisible, c'est encore par un mensonge que les meneurs vont se procurer des soldats. Ils crient et font crier que le peuple vient d'être victime d'une trahison atroce, que c'est le gouverneur qui a baissé le pont-levis, afin de foudroyer plus à son aise, dans la cour, ceux qui se pressaient dehors. Mais le crier, ce n'est rien; il faut que ce soit le sang qui crie. On promènera sur une civière... Qui?... Un des morts? Ce ne serait pas assez; une agonie dira plus qu'un cadavre. On s'empare d'un des blessés, d'un malheureux qui vomit le sang, et on le porte, râlant, jusqu'à la Grève, où il expire. Des bandes fanatisées jurent de le venger, et on court de nouveau à la Bastille.

Ce malheureux ne nous est pas inconnu. Rentrons dans la cour intérieure, et nous apprendrons qui il était.

Blanchard était resté, avec les Suisses, dans cette cour. Il avait inutilement supplié le gouverneur de prendre quelques mesures pour défendre l'autre enceinte. M. de Launay répondait qu'on la défendrait du haut des tours, et, comme nous l'avons vu, on ne l'avait pas défendue. Au bruit des coups de hache, l'invalide s'était posté, pleurant de rage, devant une meurtrière; le fusil en avant, il attendait qu'un en-

nemi se fît voir, car il ne voyait pas, de cette place, ceux qui brisaient les chaînes. Son œil plongeait sur une autre partie de la cour, déserte encore.

Le flot s'élance, et, parmi les premiers, il aperçoit son compagnon de Versailles, ce Grippe-l'œil si fort sur les droits de l'homme, et si oublieux, dès longtemps, de ses devoirs de soldat. Il l'ajuste; puis il hésite. Un camarade! Un jeune homme peut être plein d'avenir! Mais ce camarade est un traître. Blanchard se dit qu'il en serait un lui-même s'il voyait en lui, en ce moment, autre chose qu'un ennemi...

— A toi, Grippe-l'œil!...

Et il tire. Le malheureux tombe. Nous avons dit ce qu'on fit de son agonie.

Blanchard, le coup lâché, avait failli tomber lui-même de saisissement et d'émotion. Les Suisses le crurent blessé; il jeta son fusil, et, appuyé à la muraille, il resta un moment comme insensible à tout ce qui se passait autour de lui. Mais ce moment fut court; l'horreur même du sacrifice sembla lui avoir redonné ardeur et force. Quand la foule effrayée se précipita hors de la cour, il cria aux tours de faire feu. C'était le moment décisif... Les tours se turent encore. Il fit alors pratiquer, dans le pont-levis même, deux meurtrières où l'on plaça des fusils de rempart; puis, en attendant l'ennemi, on chargea à la hâte un certain nombre de fusils ordinaires, afin que chaque soldat en eût deux ou trois sous sa main.

Rien donc n'était encore perdu, et, malgré l'inac-

tion de la grosse artillerie, on pouvait rebuter les assaillants. Mais pour renaître à l'espérance, il n'aurait pas fallu voir ce gouverneur qui se promenait à grands pas, égaré, tremblant, interrogeant l'un, interrogeant l'autre, disant que c'était inutile, qu'on verserait beaucoup de sang, qu'on se rendrait après. — N'est-ce pas, Blanchard, qu'il le faudra bien?

— Gouverneur, dit froidement l'invalide, si je vous répondais en vous brûlant la cervelle, on me fusillerait certainement, mais pas un officier français ne dirait que j'ai mal fait...

— Ni un officier suisse, murmura M. de Flue.

M. de Launay s'en alla.

IV

Cependant la cour envahie, puis abandonnée, gardait plus de combattants qu'on ne l'avait cru d'abord. On entendait deux voix retentissantes qui se répondaient, donnaient des ordres...

— Santerre!...

— Qui appelle?

— Moi... Maillard...

— Où êtes-vous?

— Ici... Dans la maison du gouverneur...

— Êtes-vous beaucoup?

— Une trentaine. Et vous?...

— Vingt.

— Où ça?...

— Dans le corps-de-garde, à côté du pont.

— Bon.

— Qu'est-ce que vous faites, vous, dans votre hôtel?

— On fouille...

— Bien.

— Et puis on mettra le feu...

— Bien. Avez-vous des prisonniers?

— Un tas de valets.

— Faut les garder pour ôtages...

— Ils sont pour nous.

— Bon.

— Il y a aussi un prêtre... deux prêtres...

— Tenez-les bien, ceux-là...

— Oui... Oui... Et puis une jeune fille... On dit que c'est la fille du gouverneur...

— On dit? Elle ne parle pas?...

— Elle est évanouie... Mais j'ai mon idée... Vous verrez...

— Bon.

— Santerre!...

— Hein!...

— Il y a là, près du second pont-levis, deux charrettes de fumier...

— Eh bien?...

— C'est sec comme de la paille... Tâchez d'y mettre le feu... Le pont brûlera peut-être...

— Bien... On y va.

Peu de moments après, les deux charrettes brûlaient.

— Maillard?...

— Hein?...

— Et cet hôtel?...

— Quoi?

— Quand le brûle-t-on?

— Vous ne voyez pas que ça commence?...

— Bon.

Ça commençait, en effet, et on avait également mis le feu aux casernes de l'avenue. C'était une lourde faute, car on se privait des abris sans lesquels on n'eût rien fait jusque-là ; mais qu'importent les fautes quand l'ennemi ne sait pas ou ne veut pas en profiter?

Pourtant, quand arrivèrent les nouvelles bandes ramassées autour de la civière du blessé, ces incendies les tinrent d'abord à distance. Au lieu d'attiser le feu, on ne songea plus qu'à l'éteindre.

Les assiégés purent voir, d'ailleurs, que le second assaut serait mieux conduit que le premier. Moins de bruit, mais une ardeur plus réelle, une immense soif de vengeance ; moins de combattants, mais des chefs et une certaine discipline.

A la tête de la colonne, ce sont toujours les gardes françaises, mais recrutés de deux compagnies presque entières, sous le commandement de deux sergents.

Hullin, que le gros de l'armée reconnaît pour général, est un homme d'une stature formidable. Il s'est écrié, dit-on : « Je vous ramènerai vainqueurs, ou vous me ramènerez mort. » Un Romain n'eût pas mieux dit ; mais un Romain ne se serait pas trouvé là s'il avait juré fidélité, comme Hullin, à la reine, car Hullin est un des employés de la maison de Marie-Antoinette. Le nombre était grand, au reste, de ceux qui manquaient comme lui, ce jour-là, à

leurs serments. Sans compter les gardes françaises, on ne voyait de tous côtés, dans les rangs de l'attaque, que gens qu'on n'y eût pas cherchés, employés du gouvernement, hommes à pensions, hommes attachés, à divers titres, à la maison du roi, ou de la reine, ou des princes. L'ingratitude ne manqua jamais l'occasion de se draper en amour de la patrie. On est Brutus pour se dispenser d'être honnête homme.

Une autre race de Brutus était aussi éclose à ce soleil du 14 juillet. Des prêtres, comme aux beaux jours de la ligue, figuraient dans les bandes; mais ce n'était pas le crucifix, on le comprend de reste, qu'ils avaient à la main. La giberne et le sabre demandaient pardon pour la robe. Ils venaient essayer de se réhabiliter aux yeux du siècle, et, longtemps accusés de n'être jamais qu'en arrière, ils arrivaient d'un coup au premier rang en trahissant leur Église et leur roi.

Le rôle du clergé dans la révolution française a été peu étudié. On nous a raconté de belles morts, d'héroïques souffrances, et il y en eut un grand nombre; mais le clergé n'en a pas moins fourni amplement son contingent aux erreurs du début et aux crimes de la suite. Même sur les éloges qu'il a le mieux mérités, il y aurait plus d'une remarque à faire. On nous dit combien refusèrent de trahir leurs serments de prêtres en jurant la *constitution civile*; il faudrait ajouter que des milliers la jurèrent. On nous dit combien préférèrent la mort à

l'apostasie; il faudrait ajouter que beaucoup apostasièrent, et que le jour, par exemple, où l'évêque de Paris se rendit à la convention pour abjurer le christianisme, il avait deux cents prêtres avec lui. On nous dit combien furent du nombre des victimes; il faudrait ajouter combien furent du nombre des bourreaux.

Mais sans anticiper sur ce qui eut lieu plus tard, il est incontestable qu'une bonne partie du clergé, dès le milieu de 1789, était allée au-devant de la révolution avec un empressement qui ne pouvait être que frayeur, inconséquence ou trahison. L'autel, toujours si empressé de se cramponner au trône tant que le trône avait été ou avait paru solide, s'était hâté, au premier ébranlement, de se cramponner ailleurs. Le lendemain du jour où les députés du tiers état s'étaient révolutionnairement constitués en assemblée nationale, on avait vu se joindre à eux cent quarante-neuf députés de l'ordre du clergé, et, à la tête des transfuges, était un homme qu'on aurait dû s'attendre à voir le dernier sur la brèche, l'archevêque de Vienne, l'ennemi jadis courageux de Voltaire et de l'Encyclopédie, M. de Pompignan.

Ce que M. de Pompignan avait fait ce jour-là, d'autres prêtres le faisaient donc, un peu différemment, au siége de la Bastille. Vous y auriez vu le curé de Saint-Étienne-du-Mont, à la tête des gens de sa paroisse, et c'était déjà lui qui, le matin, avait forcé l'Hôtel des Invalides pour y chercher des armes. On vous aurait montré l'abbé Lefèvre, bien connu de

tous les combattants, car c'était lui qui avait présidé, à l'Hôtel-de-Ville, à la distribution de la poudre. On vous aurait montré encore l'abbé de la Reynie, non moins connu, car il y avait trois jours qu'il courait les rues de Paris, haranguant, ameutant, peignant les massacres horribles dont le roi, disait-il, avait donné l'ordre; et puis Bassal, l'ami de Marat, et puis Roux, qui devait mener Louis XVI à l'échafaud, et puis Chabot le capucin, et puis le bénédictin Laplanche, et puis le cordelier Brochet, et puis bien d'autres qui devaient marquer moins dans les annales de la révolution, mais qui applaudissaient, au moins jusque-là, à ses violences, et puis un autre prêtre... Mais celui-ci, nous le retrouverons bientôt.

Les soldats renfermés dans la cour intérieure ne pouvaient voir ce qui se passait dans la première, car les charrettes continuaient de brûler devant le pont-levis, quoique sans l'endommager. Ils entendaient entrer l'ennemi, et lâchaient au hasard quelques coups à travers les flammes. Bientôt, ils s'aperçurent qu'on essayait de retirer les charrettes, et deux canons leur apparurent alors, braqués contre le pont-levis, que deux boulets percèrent aussitôt. Mais ce n'étaient que deux trous sans importance. Il s'agissait de réitérer, et ce n'était pas facile, car Blanchard et les siens avaient une balle prête pour quiconque approchait des deux canons. Aussi, malgré ce renfort, malgré les dispositions plus habiles de chefs plus expérimentés qu'un Maillard ou un Santerre, les assiégeants se retrouvaient au même

point qu'avant. Ils ne pouvaient que se faire tuer, et la Bastille demeurait imprenable.

Arrivent, sur ces entrefaites, deux nouvelles députations du comité de l'Hôtel-de-Ville.

A la tête de la première, voici un prêtre encore, l'abbé Fauchet, révolutionnaire dès longtemps avant la révolution, bien qu'il n'eût pas encore prononcé son fameux mot : « C'est l'aristocratie qui a crucifié Jésus. » Il vient, comme Thuriot, demander tout simplement qu'on se rende; mais ses signaux ne sont pas même aperçus. Il exhorte la foule à se calmer, pour qu'on puisse au moins approcher. On le hue, et il s'en va.

Peu après, voici Éthys de Corny, procureur de la ville. Il a prêté ses chevaux pour amener un des canons; les canons ne servant de rien, il vient parler d'accommodement. Les invalides des tours aperçoivent le drapeau qu'il fait porter devant lui, et agitent, en signe de trêve, leurs chapeaux; les députés entrent dans la cour, précédés et suivis d'une foule de combattants. Les soldats de la cour intérieure, qui ne savent rien, font feu, et vingt des nouveaux venus tombent.

Ce fut alors une épouvantable rage. La trahison, cette fois, paraissait évidente; les plus modérés pouvaient y croire. Les uns se ruent au dehors avec d'effroyables cris, et la députation est emportée avec eux; les autres restent dans la cour, gesticulant, hurlant, ne songeant plus même à s'abriter.

Mais ils n'avaient plus besoin d'abris, car les balles

ne venaient plus. Les soldats de l'intérieur s'étaient aperçus de leur méprise; et comme les plus braves sont toujours les plus atterrés à la pensée de passer pour des traîtres, ils n'avaient plus le courage de tirer. L'ennemi s'agitait impunément dans cette cour pleine de cadavres. La Bastille semblait près de crouler sous cette tempête de menaces, d'imprécations, de hurlements, et le sombre silence dans lequel elle était rentrée ne servait qu'à aiguillonner les fureurs. Beaucoup, nous disent les relations contemporaines, étaient en ce moment comme fous. Ils lançaient contre les murailles des pierres, des fragments de bois, et jusqu'à des poignées de terre; ils amenaient des pompes et les dirigeaient vers les tours, afin de mouiller, disaient-ils, l'amorce des canons, et ils ne voyaient pas que le jet allait à peine à la moitié de la hauteur.

Mais trois coups seulement, d'autres disent quatre, avaient été tirés, et, sur ces quatre, un seul à mitraille. Le chiffre officiel des morts a d'ailleurs prouvé suffisamment ce que fut la défense. Après plus de quatre heures de combat, les assaillants se trouvèrent n'avoir perdu que quatre-vingt-trois hommes; encore ce nombre comprend-il quelques hommes tués par accident, deux, par exemple, qui furent écrasés par la chute du pont-levis. Otez encore les vingt qui ne furent tués que par méprise, et il ne reste pas soixante morts. Le nombre des blessés fut d'une centaine au plus.

Tandis que les Suisses laissent faire, répugnant à

tuer ces malheureux dont la fureur ne peut nuire, ils entendent crier d'une des tours : « Ma fille! Sauvez ma fille!... » Ils reconnaissent un des officiers attachés à l'état-major de la Bastille, M. de Monsigny. Au même instant, deux coups partent du dehors, et M. de Monsigny tombe mort sur les créneaux.

Sa fille, c'était la jeune personne que Maillard avait trouvée dans l'hôtel du gouverneur, et qu'il croyait la fille de celui-ci. Une infernale idée lui était en effet venue. Pour forcer M. de Launay à se rendre, on brûlerait sa fille sous ses yeux. Le père l'avait aperçue sur un tas de paille et de fagots. Il avait crié; il était mort.

A ce spectacle abominable, l'ardeur des Suisses se réveille. Ce ne sont plus des hommes qu'ils ont maintenant à combattre, mais des bêtes féroces. Ils préparent une décharge terrible. Les fusils de rempart ne serviront pas cette fois, car leur mitraille pourrait ne pas épargner la jeune fille; mais trente-deux balles vont partir, sans compter celle de Blanchard, et il la destine à un homme dont la férocité s'est particulièrement signalée dans cette scène. Cet homme était un prêtre.

Mais tout à coup, deux autres prêtres s'élancent de l'hôtel du gouverneur. On les retient. Le plus âgé — c'était l'aumônier de la Bastille — est refoulé dans l'hôtel; l'autre pousse et renverse tout ce qui s'oppose à son passage, arrive à la jeune fille, l'enlève... et de tous les bourreaux, alors, un seul ose persister à vouloir l'être. C'était celui que Blan-

chard avait remarqué. A mesure que la pitié entrait dans les autres cœurs, la rage croissait dans le sien, comme multipliée par la honte d'être le seul qui ne redevînt pas homme. On l'entendit qui disait au jeune prêtre : « Tu m'ôtes celle-là... Malheur à l'autre!... » Mais la victime était sauvée ; on se disputait l'honneur de l'emporter hors de ce lieu sanglant. Un soldat, nommé Bonnemer ou Bonnemère, fut généralement regardé comme son sauveur.

V

On se retrouvait donc, encore une fois, au même point. La rage des assiégeants commençait à s'user; leurs forces étaient à bout. La Bastille, toujours intacte, n'avait perdu qu'un seul de ses défenseurs.

Mais du haut de leurs tours inaccessibles, les invalides avaient fini par laisser voir ouvertement de quel côté étaient leurs sympathies. Ni l'odeur de la poudre, ni l'exemple des Suisses, ni les insultes de la foule, rien n'avait pu les refaire soldats. Ils voulaient être citoyens, et ils commençaient par être des lâches. On les entendait crier à leurs camarades d'en bas : « Il faut se rendre! »

Quant à M. de Launay, l'épisode de tout à l'heure avait achevé de le tuer. La victime eût été véritablement sa fille, le bûcher l'eût réellement consumée sous ses yeux, que la terreur et l'horreur ne se seraient pas plus profondément imprimées dans son âme. Il ne donnait plus d'ordres, ne voulait plus en

donner, n'entendait plus, ne voyait plus. La lutte lui apparaissait comme un effroyable duel entre lui et la multitude; il lui semblait être coupable de tout le sang déjà versé, et, par moments, comme après les grands crimes, ce n'étaient pas quelques hommes seulement, mais tous, et lui avec, qu'il aurait voulu anéantir. Deux sous-officiers l'arrêtèrent comme il se précipitait, une mèche à la main, vers la poudrière. Elle contenait environ vingt milliers de poudre, et c'était la mort de vingt mille hommes peut-être.

Il se laissa ramener dans la cour. Les invalides le poursuivaient de leur cri : « Il faut se rendre ! » Les Suisses criaient : « Non ! Non ! » Mais ils avaient cessé de tirer, attendant l'ordre de recommencer le combat et de recourir aux grands moyens, car la cour extérieure s'était tellement remplie qu'il fallait désormais le canon pour la balayer. La foule criait : « Bas les ponts ! » et ce cri, répété par vingt mille bouches furieuses, était plus effrayant, pour les hommes du dedans, que ne l'eussent été ou des boulets ou des bombes.

Le gouverneur, après quelques moments d'immobilité et de silence, était entré dans la salle dite *du conseil* ; on lui avait vu l'air d'un homme dont la résolution est prise. Qu'allait-il faire ? Les Suisses tremblaient de le deviner. Leur chef, ne le voyant pas reparaître, va le chercher dans la salle. Les assaillants, lui dit-il, se préparent à franchir le fossé. Les deux canons recommencent à tirer ; le pont-

levis va être attaqué avec la hache. Il faut agir... — Pour toute réponse, M. de Launay lui tend un billet qu'il vient d'écrire. L'officier lit rapidement, pâlit, se récrie. Capituler! Capituler!... Et pourquoi? La place est intacte; la garnison n'a encore qu'un mort et deux blessés... — Mais le gouverneur fait signe que les représentations sont inutiles. Blanchard, qui écoutait, se précipite à son tour dans la salle. Il sait bien, s'écrie-t-il, qu'il n'est qu'un pauvre soldat, qu'il n'a nul droit de parler. Mais c'est le moment suprême. Il osera... il parlera... Au nom de l'honneur, au nom du roi, que cet opprobre ne soit pas infligé à l'armée!... — Mais M. de Launay ne fait que répéter son signe. Il faut obéir; il faut se rendre...

Une demi-heure après, le même prêtre qui avait sauvé la jeune fille s'efforçait de sauver le gouverneur. Il ne devait pas y réussir.

Quand le dernier pont fut baissé et que la foule s'élança dans la dernière cour, elle vit à gauche les Suisses, à droite les invalides, et, sur la ligne de ceux-ci, un vieillard immobile, tête nue, appuyé sur un jonc à pomme d'or. Il n'a pas su se défendre, mais il saura mourir.

On se précipite sur lui. Hullin — car ceux qui ont montré le plus de courage dans la lutte se montreront les plus cléments après, si toutefois il y a clémence à ne pas égorger des prisonniers, — Hullin s'écrie, pour le sauver, qu'on va le mener à l'Hôtel-

de-Ville. Que ne le laissait-il expirer dès ce moment! On part, et l'agonie commence. Une multitude en fureur tourbillonne autour de lui, et, dès la cour extérieure, il devient à peu près impossible d'avancer. C'est là que le prêtre, perçant le cercle, vient se placer à côté de lui. Quelques-uns applaudissent, en souvenir de la jeune fille, et, un moment, on avance avec moins de peine. Mais à vingt pas la presse recommence, redouble, redevient terrible. « Mes amis, s'écrie le prêtre, est-ce que vous vous êtes repentis de n'avoir pas brûlé cette jeune fille? » Les hommes se regardent. « Non, » disent deux ou trois. « Non! Non!... » répètent vingt autres. « Eh bien! reprit-il, soyez sûrs que lorsqu'on vous demandera si vous vous repentez de n'avoir pas tué cet homme, vous répondrez aussi : Non! Non!... » — Quelques-uns crièrent : « Bravo!... » Mais il est faux, quoi qu'on l'ait écrit dans vingt histoires, que les supplications du prisonnier se fussent jointes à celles de ses défenseurs. Il marchait le front haut, le regard calme; et quand l'agonie recommença, quand il fut évident que tout espoir était perdu, on eût dit que la mort lui devenait de moins en moins affreuse. Qui sait si ce n'était pas, à défaut de la conscience d'avoir fait son devoir et de mourir pour l'avoir fait, la joie de mourir au moins réhabilité par le martyre?

Cependant, à force de courage, d'éloquence et d'adresse, ses protecteurs l'amènent jusqu'à la Grève. Mais là, c'est par milliers que les bourreaux atten-

dent la victime. Les sabres, les couteaux, les baïonnettes, les piques, l'entourent et le recouvrent; le fer semble germer sous ses pas et le pavé avoir soif de son sang. Puis, tout à coup, comme pour lui ôter la consolation dernière d'une mort de soldat, piques et sabres se retirent; le vil cordon d'une lanterne terminera les jours du malheureux.

VI

Julien avait lutté le dernier; et déjà la corde fatale enlevait M. de Launay, qu'il le tenait encore entre ses bras en lui faisant un rempart de son corps.

Il s'éloigna, et on le laissa s'éloigner. La foule n'en était pas encore à faire un crime de la pitié; elle permettait qu'on s'efforçât de lui arracher ses victimes. Elle le permit même, en général, jusque dans les plus mauvais jours de la révolution. Il était réservé aux législateurs, aux philanthropes, d'ériger froidement en attentat contre le peuple ce que le peuple lui-même, dans l'occasion, applaudissait encore comme un hommage rendu à ce qui lui restait d'humanité.

Mais que lui en restait-il, hélas! dans ces jours de sang et de délire?

Julien s'était assis, épuisé de corps et d'âme, contre une des maisons de cette funèbre place; et à peine commençait-il à reprendre ses sens, qu'il as-

sista à toutes les horreurs dont ce lieu fut le théâtre. Deux invalides blessés sont pendus près du gouverneur. A l'un d'eux, un coup de sabre lui avait abattu la main, et tandis que le malheureux était traîné vers la lanterne, cette main se promenait par la place, portée au bout d'une pique. Ce malheureux, c'était Blanchard ! Un peu plus loin, à l'arcade Saint-Jean, c'est M. de Losme qu'on déchire ; ailleurs, c'est M. de Miray, l'aide-major. On apporte la tête d'un autre officier de la Bastille, tué sur le port au blé ; on coupe celle du gouverneur, celle de M. de Miray, celle de M. de Losme, et les quatre horribles trophées, escortés de la main sanglante, vont apprendre à la France qui elle aura désormais pour ses maîtres. Peu après, un homme paraît sur les marches de l'Hôtel-de-Ville ; c'est le prévôt des marchands, M. de Flesselles. Soupçonné d'avoir conseillé la résistance et fait des vœux pour la Bastille, on lui permet cependant de s'en aller. A l'angle du quai Pelletier, un coup de pistolet l'étend par terre. C'était à trois pas de Julien.

Rassasié d'horreurs, Julien s'en alla enfin. Plusieurs fois il avait voulu s'en aller, et il s'était senti comme retenu. Une mystérieuse voix lui disait : « Regarde encore... Apprends, dès le premier jour, ce que c'est qu'un peuple soulevé. »

Mais il ne s'en alla que pour retourner à la Bastille. Il entendait crier de toutes parts qu'on n'en laisserait pas pierre sur pierre. Il tenait à lui faire ses adieux.

C'était déjà dans cette pensée qu'il s'y était trouvé la veille du siége. Bien des fois, depuis onze ans, il avait eu le désir de revoir sa prison, car il aimait à adoucir les tristesses du présent par les tristesses du passé. Il était donc venu voir l'aumônier, qu'il connaissait, afin d'obtenir par lui l'entrée de la forteresse. Le blocus commençait déjà. Il aurait pu sortir, mais il ne l'avait pas voulu. La même voix lui disait déjà de rester.

Maintenant, la Bastille était ouverte, la foule y errait librement, moins effrayée de ce qu'elle y trouvait que fâchée de n'y pas trouver davantage, et d'être obligée d'avouer que l'imagination n'en avait pas peu grossi l'horreur. On recueillait avec une frénésie un peu factice ces chaînes qui avaient sans doute meurtri bien des innocents, mais dont la rouille disait assez qu'elles étaient depuis longtemps oisives. On cherchait les fameuses cages de fer, et on ne les trouvait pas, par la raison qu'elles étaient depuis longtemps détruites. On s'indignait devant un tableau de la chapelle, un Saint Pierre-aux-Liens, et la vue de ce tableau avait dû cependant être plus propre à consoler qu'à accabler. On aurait voulu délivrer des centaines de victimes, et on n'en avait trouvé que sept, qui n'en étaient pas, car si ces hommes n'avaient pas été enfermés là, ils l'auraient été ailleurs, n'importe sous quel gouvernement. Bref, on sentait qu'on ne s'était battu que contre le passé, contre l'ombre de la Bastille; mais on eût dit que, dans leur dépit, les ardents n'en vou-

laient que plus de mal au roi humain qui avait d'avance rendu leur colère sans but, leur victoire sans résultats, au moins quant à l'objet apparent de la bataille.

Cependant, quand Julien arriva, d'autres colères et d'autres indignations s'étaient emparées des vainqueurs. Le bruit venait de se répandre que la Bastille couvrait d'autres mystères, que d'énormes amas de poudre, enfouis dans des souterrains inconnus, allaient faire sauter la forteresse, le quartier, tout Paris peut-être, car ces souterrains ne pouvaient manquer de toucher aux catacombes, pleines aussi, sans doute, de matières incendiaires. Voilà ce que le comédien Grammont avait dit du haut d'une borne, sur le quai Pelletier, près du cadavre de M. de Flesselles; voilà ce que criaient d'après lui par tout Paris des centaines d'individus, ou réellement effrayés, ou voulant le paraître.

Une des choses qui contribuaient le plus à accréditer ces bruits, à faire croire que le roi, ou du moins ses ministres, étaient capables des dernières horreurs, c'était leur faiblesse même et l'absence de tout effort pour sauver la Bastille. On ne pouvait se figurer que la monarchie eût cédé si vite si elle n'avait eu d'effrayants arrière-projets. Ces suppositions acquéraient un nouveau degré de vraisemblance par les rapports qui circulaient sur quelques événements antérieurs, notamment sur ce qui s'était passé, le 12, dans le jardin des Tuileries. Le comte de Besenval avait fait sabrer, disait-on, des

promeneurs inoffensifs ; le prince de Lambese avait égorgé de sa main un vieillard à genoux et demandant grâce. Le fait est qu'un vieillard, dans la cohue, était tombé sous les pieds des chevaux, et que quelques promeneurs — si même ce mot est exact en parlant des personnes qui se promenaient ce jour-là — avaient été renversés en fuyant. Il a été prouvé, non-seulement, cela va sans dire, qu'on n'avait point sabré, mais que chefs et soldats n'avaient fait que ce qui était indispensable pour écarter la foule et se conserver des issues. C'est ce qui ressort clairement du récit, d'ailleurs fort hostile, d'un des derniers historiens de la révolution, Louis Blanc.

Quoi qu'il en soit, les nouveaux occupants de la Bastille pouvaient se croire avec raison les premiers menacés par une vengeance quelconque ; la crainte de sauter était là, d'ailleurs, moins absurde, quelque bonne garde que l'on fît autour de la poudrière. Julien trouva le pont-levis encombré, mais de sortants plus que d'entrants, et il n'y eut bientôt plus dans la forteresse que ceux qui se proposaient d'y passer la nuit pour la garder.

La nuit, en effet, approchait. Arrivé dans la cour intérieure, Julien se glissa dans l'escalier de *sa* tour. Sa chambre serait-elle ouverte ? Il trouva la porte fermée, mais par un verron seulement, qu'il put tirer. C'était à cela sans doute qu'elle avait dû de ne pas être enfoncée, comme la plupart des autres. On était entré, et, voyant qu'il n'y avait personne, on était allé chercher ailleurs.

Il entra donc, et, à sa grande surprise, il vit que tout était comme s'il fût sorti la veille. C'était l'usage, apparemment, de ne préparer les chambres qu'à l'arrivée de nouveaux prisonniers. On avait enlevé les draps du lit, mais c'était tout. La chaise était devant la table, la plume dans l'encrier, car il avait obtenu, les derniers jours, la permission d'écrire. Onze années avaient passé sans laisser d'autre trace que le dessèchement de l'encre et qu'un peu de poussière sur les meubles.

Mais si le temps avait été impuissant, dans l'intérieur de la Bastille, à déranger même une plume, les rumeurs du dehors disaient assez ce qu'il avait pu et ce qu'il pourrait bientôt. La plume allait survivre aux murailles, le prisonnier à l'indestructible prison.

Julien ne put d'abord s'empêcher d'en éprouver une espèce d'orgueil, et, comme pour mieux braver la prison désormais vaincue, il s'enferma, regrettant même de ne pouvoir compléter l'illusion en assujettissant la porte par le lourd verrou du dehors. Il conviait tous les anciens hôtes de la chambre, innocents ou coupables, à venir fouler d'un pied libre le colosse abattu. Il entendait chaque tour, chaque pierre, se demander en gémissant s'il était bien vrai qu'elle fût vaincue, et que l'heure de la grande chute eût sonné.

Mais bientôt il eut honte de se trouver si près des sentiments qu'il venait de voir en action dans cette multitude inintelligente et cruelle. La vengeance

peut-elle avancer réellement l'œuvre de l'humanité sur cette terre, ou l'œuvre de Dieu dans l'humanité? On allait renverser la vieille Bastille des rois; serait-ce la liberté, se demandait Julien, qui s'élèverait sur ses débris? Et si la liberté allait, en effet, apparaître, les exploits de cette journée ne lui seraient-ils pas plutôt un empêchement qu'un secours?

Il avait trop vécu au cœur du dix-huitième siècle pour le croire capable d'enfanter une génération véritablement grande et noble; il avait vu le fleuve trop près de ses sources fangeuses, pour croire à la pureté de ses eaux, lors même qu'il les voyait scintiller sous les feux du nouveau soleil. L'homme en qui la révolution semblait, en ce moment, incarnée, l'orateur, le grand homme, le demi-dieu du jour, — n'était-ce pas ce Mirabeau qu'il avait vu dans cette même chambre, tête folle, auteur obscène, plume à vendre? Les héros de l'insurrection triomphante, même à ne parler que de ceux qui s'étaient montrés humains, combien y en avait-il qui ne fussent ou trompés ou menteurs, ou gens nuls ou cerveaux brûlés? Il aimait la liberté, Julien; mais c'était précisément pour cela qu'il gémissait de lui voir des soldats indignes d'elle. Ceux qui s'accommodent si bien de la voir défendue par n'importe quelles mains, ce sont ceux qui ne l'aiment que pour eux-mêmes.

Mais les événements du jour n'absorbaient pas seuls sa pensée; il retrouvait dans cette chambre ce qu'il était surtout venu chercher, — ceux de sa vie.

Onze ans s'étaient donc écoulés depuis cette épo-

que ténébreuse où il allait frappant à toutes les portes, demandant à tous les systèmes la paix qui le fuyait, la vérité qui se jouait de lui.

Nous l'avons vu chercher d'abord sous le despotisme catholique, non pas la vérité, car il n'avait jamais pensé qu'elle y fût, mais le repos; nous l'avons vu ensuite aborder au christianisme et y trouver la vérité, mais sans parvenir encore à apaiser complétement les orages de son cœur. L'image d'un bonheur dont il s'était fermé l'accès avait continué de le poursuivre; et au moment où ses scrupules cédaient à une conviction plus éclairée, où ce bonheur, épuré par la foi, allait enfin remplir les derniers vides de son âme, une révélation terrible le lui avait rendu impossible à tout jamais.

Nous ne l'avons pas suivi et ne le suivrons pas dans les années qui s'écoulèrent entre cette révélation et 1789. Refoulé violemment sur lui-même, résigné enfin à son sort, il avait tristement mais résolument poursuivi son douloureux apprentissage des hommes et des choses. Aurait-il un rôle à jouer dans les événements qu'il voyait venir? Il ne se le demandait pas; il n'y songeait même pas. Dieu, le moment venu, saurait bien lui tracer sa route. En attendant, comme un penseur observant la nature sans songer pour cela à faire un livre, il observait, lui, les révolutions, sans chercher autre chose que le plaisir de voir de haut ce que tant d'hommes réputés éminents ne voyaient encore que de si bas.

Ce que nous lui avons vu éprouver au sommet des

tours de Notre-Dame, il l'éprouvait, en ce moment, dans sa tour de la Bastille. Autant son regard eût plané, sans les murailles, sur cette fourmilière qui s'agitait au bas, autant il se sentait au-dessus des agitations, des pensées, des colères de la foule.

La nuit avait achevé d'envelopper vainqueurs et vaincus, joie et larmes. Un reste de bougie, retrouvé à côté de l'encrier, prêtait sa lumière à Julien; les murs semblaient surpris de refléter d'autres rayons que le peu qui leur venait d'ordinaire de ceux du soleil ou de la lune.

Julien, on le pense bien, n'avait pas oublié la mystérieuse cachette et le trésor qu'il y avait laissé. Ce trésor avait acquis à ses yeux un tout autre prix qu'en ce temps-là. Le tombeau du curé lui avait révélé le nom du prisonnier de la Bastille, et la Bible était devenue pour lui ce qu'elle était, cent ans auparavant, pour le huguenot persécuté, — sa consolation et sa force.

Il fut cependant longtemps sans s'approcher de la pierre qui cachait le saint livre. Il voulait n'y porter la main que quand son cœur serait encore plus calme, son imagination mieux délivrée des impressions sanglantes de ce jour. C'était comme une autre arche sainte, qu'entourait à ses yeux et la majesté divine, et la majesté du martyre.

Quelle distance, pensait-il, entre ces hommes qui s'étaient fait tuer sous les murs de la Bastille et qu'on allait sans doute appeler aussi des martyrs, et celui dont le sacrifice avait duré près de quarante ans,

toujours fait et toujours à faire, courageux sans passion, sublime sans s'en douter, tout à la conscience, tout à Dieu! D'un côté, le bruit, le soleil, l'odeur enivrante de la poudre, les applaudissements des hommes, l'ardeur de la vengeance; de l'autre, une foi simple et calme, les ténèbres d'une prison, le regard de Dieu seul, la couronne au delà du voile. Mais aussi, d'année en année, de mois en mois, de jour en jour, ce voile était devenu plus transparent; le ciel était dans la prison longtemps avant que le prisonnier fût dans le ciel.

Quand donc il eût bien respiré cette céleste et vivifiante atmosphère que ressuscitaient ses souvenirs, Julien se sentit enfin plus digne de s'emparer de la sainte relique. Il alla courageusement à la pierre. Elle céda sans peine...

Mais la cachette était vide.

VII

Trois jours après, le 17 juillet 1789, une des plus douloureuses lâchetés que l'histoire ait enregistrées se consommait à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Entrons. N'est-ce pas un trône qu'on aperçoit là-bas, au fond de la grande salle ? — C'est un trône, si vous voulez ; un fauteuil sur trois marches. Vous feriez mieux de dire que c'est le commencement d'un échafaud.

Sur cet échafaud... non... sur ce trône, un homme vient de s'asseoir. Il est pâle. A-t-il peur ? Il paraît plus interdit qu'effrayé. On dirait qu'il ne comprend pas très-bien ce qu'on lui dit, ni ce qu'il fait là.

Ah ! sans doute, c'est qu'il s'efforce de ne pas le comprendre, car il sent qu'il devrait alors ou expirer de honte, ou se redresser en souverain, dût-il périr écrasé. Peut-être aussi n'a-t-il pas cru que l'humiliation dût être si complète et si profonde, la coupe si pleine et si amère.

Mais non. Louis XVI était malheureusement de ceux qui trouvent, dans l'humiliation même, un motif de s'estimer davantage. Par une déplorable confusion entre les devoirs du roi et les sentiments du chrétien, il offrait à Dieu le sacrifice de la majesté royale comme on offre celui d'une fortune perdue, d'un parent que la mort enlève; comme il avait lui-même, six semaines auparavant, offert celui de son fils aîné ! Il oubliait qu'on ne peut offrir que ce qui est à soi, et que son pouvoir, en ce moment, était le salut de la France. Mais comme s'il eût fallu que ce jour ressemblât le plus possible à celui où le trône se changerait tout de bon en échafaud, il n'était parti, le matin, qu'après s'être fait donner la communion. C'était la royauté qui recevait le viatique, en attendant que ce fût l'homme.

Il avait trouvé à la barrière le maire de Paris, Bailly, l'élu des vainqueurs de la Bastille, mais qui n'était déjà guère plus, comme le roi qu'il venait saluer, qu'un fantôme. Mais le fantôme de trois jours s'était cru obligé de faire sentir sa puissance au fantôme de douze siècles. « J'apporte à Votre Majesté, avait-il dit, les clefs de sa bonne ville de Paris. Ce sont les mêmes qui ont été présentées à Henri IV. Il avait reconquis son peuple ; ici, *le peuple a reconquis son roi.* » La phrase était cruelle, à moins pourtant qu'elle ne fût que niaise, ce qui, après tout, pouvait bien être. Oui, monsieur le maire, Henri IV avait *reconquis* son peuple. A quoi pensez-vous donc avec votre belle allusion à lui ? Si Louis XVI était un

Henri IV, il ne boirait pas toute cette honte; il ne rentrerait, comme son aïeul, que dans Paris *reconquis*. C'est avec quarante mille hommes que vous le verriez venir. Il ne ferait pas bon, à son entrée, pour vous ni pour les héros de la Bastille; et s'il voulait bien, dans sa clémence, vous laisser la tête sur les épaules, vous l'en remercieriez à deux genoux.

Mais il n'y avait guère de danger que Louis XVI s'arrêtât à la première moitié de l'antithèse, et imitât le Henri IV d'Ivry; quant à la seconde moitié, c'était lui-même qui l'avait faite en venant à Paris. Il était *reconquis*, en attendant d'être prisonnier.

Et quelle marche que la sienne! De gardes, point. Ceux qui lui étaient restés fidèles, il avait dû les laisser à Versailles; ceux qui l'avaient trahi, il les voyait parmi la foule, fêtés, insolents, traînant à grand bruit devant sa voiture les canons enlevés à la Bastille. De la barrière à l'Hôtel-de-Ville, plus de cent mille soldats improvisés bordaient silencieusement la haie. Il promenait sur cette armée inconnue des regards qui n'avaient ni la majesté de la colère ni celle de la douleur, qui ne pouvaient ni rendre du cœur à ses amis, ni attendrir ses ennemis. Ce n'était presque que de l'étonnement. Il semblait écouter ce long silence, comme s'il se fût attendu à retrouver les acclamations ordinaires, comme s'il eût cru qu'en écoutant bien il finirait par les entendre. Pour la première fois aussi se présentait à ses regards ce drapeau qui ne devait être glorieux qu'après avoir ombragé tant d'horreurs, — si

même le sang des batailles peut être considéré comme lavant jamais celui des échafauds et des massacres.

Un hommage effrayant l'attendait au seuil de l'Hôtel-de-Ville. On le reçut *sous la voûte d'acier,* comme disent les francs-maçons; il dut passer sous des centaines d'épées qui se croisaient, frémissantes, sur sa tête. On ne l'avait pas prévenu de cette partie du programme; mais par cela même que la mort pouvait l'attendre sous cette voûte, il s'y enfonça d'un pas plus ferme. Louis XVI était condamné à ne savoir que mourir.

Il ne sut donc, sur ce trône dérisoire où Bailly venait de le conduire, qu'écouter et se taire. Mais la faute était d'être venu, et non de ne pas essayer, une fois là, une résistance impossible. On lui lut le procès-verbal des délibérations de la commune, érigée depuis trois jours en gouvernement suprême. Par une amère parodie des anciens lits de justice, on eut l'air de supposer que ce qui se faisait en sa présence se faisait par son ordre, que ce procès-verbal était sa royale volonté. Ainsi se trouvèrent confirmés, sans qu'il eût ouvert la bouche, tous les décrets de ces derniers jours, l'élection de Bailly comme maire de Paris, celle de La Fayette comme chef de la milice bourgeoise, la création de cette milice elle-même, et, comme couronnement, l'ordre de détruire la Bastille. En apprenant la mort du gouverneur, le roi avait murmuré, dit-on : « Il l'a bien mérité. » Si nous le pesions lui-même à la

même balance, nous pourrions demander si l'autorisation de détruire la Bastille ne valait pas le crime de l'avoir livrée, et peut-être arriverions-nous à dire, le jour où sa tête tomba, qu'il l'avait aussi mérité!

VIII

Mais revenons au 17 juillet 1789.

Le soir de ce même jour, dans un élégant appartement de la Cour du Commerce, quelques hommes causaient en attendant le souper.

— Messieurs, disait l'amphitryon, — *citoyens* n'était pas encore à la mode, — il n'y a rien de tel, en révolution, que de savoir donner à ce qu'on a préparé, arrangé, les apparences de la spontanéité. Les ennemis ont peur, car l'explosion leur semble le résultat d'une de ces causes naturelles qu'il est inutile de combattre; les amis se font chacun, à part soi, honneur de l'entreprise, et rien ne leur coûte, alors, pour qu'elle réussisse. Il n'y a peut-être pas trente des vainqueurs de la Bastille qui ne soient persuadés que l'idée de la prendre a germé sous leur bonnet. Et toi aussi, Camille, je parie que tu le crois...

— Parbleu !...

— C'est lui, au moins, qui a donné le signal, dit un troisième convive.

— Ou qui l'a répété, reprit Danton. Quand il est sorti du café, c'est que je lui avais dit : « Sors. » Quand il a crié : « Aux armes!... » c'est que je lui avais dit : « Crie! » Quand il est monté sur la chaise... Mais c'est égal... Va, Desmoulins, tu étais vraiment beau sur cette... Il est fâcheux que la chaise eût quatre jambes, car je dirais : « Sur ce trépied. » C'est là, sans doute, que tu t'es cru inspiré...

— Je l'étais.

— Soit. *Deus... Ecce Deus...* Mais le *Deus* était dans le café à côté... Et c'était moi, ne te déplaise, moi...

— Du tout!... c'était ce plan de contre-révolution que Mirabeau venait de nous montrer. Voilà ce qui avait fait bondir mon cœur de citoyen; voilà ce qui m'avait fait, en un clin d'œil, si... si...

— Si éloquent...

— Tu railles?... On m'a suivi, pourtant, et la Bastille a été prise.

— Oui; mais ce fameux plan qui t'avait remué la bile, qui t'avait fait éloquent, comme tu dis...

— Eh bien?...

— Que Mirabeau disait avoir apporté de Versailles, où on l'aurait trouvé dans les papiers d'un garde du corps...

— Eh bien?...

— Nous l'avions fabriqué en déjeunant...

— Ah ! Danton !...

— Mais qu'importe ?... Je dirai comme toi, ou à peu près : « On m'a cru... et voilà la Bastille prise... »

— C'est-à-dire la fin justifiant les moyens... murmura un grave personnage qui n'avait encore rien dit.

— Toujours de la morale, Roland ?

— Toujours de l'immoralité, Danton ?

— Oh ! oh !... Est-ce votre femme qui vous a soufflé ça ?

— Danton !...

— Mais ce ne doit pas être elle. Elle a trop d'esprit pour ne pas savoir que ce n'est pas avec de la morale qu'on fait les révolutions... Eh bien, Santerre, où en sommes-nous ce soir ?

Santerre venait d'entrer.

— Sont-ils bêtes !... s'écria-t-il. Parce que le gros Louis est sorti de l'Hôtel-de-Ville avec notre cocarde à son chapeau, en voilà-t-il pas qui se remettent à crier : « Vive le roi ! » Vrai... Je viens d'en trouver jusque dans le Palais-Royal !... Et cet Éthys de Corny qui lui a fait donner, à l'Hôtel-de-Ville, le nom de *Régénérateur de la liberté française !*... Et ce monument que le même Éthys a proposé de lui élever sur l'emplacement de la Bastille !... Et...

— Mon brave Santerre, vous n'y entendez rien du tout. D'abord, on ne le bâtira pas, ce monument ; c'est clair. Ensuite, rien ne pouvait mieux arranger nos affaires que de laisser ces gens de l'Hôtel-de-Ville, les Éthys, les Bailly, les Mounier, les La Fayette,

les Lally-Tollendal, les Moreau de Saint-Méry, les bourgeois, enfin, toujours royalistes, lors même qu'ils croient l'être le moins, — de les laisser, dis-je, s'enferrer dans ce royalisme bâtard qui les tuera, eux et le roi. Un monument à Louis XVI sur les ruines de la Bastille ! Ils ont cru être habiles, et ils n'ont fait qu'une gigantesque épigramme. Bien fort serait le trône qui tiendrait à côté !... Et qu'est-ce que vous leur avez dit, Santerre, à ces gens qui criaient : *Vive le roi !...*

— Ce que je leur ai dit?... « Citoyens... Tas de badauds... Je... Je crois vraiment que... Mes amis... Mes bons amis... Je... Imbéciles!... »

On éclata de rire.

— Allons, Santerre... Il faut laisser faire les discours à Mirabeau...

— Ou à vous, Danton... dirent vivement deux ou trois de ses invités.

Mais ce n'était pas seulement comme invités, et sous l'inspiration des parfums venant de la cuisine, qu'ils se montraient si prompts à la louange. Le courtisan de la populace avait déjà ses courtisans; et tandis que ceux de Versailles désapprenaient précipitamment leur métier, ceux de Danton avaient encore plus vite appris le leur.

— Ou à moi, reprit-il, si vous voulez... Mais Mirabeau est notre maître à tous...

— C'est vrai, dit Roland.

Danton le regarda de travers.

— Rien de plus beau, reprit Roland, même dans

l'antiquité, que son apostrophe d'avant-hier à l'Assemblée nationale, quand on décida d'envoyer des députés au roi pour demander l'éloignement des troupes. Je le vois encore s'écriant...

— Vous l'avez-vu?...

— Non...

— Ah! ah!...

— Enfin, je l'entends...

— Vous l'avez entendu?...

— Non... Qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait beaucoup. Allez toujours.

— Eh bien! il me semble l'entendre s'écriant... J'ai là le discours... Le voici... Vous ne me contesterez au moins pas les paroles...

— Allez... Allez...

— ... « Dites au roi que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier la visite des princes, des princesses, des favoris, des favorites, et leurs exhortations, et leurs caresses, et leurs présents; dites-lui que toute la nuit ces satellites étrangers, gorgés d'or et de vin, ont prédit dans leurs chants impies l'asservissement de la France, et que leurs vœux brutaux invoquaient la destruction de l'Assemblée nationale; dites-lui que, dans son palais même, les courtisans ont mêlé leurs danses au son de cette musique barbare, et que telle fut l'avant-scène de la Saint-Barthélemy; dites-lui que ce Henri dont l'univers bénit la mémoire, celui de ses aïeux qu'il voulait prendre pour modèle, faisait passer des vivres dans Paris révolté qu'il assiégeait en personne, et

que ses conseillers féroces font rebrousser les farines que le commerce apporte dans Paris fidèle et affamé... »

— Bravo, Roland!

— Ce n'est pas beau cela?

— Peuh!...

— Danton!

— *Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable...*

— Eh bien!

— Je croyais que c'était votre morale.

— Eh bien?...

— D'abord, mon bon ami, il n'est pas vrai que ces belles phrases aient été prononcées, et c'est déjà pourquoi je me suis permis de rire quand vous disiez pathétiquement : « Je l'entends. » Il a bien dit, au fond, quelque chose comme cela; mais je vous garantis que l'Assemblée ne l'aurait pas laissé s'exprimer dans de pareils termes, attendu qu'elle est encore très-loin de se moquer à ce point du soliveau. Ce que vous lisez là, c'est le morceau revu et corrigé, autrement dit fabriqué, tel qu'il va le fourrer sans doute dans sa prochaine *lettre*, la dix-neuvième, je crois [1]. Voilà pour la forme, ô homme sage; le fond, y avez-vous bien pensé? Je me chargerais de vous y montrer autant de mensonges que de lignes.

[1] Il publiait, sous le titre de *Lettres du comte de Mirabeau à ses commettants*, une revue des progrès de la révolution.

Il commence par supposer que le roi n'a autour de lui que des troupes étrangères. C'est faux. Il les appelle des *hordes*. Faux encore; la discipline, dans les régiments étrangers, est parfaite. Il prétend que princes, princesses, favoris, favorites, les ont exhortés, caressés... Faux. Qu'on les a gorgés d'or et de vin... Faux. Qu'ils ont prédit l'asservissement de la France...

— On les a entendus...

— Laissez-moi donc achever. Je ne sais pas s'ils l'ont prédit; mais ce n'est pas, en tout cas, dans des chants, et il est clair que ces *chants* sont là pour arrondir la phrase. Et les danses? Je vous réponds que personne ne dansait, cette nuit-là, au château de Versailles, ni n'en avait la moindre envie. Paris *fidèle* est un charmant quolibet, le lendemain de la prise de la Bastille; Paris *affamé* est plus vrai...

— Pas chez vous, Danton...

— Attendez d'avoir soupé pour le dire, Fabre... Mais enfin, il est vrai que le pain a manqué un ou deux jours. Quant à ces conseillers *féroces* qui font, selon Mirabeau, rebrousser les farines...

— A-t-il tort?... demanda Roland.

— S'il a tort de mentir? Je ne dis pas, Dieu m'en garde! car il faut bien que le peuple croie cela, et, pour qu'il le croie, il faut le lui dire. Toujours est-il qu'il ment, notre cher ami de Provence, car il sait très-bien ce qui en est... Hein! qu'en dis-tu, Bordier?...

Bordier, autrement dit l'*Arlequin*, vu qu'il avait

longtemps eu ce rôle aux *Variétés*, en jouait, pour le moment, un tout autre. C'était l'entrepreneur de la famine, le chef des émissaires que Danton et consorts expédiaient par les campagnes pour ameuter les paysans, arrêter les transports de vivres, et, en donnant à tous les commerçants le nom d'accapareurs, qui menait droit à la lanterne, anéantir le commerce. Il fallait que la populace eût faim pour qu'elle fût docile aux impulsions des meneurs, furieuse contre la cour, prête à tout. Bordier était l'homme de la faim.

Au reste, — et autant vaut que nous le disions tout de suite, — il fut un des rares coquins que le régime expirant eut le courage et la force de punir. Moins d'un mois après cette époque, il était en mission dans la haute Normandie, et, sous prétexte de veiller à l'approvisionnement de Paris, ce qui était sa charge officielle, il s'acquittait de celle d'affameur avec un zèle que le parlement de Rouen, qui vivait encore, eut le mauvais goût de trouver un peu trop fort. A propos de certain bateau de farine qu'il avait tenté de couler bas, on mit la main sur notre homme, on le jugea dans les bonnes vieilles formes, et on le pendit haut et court. *O mortels ignorants de leurs destinées!...* comme dit Bossuet. La salle des *Variétés* avait cent fois failli crouler sous les rires lorsqu'il disait piteusement, dans *Arlequin empereur de la lune* : « Vous verrez... Vous verrez que je finirai par être pendu !... »

Le *qu'en dis-tu* de son ami Danton le fit agréable-

ment sourire; mais ne sachant pas jusqu'à quel point Danton pouvait avoir l'intention d'être plus clair, il se tut. Ces messieurs, comme on voit, savaient la cour.

IX

Mais Danton était en train de tout dire.

— Et voilà encore, reprit-il, un grand point en révolution. Faire croire aux gens ce qui n'est pas, c'est l'A B C de la chose, et le dernier cuistre y arrive ; mais leur persuader qu'ils n'ont pas vu ce qu'ils ont vu, qu'ils n'ont pas fait ce qu'ils ont fait, et que c'est un autre qui l'a fait, et que cet autre, pour l'avoir fait, est un brigand, — voilà l'art, voilà la science! « Peuple, mon ami peuple, tu vois cette barque, n'est-ce pas, ou ce gros chariot de sacs? — Oui. — C'est du blé. — Bon. — Jette-moi cela dans la rivière. — Mais... — Jette toujours. — C'est fait. — Pauvre peuple, tu as bien faim... — Pas encore. J'ai dîné. — Je te dis que tu as faim... — Mais... — Horriblement faim... Tu meurs de faim... — Ah! mon Dieu, du pain! du pain!... — Pauvre peuple! — Du pain! — Et où veux-tu que j'en prenne pour t'en donner? Il y avait là un bateau chargé de blé...

— Bah ! — Des hommes *féroces* sont venus qui ont tout jeté dans la rivière... — Les monstres ! — Vois-tu ce bateau qui vient?... — Oui. — C'est encore du blé... — Bon. — Mais le voilà qui s'en va... — Je lui fais peur... — Du tout!... Ce sont les hommes *féroces* qui le font *rebrousser*. — Et qui sont-ils, ces hommes féroces? — Les aristocrates, parbleu ! — Ah ! les brigands !... — Eh bien, mon ami, pends-les... » — Voilà l'histoire, Roland ; ce n'est que la traduction, un peu libre, de la dernière phrase de Mirabeau. Vous soupirez? Eh! mon cher, soupirez alors à chaque ligne. Les autres sont-elles plus vraies!... Vous voilà bien, messieurs les demi-révolutionnaires! Vous consentez qu'on mente, mais pas trop, qu'on bouleverse, mais pas trop, qu'on ameute le peuple, mais sans qu'il fasse de sottises. Au départ, tout est bon, tout est beau, tout est *moral;* mais vous vous réservez de vous indigner en chemin, de transformer, à un certain moment, vos compagnons en scélérats et vous-mêmes en sages. Morbleu, Roland, quand le vin est tiré, il faut le boire. Êtes-vous, oui ou non, des nôtres? Le sang vous fait-il peur? Il y en aura, je vous en préviens... Il y en aura beaucoup, entendez-vous?... Ce n'est pas avec de l'eau claire qu'on rebaptise une nation... Qu'en dites-vous, madame?

C'était madame Roland, qu'amenait madame Danton.

On a écrit que celle-ci, la femme du tribun, était douce, bonne, compatissante. Cela se peut. Il est

fâcheux qu'on en ait dit autant de la seconde femme de Danton. Comme c'est assez difficile à croire de celle qui consentit à avoir pour mari l'homme des massacres de septembre, l'imagination des historiens pourrait bien être aussi pour quelque chose dans ce qu'on nous dit de la première.

Mais madame Roland, ce n'est pas sur des conjectures que nous avons à la juger. Elle s'est suffisamment peinte dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles.

— Non, certes, répondit-elle, ce n'est pas avec de l'eau qu'on rebaptise un peuple. Mais le sang a en soi une vertu si énergique, que ce baptême, avec quelques gouttes...

— Nous y voilà!... s'écria Danton. Le mari n'était que l'écho... Et je vous dis, moi, madame, que le temps est passé des demi-révolutions, des demi-crimes... que le temps n'est pas loin où ceux qui voudront s'en tenir là seront appelés des traîtres, et punis comme tels...

— Eh bien ! ils mourront pour la patrie...

— Ils ne mourront pour personne, madame, car il n'y aura personne qui les reconnaisse pour siens, et, quand chaque parti viendra relever ses morts, ils resteront, ceux-là, sans sépulture.

— L'histoire les recueillera.

— L'histoire ne saura où les mettre. Elle les verra toujours, selon ses divers points de vue, ou trop haut ou trop bas, ou trop en avant, ou en arrière...

— C'est le sort commun.

— Ce ne sera pas le mien... Bonsoir, Cubières...

— Mesdames... Messieurs...

— Asseyez-vous. Et votre *Voyage à la Bastille*, marche-t-il?

— Il marche. J'ai là l'épreuve de la première feuille.

— Voyons...

— Tenez...

— Qu'est-ce que cela?... « *Par Michel de Cubières!...* »

— Mais oui.

— *De* Cubières!...

— Ce n'est pas mon nom?

— Monsieur *de* Cubières, si vous ne vous dépêchez de m'effacer ce *de*...

— Remarquez que je n'ai pas mis *chevalier*...

— Raison de plus pour ôter le reste.

— Mais...

— Quoi?

— *Michel... Michel Cubières*...

— Eh bien?

— Cela sonne mal...

— Je m'appelle bien *Jacques Danton*...

— C'est juste.

— Et Roland, *Jean-Marie*.

— C'est vrai.

— Il a bien essayé d'être monsieur de la Platière, mais cela n'a pas pris.

— Monsieur Danton!

— C'est de l'histoire, Roland, et il ne fait pas bon

se fâcher contre l'histoire. Un crayon, Cubières, s'il vous plaît... Bien... C'est biffé... *Michel Cubières...*

Et tout en feuilletant : — On leur en fera voir de grises, murmurait-il, à tous ces *de*... Ceux qui voudront regimber, écrasés... Ceux qui se diront des nôtres... Halte-là! messieurs... Vos preuves?... Et ils feront, par peur, ce que nous voudrons. C'est comme les prêtres... Ceux qui se sont mis avec nous sont plus diables que nous.... A propos de prêtres, Cubières, qu'est-ce que c'est donc que cette histoire d'un prêtre trouvé à la Bastille?

— C'était dans la nuit du 14. On aperçut de la lumière à une des fenêtres d'une tour. On monta. Un prêtre était là, et on reconnut celui qui avait sauvé la jeune fille. Mais le bruit s'était déjà répandu qu'on avait découvert un prisonnier. Le peuple n'en voulut pas démordre, et l'abbé fut porté, bon gré mal gré, en triomphe, comme l'avaient été les autres.

— On a oublié une chose.

— Quoi?

— De le pendre après.

— Ou avant...

— Non. Puisqu'il n'y a eu que sept prisonniers en tout, un de plus était bon à promener, fût-il de contrebande. Mais il a essayé de sauver le gouverneur; il méritait la lanterne.

— Il l'aura!... s'écria Camille. Vous l'appelez?...

— Julien.

— Bien; le peuple saura ce que c'est que Julien.

Dès le prochain numéro de mes *Révolutions* [1]...

— J'ignorais que monsieur fût le procureur-général de la lanterne, dit madame Roland.

— J'accepte le titre, madame, et je ferai tous mes efforts pour le justifier...

— Horrible homme!...

— Madame daignerait-elle accepter mon bras?

Ceci fut dit si galamment, qu'elle n'osa pas refuser. Elle prit le bras de Desmoulins, et on passa dans la salle à manger.

Mais elle était pensive, car elle venait d'entrevoir ce qu'une révolution cache dans les plis de son drapeau. Desmoulins avait demandé du sang; Desmoulins en demanderait encore. Danton venait de lui dire à elle-même que le sien coulerait peut-être, et coulerait sans fruit pour la France ni pour personne. Elle avait failli s'arrêter au bord du précipice, et elle s'y était jetée. L'acte insignifiant d'accepter le bras de Desmoulins devenait comme un symbole de son alliance fatale avec les crimes du temps.

— Voilà des places vides, dit quelqu'un. Nous aurions pu attendre...

— Je n'attends jamais, dit Danton.

— Oh!...

— ... que les dames, ajouta-t-il en s'inclinant gracieusement. Qui est-ce qui nous manque donc?... Ah! Mirabeau...

[1] Les *Révolutions de France et de Brabant*, par Desmoulins.

— Mirabeau ne viendra pas, dit Cubières. Son père est mort.

— Ah! ah!... Et quand cela?...

— Le 13.

— Il a toujours eu de l'esprit, cet homme-là. Le 13!... L'*ami des hommes* a voulu mourir gentilhomme. Depuis le 14, on meurt égaux... N'est-ce pas, monsieur *de* Cubières?... N'est-ce pas, *baron* Clootz?...

— On a toujours mouru égaux...

— Bravo, baron!... Si ce n'est pas français, c'est au moins très-philosophique. Mais...

— Je voulais ajouter que le difficile n'est pas de mourir égals...

— *Égaux*...

— ... n'est pas de mourir égaux, mais de vivre égaux. Voilà le grand but, messieurs, et il faut que tous y travaillent...

— Bravo!

— J'avais des prénoms aristocratiques, et je ne m'appelle plus qu'*Anacharsis*... Anacharsis Clootz...

— Bravo!... continuez...

— J'ai fini.

— Mais non. Vous ne savez pas, messieurs, ce que sa modestie l'empêche d'ajouter?... Il a, comme vous savez, cent mille livres de rente...

Anacharsis pâlissait.

— Il en fait don à la nation...

On s'élança pour lui serrer la main. Danton riait.

— Mais... Mais... disait le pauvre Allemand, je... je veux bien... Mais... Mais...

— Il paraît, reprit Danton avec un grand sérieux, que ce n'est pas encore tout à fait décidé. On sera égaux... sur le papier... A moins pourtant que la révolution ne nous donne à chacun cent mille livres de rente... ou ne les ôte à qui les a... Eh! voilà une idée... Qu'en dites-vous, baron?

— Je vous ai dit que je ne suis plus baron...

— Et je vous dis, moi, que vous le serez aussi longtemps que vous aurez les cent mille livres... Note-moi cet homme, Camille...

— Ah! mon Dieu!... Mais, monsieur Danton.

— Un verre de vin, baron?... Tenez, cela vous remettra... C'est du Tokay...

— Dites-moi que vous vouliez rire...

— Et qu'est-ce que cela vous fait, mon pauvre Clootz, que je rie ou que je ne rie pas? Si la révolution doit vous emporter, elle vous emportera... Mais dites-moi, Cubières, vous qui êtes de la cour...

— Danton!...

— ... ou qui en avez été, est-ce vrai que d'Artois a levé le pied?...

— Et les Condé avec, et les Conti, et les Polignac, et vingt autres...

— Tous ceux que nous avions mis sur la liste affichée?

— Tous, et d'autres encore. Ces mots : « *Condamnés par le peuple* » ont été d'un effet terrible.

— C'est pourtant moi qui en ai eu l'idée, dit Desmoulins, de cette fameuse liste...

— Aussi était-ce une sottise, dit Danton.

— Une sottise!...

— Oui. Chasser du premier coup tous ceux que le peuple n'aimait pas, c'était nous ôter nos meilleures armes. Le moyen, à présent, de parler de princes, de princesses, de favoris, de favorites! Le château est désert.

— Pouvais-je prévoir que je n'aurais qu'à souffler sur ces gens-là pour les faire disparaître?

— Preuve que ton éducation n'est pas achevée, Camille, et que tu ne sais pas encore ce que peut le dernier... pardon... le dernier grimaud...

— Merci...

— ... en temps de révolution. Tout homme — tout homme qui ose, j'entends, — devient le représentant de la nation, le dépositaire de sa force. Celui qui n'ose pas, fût-il le roi, devient zéro. Écrivez ce que vous voudrez, criez ce que vous voudrez; pourvu que ce soit au nom du peuple, le peuple le répétera, et vous voilà le maître. Qu'est-ce que vous avez à murmurer, seigneur Roland?

— Je dis que tout cela n'est pas très... très...

— Très quoi?

— Très-démocratique... Vous parlez du peuple, monsieur... d'un air...

Danton était en train de découper une dinde aux truffes. Il leva lentement les yeux au ciel, ainsi que le couteau et la fourchette.

— C'est tout de bon, Roland?... Il croit au peuple!... Mais vous êtes, mon cher, de vingt-cinq ans en arrière... C'est du Rousseau, cela, c'est du Montesquieu, du Mably...

— Je le crois bien...

— ... et du niais... Celui qui croit au peuple, voyez-vous, n'en fera jamais rien et ne sera jamais rien. Croire en soi, voilà le secret...

— Bravo! — crièrent quelques-uns, ceux qui voulaient avoir l'air de croire en eux, à l'exemple du maître. C'étaient les plus nuls, cela va sans dire.

Il se remit à sa besogne. La tête de l'animal l'embarrassant, il la trancha d'un coup. Cela changea le cours de ses idées.

— Quand est-ce que nous l'aurons, cette machine? dit-il.

— Une machine à découper les dindes?

— Non, madame, à couper les têtes. Voilà dix ans que ce brave Guillotin fait essais sur essais; cela finira par être d'une perfection... désespérante... On dit que vous l'avez vue, sa machine, David...

— Oui... Je lui ai même donné... quelques conseils...

— Ah! ah!...

— Conseils d'artiste... La machine était d'une lourdeur...

— Elle sera légère?

— Gracieuse...

— Très-bien.

— J'ai dessiné aussi un costume pour le bourreau.

— Il pense à tout!... Et votre *Serment du jeu de Paume?*

— J'ai achevé l'esquisse.

— Êtes-vous content?

— Mais...

— Allons... Dites oui...

— Plus content, du moins, que ne le sont plusieurs de ces messieurs. Ils voudraient tous être sur le premier plan. Ils me font des querelles...

— Et quels sont les heureux?

— Bailly, d'abord. Il est debout sur la table.

— Historique.

— Sieyès. Il est assis. C'est le seul.

— Historique aussi?

— Oui. Il ne regarde personne, ne fait aucun mouvement. C'était dans sa tête, m'a-t-il dit, qu'il prêtait le serment...

— Si ce n'est pas vrai, voilà toujours une phrase. Qui encore?

— Barère, le rédacteur du *Point du Jour*; Robespierre, appuyant ses deux mains sur sa poitrine, comme s'il avait deux cœurs pour la liberté...

— Bonne encore, la phrase!... Elle est de lui?

— Elle est de moi.

— Ah! vous vous en mêlez?

— Comme tout le monde.

— Un peintre!

— Un citoyen...

— Grâce, David!... Vous devenez l'homme des beaux mots ..

— On reconnaît encore Pétion, Garat, Thouret, Dubois-Crancé, Guillotin...

— Digne homme!

— Barnave...

— Bien frisé, je pense.

— Ce ne serait pas lui, sans cela... Mirabeau...

— Pas beau...

— Ce serait encore moins lui. Mais je lui ai fait la tête haute, l'air terrible ; il frappe du pied la terre. J'ai aussi quelques groupes...

— Des gens qui s'embrassent, m'a-t-on dit.

— Oui. Le chartreux dom Gerle, Rabaut le protestant, Grégoire le catholique. On aperçoit, par une fenêtre ouverte, le château de Versailles...

— Ah!... monsieur le peintre du roi!...

— ... et la foudre tombant dessus...

— David, vous êtes un grand homme.

— Je le sais bien.

Un nouveau convive arrivait. C'était Hérault de Séchelles, avocat général au parlement, et le plus bel homme de France ; chose qu'il avait l'air, du reste, de savoir aussi parfaitement.

— Plus que des os, Hérault!...

— Je vous en apporte un à ronger...

— Bon.

— ... et un gros. Le parlement vient de prendre un arrêté...

— Le parlement! Vous me ferez croire aux revenants.

— Il a vu que personne ne songeait plus à lui,

qu'on ne l'avait pas même nommé dans toutes ces affaires ; il a imaginé de se donner un certificat de vie. Arrêté donc « que le premier président se retirera par devers le seigneur roi, pour le remercier d'avoir accordé toute sa confiance aux représentants de la nation, et d'avoir dissipé les alarmes de la capitale en y ramenant par sa présence le calme et la sécurité.... »

— Bonnes gens!

— Arrêté encore « que le premier président se retirera aussi par devers l'Assemblée nationale. . »

— Ah! ils la reconnaissent?.. Et leur arrêté d'il y a six mois qui prescrivait d'observer, aux états généraux, les formes de 1614?...

— Le premier président remerciera donc l'Assemblée « d'avoir interposé ses bons offices auprès du seigneur roi, pour le rétablissement de la paix dans la capitale. »

Le parlement se donnait l'air de tenir la balance; il ne faisait qu'enregistrer sa chute. Le châtiment avait suivi les fautes, et de bien près. Mais Hérault de Séchelles n'en était pas moins un misérable. Parent des Polignac, il devait tout à la protection de la reine. Sa seule présence chez Danton était l'acte d'un traître.

Nous avons dit que c'était un fort bel homme. Sa figure offrait un rare mélange de douceur et de force; rien de plus élégant que ses gestes, que sa parole, au moins quand elle ne tombait pas dans le pathos démagogique, car alors il n'avait non plus

pas d'égal en boursoufflure et en impertinence.

Madame Roland, qui habitait Lyon, ne lui était encore connue que de réputation; mais ses yeux ne purent tomber sur elle qu'il ne se la nommât sans hésiter, et elle, de son côté, ses yeux étaient déjà sur lui. On sait qu'elle professait, à cet égard, des principes fort larges. Une femme, selon elle, n'avait pas plus à se gêner de regarder un homme, qu'un homme de regarder une femme; un beau visage était un beau visage, et il n'y avait nulle raison pour se priver du plaisir de le voir. Elle prêchait souvent d'exemple. Le mari en avait pris son parti.

X

On s'aperçut bientôt de ce dialogue muet entre les quatre beaux yeux de l'assemblée.

— Hérault, vous ne mangez pas...

— Mais oui, Danton...

— Vous ne buvez pas...

— J'ai bu...

— Votre verre est plein... Madame, encore un morceau de ce blanc de dinde ?..

Elle n'entendit pas.

— Madame, oserais-je vous offrir...

— Ma chère amie, dit le mari, monsieur Danton vous parle...

— Ah ! pardon... Je... Plaît-il, monsieur ?...

— Un peu de ce blanc de dinde...

— Oh !...

Ce *oh !* était admirable d'expression. Jamais plus pleine chute des hautes régions aux basses, de la contemplation au blanc de dinde.

Mais elle se reprit. — Avec plaisir... — Et elle mangea quelques bouchées, les yeux déjà relevés vers l'objet de ses rêveries.

Il commençait, lui, à paraître assez embarrassé, et il y avait de quoi. Les conversations se taisaient; on finit par n'entendre que le bruit des fourchettes, et encore assez ralenti. Il n'y avait que le mari qui, soit qu'il ne vît pas, soit qu'il voulût ne pas voir, mangeait et buvait carrément, ce qui ne laissait pas que d'augmenter le piquant de la scène.

Enfin le rire éclata, mais homérique, immense, d'autant plus franc que ce n'était pas seulement l'explosion de l'hilarité retenue, mais le plaisir d'une délivrance inespérée et d'un incroyable à-propos.

La porte s'était ouverte. Une figure avait paru sur le seuil, et elle était si parfaitement laide, si prodigieusement à l'opposé de ce qu'on avait sous les yeux avec le beau Hérault et sa belle admiratrice, que le contraste avait produit comme une décharge électrique.

Le nouvel arrivant était petit, la tête penchée sur l'épaule, le teint jaune, la figure labourée de la petite vérole, lèvres minces, bouche grande, yeux gris, paupières rouges et le blanc des yeux rouge aussi, jambes torses, enfin, et le buste à l'avenant. L'accoutrement était digne de l'homme. Il avait un habit marron, usé jusqu'à la corde, un gilet rouge, des bas rayés, et, à ses souliers, des ficelles. Ajoutez une chemise sale, le col tout débraillé, les cheveux collés sur les tempes, et reliés, derrière, en une petite queue que

maintient une lanière de cuir. Sur le tout, un chapeau de ceux qu'on appelle *à l'andromane*, c'est-à-dire à calotte basse, à larges bords retroussés. Cocarde, enfin, grande à peu près comme le fond d'une assiette.

Quand on s'en fut suffisamment donné, quand le petit homme, ébahi, eut bien roulé ses petits yeux rouges, il alla droit au maître de la maison, et, d'un ton qui n'était guère celui d'un homme qu'on bafoue:

— Est-ce qu'il y a place pour moi ?

— Mais...

— Oui ou non ?

— On se gênera.

— Je n'aime pas qu'on se gêne.

— Il y paraît... Tudieu ! comme vous voilà bâti !

— Je ne suis pas digne de monsieur ?

— Vous voyez que j'ai compagnie...

Mais le nouveau venu s'était déjà installé sur un des siéges libres.

— ... et quand on s'invite à souper, continua Danton, chez des gens...

— Quelles gens ?

— Des gens... des gens comme il faut, enfin...

— J'entends... Le jabot de dentelle, la frisure à l'oiseau royal... Bien obligé ! C'est la nature qui fait les frais de ma toilette...

— Elle ne s'y ruine pas...

— ... et l'ami du peuple n'a que faire d'ornements étrangers.

— Il est sûr que vous êtes fait de manière à être remarqué partout, avec ou sans *ornements*, comme vous dites. Mais on pourrait être l'ami du peuple, et...

— Et quoi?

— Et avoir, par exemple, une cravate...

— Vous savez bien que je n'en ai jamais.

— C'est un vœu?

— Oui.

— C'en est un aussi de ne pas vous laver les mains?

On s'aperçut qu'elles étaient noires. Il parut lui-même les trouver un peu plus noires qu'à l'ordinaire...

— Bah! dit-il, c'est de l'encre.

— Au pouce et à l'index, oui; ailleurs... Mais heureusement vous voilà à côté de Mercier, qui n'y regarde pas de si près; et si Restif était là...

— Nous n'aurions plus qu'à nous enfuir, dit Hérault.

— Ou à les envoyer à l'office, dit un autre.

— Mon cuisinier les mettrait à la porte...

Mais le nouveau venu, tout entier jusque-là à son potage, qu'il mangeait partie avec les doigts et partie avec sa cuiller, se redressa; et d'un air qui cessait d'être grotesque pour devenir terrible, il frappa du poing sur la table en s'écriant: Danton!...

Ce mot et ce coup de poing pouvaient ne pas dire grand'chose au moment même; l'œil terrible pouvait ne paraître encore, à beaucoup de gens, que grotesque.

Mais à la distance où nous sommes, le sens en est devenu plus clair.

Marat — car c'était lui — n'avait été jusque-là qu'un aboyeur de second ordre, une espèce de niais sale et féroce aux gages de Danton. Sale, on a vu qu'il continuait à l'être; féroce, il l'allait devenir de plus en plus. Mais la prise de la Bastille, les incidents divers dans lesquels il avait joué un rôle, l'enthousiasme qu'il avait su exciter dans les bas-fonds de la populace, l'avaient beaucoup grandi, depuis quelques jours, à ses propres yeux. Il commençait à se croire quelque chose; il l'était. S'inviter chez Danton! Huit jours avant, il n'en aurait pas eu même l'idée.

Danton, de son côté, n'avait pas attendu cette circonstance pour s'apercevoir d'un changement; n'en eût-il eu aucun indice, il était trop habile pour ne pas le deviner. De là cet accueil singulier, plus haut encore et plus goguenard que de coutume, mais dont la hauteur même trahissait plus d'une crainte; de là aussi le ton que le chien piqué avait osé prendre avec son maître.

Ainsi marchent, ainsi marcheront toujours les révolutions. Vous êtes le chef aujourd'hui, demain vous ne l'êtes plus, ou vous ne l'êtes qu'en luttant de scélératesse et d'infamie avec quelque homme enfoui jusque-là dans la tourbe de vos séides.

Mais Danton valait-il réellement mieux que Marat, et avons-nous raison de lui appliquer cette remarque? Eut-il quelque violence à se faire pour devenir l'homme des massacres? On l'a dit; mais la

preuve? S'il y a une différence à faire, c'est en faveur de Marat que nous la ferons plutôt. Il était fou, Marat; l'autre, quelque emporté qu'il pût être dans ses paroles, a toujours parfaitement su ce qu'il disait, ce qu'il faisait, ce qu'il voulait. Disons donc — et nous rentrerons dans le vrai sans nous contredire — qu'il eût été peut-être moins sanguinaire sans Marat, mais qu'il lui en coûta fort peu de se mettre à l'unisson.

Nous en étions donc au coup de poing, et le regard fut digne du geste. Danton leva les épaules. Huit jours avant, il l'aurait assommé.

Un des complaisants se hâta de détourner l'entretien. C'était un homme d'assez bonnes manières, dont l'air naturellement fier contrastait avec son humilité devant Danton.

— Vous venez des faubourgs, Marat, dit-il; qu'est-ce qu'on y fait?

— On a faim. Moi aussi. Donnez-moi ce reste de dinde... A boire, Danton... J'ai soif...

— On n'a pas soif dans les faubourgs, je suppose... reprit le premier interlocuteur.

— Si fait. On a soif du sang des aristocrates...

— Eh bien, est-ce que la source en est tarie?...

— C'est ce que je leur ai dit. Et comme ils n'ont que l'embarras du choix, je leur ai désigné...

— Monsieur!... s'écria madame Roland.

— De la sensibilité, madame?... Grand bien vous fasse!... On fera savoir au sieur Foullon, avant de le

mettre en pièces, que vous daignez vous intéresser à lui...

— Moi!... M'intéresser à cet homme!... A celui qui a dit qu'on devrait *faucher Paris comme un pré!* A celui qui a conseillé la banqueroute! A celui qui a dit : « Si j'étais ministre, je ferais manger du foin aux Français! » A celui qu'on a, en effet, nommé ministre, il y a huit jours, quand on résolut d'opposer la force au génie de la liberté! A celui qui aurait réalisé, si on lui en eût donné le temps, ces abominables prédictions! A celui...

Marat éclata de rire. Sa bouche s'ouvrait d'une oreille à l'autre.

— C'est cela que vous irez dire au peuple pour qu'il ne le pende pas?... Je n'en ai pas tant dit...

— Oui, reprit-elle, c'est cela. Je dirais les crimes du coupable, afin qu'il y eût plus de grandeur, plus de générosité à pardonner. Peuple, dirais-je, voilà ce que Foullon voulait te faire. Eh bien, venge-toi... en pardonnant...

Danton riait plus fort que Marat. L'odeur du sang les avait réconciliés.

Elle venait de se peindre encore une fois, la pauvre femme, et non-seulement elle, mais tous ceux qui s'imaginaient et qui s'imaginent, comme elle, qu'après avoir allumé l'incendie on l'éteint en soufflant dessus. Tout en parlant d'arrêter le peuple, elle était peuple elle-même par sa crédulité à l'endroit des crimes de Foullon. De tous ces détails rapportés sur ce qu'il avait dit ou fait, rien n'a jamais été prouvé.

Mais c'était un homme énergique, et on le soupçonnait, ce qui était vrai, d'avoir donné à Louis XVI d'énergiques conseils.

Danton et son ami ne riaient donc pas seulement de voir prendre un si bizarre détour pour demander la grâce de Foullon, mais aussi de trouver madame Roland si crédule. Ils se gardèrent donc bien de la détromper sur ces points. Les gens comme madame Roland furent toujours les meilleurs auxiliaires des gens comme Marat.

— Ce qui est sûr, reprit celui-ci, c'est qu'il y a une contre-mine que nous devons éventer à tout prix. Une souscription s'organise pour amener du blé à bon marché, et les aristocrates ont adopté avec empressement cette manière de payer leur rançon. Ils se taxent eux-mêmes à deux mille, à quatre mille, à dix mille livres; l'archevêque en donne vingt mille...

— Et Beaumarchais douze mille, ajouta Danton.

— C'est que son règne est passé...

— Et fait place au vôtre, Chénier...

C'était Chénier que nous avons vu si humble, malgré ses traits arrogants. Il s'inclina.

— Oui, messieurs, poursuivit Danton; nous avons conquis la Bastille, mais il nous reste à conquérir le théâtre, et voilà notre homme pour cela. La censure s'obstine à refuser le *Charles IX* de notre ami Chénier. La censure! Comme ce mot sonne bien au pied de la Bastille prise! Mais nous l'écraserons, Chénier; nous l'écraserons, soyez tranquille...

— Et savez-vous ce qu'il a osé m'écrire, dit Ché-

nier, ce misérable Suard, en me déclarant de nouveau qu'il cessera d'être censeur ou que mon *Charles IX* ne sera pas représenté? J'ai là sa lettre...

— Voyons.

— Il commence par démontrer longuement que la censure dramatique a toujours existé dans les républiques anciennes, même les plus démocratiques...

— Qu'est-ce que cela nous fait?

— Il demande si nous voulons, tout en rappelant sans cesse les Grecs et les Romains, n'emprunter d'eux que ce qui nous sert contre les gouvernements...

— C'est naïf.

— « Je veux croire, dit-il, que vos amis, arrivés au pouvoir, mettraient leur maxime en pratique, et nous laisseraient faire jouer, à nous aristocrates, tout ce que nous voudrions... »

— Qu'ils y viennent!

— « ... mais ce n'est pas une raison, poursuit-il, pour que nous laissions jouer, nous, ce qui ne peut qu'égarer les esprits. Le prince que vous attaquez dans votre pièce m'est odieux comme à vous; mais quand je vois, à n'en pouvoir douter, que le but caché de... »

— *Caché!*... Il est bien bon, Suard.

— « ... que le but caché de cette pièce est d'ébranler le trône d'un roi qui n'a rien de commun avec celui-là... »

— Rien de commun?... Il est roi.

— « ... quand je sais que toutes les allusions seraient saisies avec fureur... »

— Pour cela, il peut y compter.

— « ... je trahirais mon devoir de censeur et ma conscience d'homme si je me permettais d'autoriser un pareil abus de l'histoire... »

— Ta... Ta... Ta... Ta...

— « ... La Saint-Barthélemy me fait horreur autant qu'à qui que ce soit, et probablement beaucoup plus qu'à tels et tels de vos amis... »

— Vous entendez, Marat...

— Vous avez entendu, Danton...

— « ... mais ce n'en est pas moins un tour de force, d'autres diraient un escamotage ou un mensonge, que de faire sa cour au peuple avec le tableau de ce massacre, car ce fut le crime du peuple aussi bien que des prêtres et des grands. Le peuple fut mené, d'accord ; mais il se laissa mener, et la besogne lui plut. On lui dit « tue, » et il tua ; ce qui est assez, comme vous voyez, l'histoire d'aujourd'hui. Les meneurs s'appelaient Guise, Catherine, Charles IX, encore était-il mené lui-même; maintenant ils s'appellent... Mais je vous laisse le soin de les nommer; vous les connaissez mieux que moi... »

— Pas tant sot, le Suard.

— On dit que c'est Rivarol qui lui a fait la lettre.

— Eh bien, pas tant sot, le Rivarol... Mais je vous les recommande tous les deux, Desmoulins...

— Ce n'est pas nécessaire ; vous savez ce que j'ai promis à madame...

Madame Roland se leva, et, d'une voix tremblante, elle dit à son mari qu'elle désirait s'en aller, qu'elle ne se sentait pas bien; puis, sans l'attendre, elle marcha vers la porte. Il la suivit. Un dernier convive, qui entrait, se rangea pour les laisser passer.

XI

La porte refermée : — On dirait une fuite, dit le nouveau venu.

— C'est un peu cela, dit Danton. Bonsoir, Robespierre.

— Bonsoir, messieurs.

— Prenez place.

— J'ai soupé.

— Un verre de vin ?

— Un verre d'eau.

— Vous voulez nous faire fuir aussi ?...

On lui versa un verre d'eau.

— Qu'est-ce qu'elle avait à s'en aller ?... demanda-t-il.

— Elle veut faire l'omelette, dit Desmoulins, et ne pas casser les œufs. Ces femmes...

— Ces femmes sont comme beaucoup d'hommes, dit Robespierre, ou plutôt beaucoup d'hommes sont comme elles. Ils nous assomment, à l'Assemblée,

avec leurs éternelles doléances. C'est un accapareur qu'on a pendu, et qui était innocent, disent-ils, et qui n'aurait pas dû, même coupable, être pendu de cette manière-là; c'est un journal...

Desmoulins sourit modestement.

— ... qui a osé dire au peuple d'en pendre encore quelques-uns; c'est un château qu'on a brûlé; c'est un seigneur qui a péri dans le sac du château ou autrement, ou à qui ses vassaux ont quelque peu rôti les pieds pour lui faire dire où il avait mis son argent; c'est ceci, c'est cela, c'est...

Il avala le quart de son verre d'eau.

— ... c'est enfin, reprit-il, un de ces mille incidents d'une révolution un peu bien faite... Et les voilà qui crient, qui s'apitoyent, qui voudraient lois sur lois contre le réveil du peuple... Tenez, ce soir encore, pour un meunier qu'on a pendu à Poissy...

Une gorgée, toujours d'eau.

— ... M. de Lally parlait de faire demain une motion. Il montrera, dit-il, que le grand danger du moment, c'est l'esprit de révolte, et que le véritable crime de lèse-nation, c'est le désordre; il demandera que l'Assemblée adresse une proclamation au peuple pour lui dire ces belles choses, pour l'exhorter gravement à s'abstenir de toute violence contre ses éternels ennemis. Eh! monsieur, lui disais-je, que venez-vous parler de révoltés, d'émeutiers? L'émeute, c'est la liberté. Voulez-vous, oui ou non, que la liberté triomphe? Demain peut-être la contre-révolution éclatera; et qui la repoussera si d'avance nous

déclarons rebelles ceux qui se sont armés pour nous défendre? Le char est lancé; tant pis pour ceux qu'il écrase...

Une gorgée.

— ... et il n'écrase pas, il ne peut pas écraser d'innocents; ceux qui périssent, ou sont, ou ont été, ou doivent être les ennemis du peuple, ou tiennent, de près ou de loin, à ceux qui le sont ou doivent l'être. Le peuple avait à se venger; le peuple se venge. Voilà tout...

Une gorgée.

— ... Il avait à se payer une fois de ses sueurs et de ses larmes; il se paye avec la monnaie des grandes époques, le sang. Pauvre peuple, peuple vertueux et juste! On voudrait donc te punir d'avoir souffert si longtemps, et de t'être enfin décidé à te venger un seul jour?... Frappe... Frappe... Tu ne frapperas jamais assez...

Il acheva son verre.

Cette eau lentement dégustée accompagnait dignement son éloquence, et en était comme le symbole. A la tribune ou dans un simple entretien, que la question fût grande ou petite, aride ou non, la parole de Robespierre coulait comme goutte à goutte, froide, incolore, sans saveur, pénétrante et mordante par l'absence même de la vie. Les tourmenteurs du moyen âge avaient inventé une torture qui consistait à placer le patient, la tête rasée, sous un réservoir d'eau qui distillait lentement sur son crâne; des hommes, dit-on, que les plus rudes tourments

n'avaient pu vaincre, étaient vaincus en une demi-heure. Ainsi combattait, ainsi triomphait l'avocat glacial d'Arras. Ce ne fut pas seulement au temps de sa toute-puissance et avec le secours de la terreur qu'il régna dans les assemblées. Avant d'être puissant, il avait eu à le devenir, et il l'était devenu par cette impassible assurance qui se dressait sans bruit, comme une barrière de glace, sur le chemin des aspirations généreuses. Dès 1789, dans l'Assemblée nationale, il excellait à détruire en quelques mots l'effet des propositions ou des discours qui avaient le plus remué les âmes. Non qu'il changeât les convictions, car il paraissait même ne pas s'inquiéter de les changer; mais il semait le désarroi, il éteignait le feu, et tel vote qui avait paru assuré, plus qu'assuré, s'en allait en fumée. Ainsi en fut-il, par exemple, de cette proposition contre laquelle il parlait de s'élever. Quand M. de Lally la porta à la tribune, de nouvelles horreurs en avaient prouvé d'avance l'effrayante opportunité. Le malheureux Foullon, Berthier, intendant de Paris, d'autres encore dans les provinces, avaient été massacrés; l'incendie et l'effroi se promenaient sur toute la surface de la France. Lally fut donc éloquent, et c'était facile; il parlait d'ailleurs à des hommes aussi effrayés que lui des progrès de l'anarchie, et à peine en vit-on une vingtaine, non pas qui combattissent, mais qui n'approuvassent pas avec enthousiasme son projet de proclamation. Robespierre se lève. Il développe avec une logique impitoyable les idées qu'il a déjà énoncées

chez Danton. « Le peuple a souffert durant des siècles; le peuple se venge. Les grands ont été coupables; ils sont punis. Que sont ces quelques meurtres, même à les supposer injustes, en comparaison de ce qu'il y en a eu depuis que les rois sont rois, depuis que les grands sont grands? L'Assemblée voudrait donc prendre parti pour les abus contre l'égalité, pour les bourreaux contre les victimes?» — Et l'Assemblée, haletante, empêtrée dans ce sophisme comme dans un filet qu'elle pourrait mais n'ose pas déchirer, ajourne la proposition, c'est-à-dire l'enterre.

Est-il besoin de montrer en quoi il ment, ce raisonnement déplorable que nous voyons reparaître à chaque révolution?

Il introduit dans le champ de la justice humaine une notion qui ne peut être vraie que dans celui de la justice de Dieu. A Dieu seul appartient, parce qu'il a l'éternité devant lui, d'être injuste dans les détails sans cesser d'être juste dans l'ensemble; à lui de punir dans les fils les iniquités des pères. Mais personne ici-bas n'a le droit de s'ériger en ministre de cette justice-là; entre les mains d'un homme, elle est radicalement injuste, cruelle, criminelle.

De l'oubli de cette idée si simple sont nées toutes les horreurs de la révolution, et, ce qui était plus odieux que les actes eux-mêmes, ces perfides apologies qui en préparaient toujours de nouveaux. Robespierre était-il arrivé à s'étourdir sur son implacable théorie? Ce n'est pas impossible. Il était disciple de Rousseau, et Rousseau avait largement

donné dans l'impitoyable habitude de ne pas plus s'inquiéter des conséquences que de la valeur réelle des principes posés. Danton fut le bras de fer de la révolution ; Robespierre en fut le sophisme.

Aussi Danton était-il plutôt mal à l'aise en l'entendant ergoter sur ces matières. L'homme de la force avait peur de l'homme des arguties, soit qu'une certaine droiture, au moins d'esprit si ce n'était pas de cœur, l'eût accompagné dans le crime, soit qu'il sentit déjà confusément que cet homme irait trop loin, même pour lui, Danton.

Profitant donc d'un moment où il trempait de nouveau dans l'eau, car il s'en était fait redonner, ses lèvres pâles et minces : — Vous répondrez à M. de Lally, lui dit-il, ce que vous voudrez. Si l'Assemblée veut faire une proclamation, qu'elle la fasse. Je verrai à répondre alors...

Son poing fermé achevait sa phrase, et le poing de Danton n'était pas un mince argument. Il était fier, comme on sait, de ses mains énormes. « Si Milon de Crotone en avait eu de pareilles, disait-il, il aurait fendu le chêne jusqu'à la racine, et le lion ne l'aurait pas mangé. »

Robespierre voulut reprendre, mais Danton l'arrêta. — Vous prêchez à des convertis... Je n'aime pas qu'on raisonne tant ces choses... Si je me mettais à raisonner, je ne vaudrais plus rien ; il me viendrait des *si*, des *mais*, et, en révolution, il n'en faut pas.

— Est-ce que j'en dis, moi ?...

— Non ; mais...

— En voilà un.

— Ah! parbleu, si vous...

— Et de deux.

Mais tout en faisant rire aux dépens de son contradicteur, il ne riait pas, Robespierre. Ses lèvres demeuraient pincées et son ton glacial. Il refroidissait jusqu'à Marat, presque silencieux depuis qu'il était entré.

Un grand bruit se faisait, depuis un moment, dans la rue. On avait cru d'abord que ce n'était qu'une des nombreuses processions qui couraient Paris depuis trois jours, promenant ceci ou cela, une porte de la Bastille, un prisonnier vrai ou faux, une tête coupée, ou autre chose. Mais la foule venait de s'arrêter devant la maison; un silence presque complet avait succédé à la rumeur, et quelques *chut* mystérieux achevaient de l'établir.

Nos hommes aussi faisaient silence, et s'entre-regardaient d'un air... plus facile à concevoir qu'à décrire. Le pouvoir royal n'était pas encore tellement mort et enterré qu'on ne pût croire à une résurrection, à un essai de résurrection, du moins; cette résurrection, ne durât-elle qu'un jour, pouvait faire payer à qui de droit le compte de la Bastille prise et du trône humilié. Aussi pâlissaient-ils, excepté peut-être Robespierre, trop pâle pour pâlir.

Mais à ce silence effrayant succéda tout à coup une musique qui aurait ressemblé beaucoup à un charivari, n'eût été le cri: « *Vive Desmoulins!* » dont la foule l'accompagnait. Tous rirent, et de bon cœur,

excepté encore Robespierre. On le vit jeter sur Desmoulins un regard presque haineux, soit qu'il fût jaloux des cris poussés, soit qu'il ne lui pardonnât pas d'avoir été l'occasion de sa frayeur.

On courut donc aux fenêtres. Les musiciens étaient en demi-cercle autour d'une espèce de brancard déposé devant la porte, et sur lequel gisait, couvert de fleurs, un objet que la lueur vacillante des torches ne permettait pas de distinguer. Aux quatre coins se tenaient quatre hommes, les porteurs sans doute; entre la musique et eux, un cinquième; derrière la musique, beaucoup d'autres, tous maçons, à ce que disait leur costume. Derrière eux, enfin, la foule.

Danton, qui ne renonçait jamais au premier rôle, s'était hâté de présenter Desmoulins, et on avait crié : « Vive Danton! » Mais la musique allait son train; et comme l'enthousiasme n'aide pas à jouer en mesure, ce fut bientôt quelque chose de si parfaitement baroque que les musiciens se taisaient, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin tous se turent. Alors le chef de la bande, celui que nous avons vu entre les porteurs et la musique, monta sur le brancard, et...

— Est-ce pas Palloy, l'entrepreneur?... demanda tout bas Desmoulins.

— Mais oui... dit Danton. Crie vite : « Vive Palloy! »

— Vive Palloy!

Et Palloy de saluer, délicieusement ému. Le citoyen Desmoulins, l'avocat, l'orateur, l'homme de la chaise immortelle, daignait le reconnaître, lui, Pal-

loy, et l'associer à son triomphe! Les hommes du peuple sont plus fiers, en temps de révolution, des égards du dernier héros de la rue, qu'ils ne le sont, en temps de paix, de ceux du plus illustre citoyen. Danton venait de donner à Desmoulins une des grandes recettes de l'habileté révolutionnaire.

C'était un drôle de corps que ce Palloy. Maçon de son métier, rimeur par goût, écho niais de tous les bruits de la révolution, point haineux, du reste, mais prêt à chanter toutes les haines comme tous les beaux sentiments, il a joué un rôle que l'histoire n'aurait peut-être pas dû laisser tomber dans un si complet oubli. Elle a trop négligé les petits acteurs pour les grands, d'autant plus qu'entre les uns et les autres il n'y eut bien souvent que la différence des échasses.

Palloy était donc un personnage. Chargé de la démolition de la Bastille, ce fut lui qui imagina d'en faire servir les débris à perpétuer dans toute la France le souvenir du 14 juillet. Avec le fer et le plomb, il fit frapper plus de cent mille médailles; avec les pierres, dont il avait fait un amas énorme dans son chantier de la rue des Fossés-Saint-Bernard, il multiplia la Bastille dans toutes les dimensions, depuis les quatre-vingt-trois gros modèles qui furent envoyés aux quatre-vingt-trois départements, jusqu'à ceux qu'on mettait sur les cheminées, sur les pendules, aux breloques des montres, aux colliers et aux bracelets des dames. On en fit aussi des bornes-frontières, destinées à ceindre *le territoire de la li-*

berté, comme on disait, et il en resta encore assez pour réparer le Pont-Neuf.

Mais Palloy, le jour de la sérénade, n'en était pas encore à imaginer de si belles choses. Il apportait à Desmoulins une pierre toute carrée, toute noire, sur laquelle on avait gravé à la hâte une courte inscription en son honneur. Desmoulins avait droit à cet hommage; n'avait-il pas, le premier, crié : « Aux armes! » Palloy donc et la pierre, ne l'ayant pas trouvé chez lui, venaient le chercher chez son ami.

Si l'inscription était courte, la harangue le fut moins. Elle se termina par quelques vers comme Palloy savait les faire, très-chauds de patriotisme, assez inégaux de mesure, fort applaudis, du reste, et de la foule qui les croyait sans reproche, et de nos messieurs des fenêtres, qui auraient eu mauvaise grâce à ne pas les trouver parfaits.

On descendit du vin. Les hommes montèrent la pierre. Discours encore, embrassements, etc., etc. Ces choses-là se ressemblent toutes, que ce soit en révolution ou non.

Mais quand on revint s'asseoir, Robespierre avait disparu.

XII

Ce n'est pas sans dessein que nous avons raconté, dans tous ses détails, cette soirée. Elle nous peint l'état et des hommes et des choses le lendemain du premier triomphe éclatant de la révolution.

Les hommes, d'abord, ceux qui menaient comme ceux qui étaient menés, nous les avons vus ne savoir guère où tout cela devait aboutir. Ils s'élançaient, les uns avec un patriotisme sincère, les autres avec une haineuse ambition, tous au hasard et sans nulle expérience, dans le chemin qui s'ouvrait devant leurs pas. Mais, par une fatalité qui est la loi des révolutions humaines, les bons instincts se trouvaient, dès le départ, au service des mauvais, et la vertu à la remorque du crime.

Voilà pour les hommes. Quant aux choses, elles n'étaient pas plus claires, au fond, que les volontés. Tant de volumes d'études politiques, sociales, mo-

rales, n'avaient servi qu'à oblitérer le sens pratique, à hérisser de problèmes la route de l'humanité. Aucune solution n'était trouvée. On se trompait également sur la facilité des unes et sur la difficulté des autres, cherchant au loin ce qui était près, et près ce qui était loin.

Les ambitieux avaient beau jeu ; et qui ne devient pas ambitieux quand tout change de place, quand chacun, quelque haute que soit celle qu'il occupe, peut en espérer une plus haute? De là les ramifications de l'esprit révolutionnaire dans des régions où on ne pouvait que perdre, semble-t-il, au triomphe de la révolution ; de là les mystérieux liens qui remontaient de Paris à Versailles, de l'échoppe boueuse aux premières marches du trône.

Il y a peu d'années que la révolution française a commencé à être étudiée dans ce point de vue. Jusque-là, on jugeait des commencements par la fin. On ne voyait le rôle du clergé, comme nous l'avons déjà fait observer, qu'à travers l'auréole de ses souffrances postérieures ; on ne voyait également celui de la noblesse qu'à travers la vapeur de son sang versé à flots, comme si la révolution n'eût immolé que ceux qui l'avaient combattue et détestée tout d'abord! Enfin, au-dessus de la noblesse, un seul homme a été nommé comme ayant favorisé le désordre et applaudi au crime; mais à côté du duc d'Orléans, l'histoire, si elle ose être juste, mettra désormais un autre homme, le comte de Provence, Louis XVIII.

Le comte de Provence n'a pas voté la mort de son frère, comme le duc d'Orléans celle de son cousin; mais qu'il soit pour cela net de son sang, c'est ce qu'on ne peut plus soutenir. Nous avons vu ce qu'il avait fait de longue main pour faire haïr la reine, et nous savons ce que cette haine eut d'influence dès les premiers jours de trouble. Ces jours venus, jamais l'émeute ne gronda contre le Luxembourg, sa résidence; jamais non plus on ne l'entendit s'indigner contre l'émeute, flétrir énergiquement les assassins, donner ouvertement des regrets à leurs victimes. Ces victimes, sans doute, ce n'est pas lui qui les a désignées, et, s'il avait pu les sauver sans compromettre sa popularité, il l'aurait fait; mais ces horreurs, au fond, ne l'affectent guère, et on l'entendra dire à ses intimes, comme Danton aux siens, qu'une révolution est une révolution, et que, si on veut l'omelette, il faut se résigner aux œufs cassés. Lui, que voulait-il? Quel fut le but dans la perspective duquel il s'accommodait si lestement de la violence des moyens? Une lettre de Mirabeau, récemment découverte, a jeté du jour sur ces ténèbres, car si le duc d'Orléans était lié avec Danton, le comte de Provence l'était avec Mirabeau, bien autrement redoutable au trône, en ce temps-là, que Danton. Dans cette lettre, qui en suppose bien d'autres, c'est le tribun qui calme le prince. « Calmez, je vous en conjure, une impatience qui perdra tout. C'est précisément parce que votre naissance vous a placé si près du trône, qu'il vous est difficile de franchir la seule marche qui

vous en sépare. Nous ne sommes ni en Orient ni en Russie pour traiter les choses si lestement. En France, on ne se soumettrait pas à une révolution de sérail. » Ainsi, le frère du roi a laissé voir qu'il serait prêt à détrôner le roi ; mais il faut que les circonstances l'y aident, et il aide, lui, aux circonstances, sinon par une action directe, au moins en laissant entrevoir qu'il en acceptera volontiers le bénéfice. Qu'est-il besoin qu'un pacte positif l'unisse aux entrepreneurs de désordres? Entre eux et lui s'est établie cette fraternité secrète que crée la communauté d'intérêts. Ils savent que le prince les regarde comme travaillant pour lui, et que c'est de lui, peut-être, qu'ils auront à recevoir leur salaire. N'est-ce pas à peu près comme s'il les payait déjà?

Mais le duc d'Orléans, plus maladroit ou plus franc dans le crime, payait effectivement aux émeutiers ce trône sur lequel il avait l'espoir de s'asseoir quand on l'aurait suffisamment abaissé. Les dédains, justes ou injustes, dont il avait dès longtemps été l'objet de la part de la cour, l'avaient dès longtemps désigné aux mécontents de tout genre ; aux uns il apparaissait comme un chef, aux autres comme un instrument, à tous comme un centre. Il est probable que la révolution se serait faite sans lui, malgré lui ; mais on ne peut nier que son exemple et son or n'aient été, au début, d'un très-grand poids, et si ses trois principaux affidés, Sillery, Laclos, Latouche-Tréville, ne se trouvaient pas chez Danton le

17 juillet, vous les auriez trouvés plus d'une fois avec lui, les jours d'avant, dans certain salon retiré d'un café du Palais-Royal. Là s'était décrétée l'attaque de la Bastille; là s'arrangeaient ces bruits de contre-révolution, que des courriers mystérieux portaient dans les provinces pour les tenir agitées et en armes. Pas un village en France qui ne s'attendît à être saccagé, ou par des bataillons de Suisses envoyés de Versailles, ou par des bandes de brigands également aux ordres de l'impitoyable réaction, et la frayeur des brigands imaginaires armait contre l'ordre public des milliers de brigands véritables.

Voilà ce que fut, dès son aurore, la révolution française; voilà sous quel amas de turpitudes et de crimes germaient péniblement les quelques principes vrais semés dans le cours du siècle. Où les placer, historiquement parlant, les *beaux jours* de 89? Beaucoup les vantent qui n'y ont jamais cru; beaucoup aussi en parlent qui sont arrivés à y croire, mais à force d'oubli ou d'ignorance. On a voulu que ces années de fer eussent eu aussi leur âge d'or. L'illusion a pu être honorable; mais la soutenir sérieusement, ce ne serait plus qu'un mensonge.

Rude tâche que celle de l'historien sincère, forcé de rester respectueux envers des principes salis, dès leur apparition, par un si immonde mélange! Il faut que l'infamie des hommes ne l'empêche pas de reconnaître la justice de la cause; il faut que ses im-

précations contre la licence et le crime ne rejaillissent pas sur l'autel de la Liberté. Mais plus il aura conscience d'être un de ses vrais adorateurs, moins il pardonnera à ses faux prêtres de l'avoir avilie et ensanglantée.

XIII

Mais à côté de ces hommes que nous avons au moins la triste consolation de flétrir sans hésiter, il en est quelques-uns que l'histoire hésite à frapper, non pas parce que la révolution les a frappés elle-même de sa hache, mais parce qu'on les suit avec intérêt, malgré soi, jusque dans leurs aberrations, jusque sur la limite de leurs crimes.

De ce nombre est l'abbé Fauchet.

Fauchet, révolutionnaire dès longtemps, était entré dans la révolution l'Évangile à la main, ou ce qu'il croyait être l'Évangile. Nous l'avons vu jadis s'efforcer d'être à la fois catholique et chrétien, chrétien et homme du dix-huitième siècle. Disciple à la foi de Rousseau, de Mesmer et du Christ, contemplateur et homme d'action, inconséquent et logique, sincèrement plein de pitié et sincèrement impitoyable, nul encore n'avait si bizarrement brouillé la matière et l'esprit, l'idéal et le réel, le ciel et la

terre. Longtemps veilleur des morts dans une paroisse de Paris, ce sombre office lui avait donné le goût des méditations sérieuses, mais sur les choses de la vie plutôt que sur celles de la mort. Plus tard, il brilla dans la chaire, obtint le titre de prédicateur du roi, et le perdit par son indépendance. Ses sermons de morale étaient des traités de politique, ses discours de charité d'ardentes diatribes contre la dureté des riches. Un jour, à l'abbaye de Longchamp, il avait peint avec une éloquence déchirante les durs travaux et les privations du pauvre; puis, au moment de se retourner contre les riches, on l'avait entendu s'écrier, le visage en feu, le bras tendu vers la comtesse d'Artois, qui se trouvait dans l'auditoire : « Pardonnez, madame... Je vais remuer la boue du cœur humain! » Comme si le cœur humain n'était pas le cœur de tous les hommes, petits ou grands, pauvres ou riches! Comme si cette *boue* n'était pas au fond de tous les cœurs!

Mais les combats de la parole n'avaient pas seuls du charme pour lui. Envoyé sous les murs de la Bastille assiégée, il y avait respiré, avec un bonheur dont il ne se cachait pas, l'âcre parfum des batailles, et sa robe de prêtre lui paraissait plus sainte depuis qu'il y avait trouvé, au retour, le trou d'une balle. Jésus-Christ n'avait-il pas dit : « Je suis venu apporter dans le monde, non la paix, mais l'épée? » Il avait dit aussi, à la vérité : « Si on vous donne un soufflet sur une joue, présentez l'autre; » mais ces deux textes, selon Fauchet, se rapportaient à deux

phases différentes du développement social. Quand une doctrine commence, disait-il, il faut à ses prédicateurs le courage et l'humilité du martyre; quand elle est mûre, il faut le courage et l'orgueil du combat. Ainsi s'arrangeaient dans sa tête, à l'usage de ses passions, les divines contradictions de la loi de vérité; ainsi se faisait-il un Dieu et un Christ à son image. Dans un sermon prêché quelques semaines après le 14 juillet: « Jésus-Christ, disait-il, n'est que la divinité concitoyenne du genre humain. » Triste acheminement à cette autre phrase fameuse où Jésus-Christ allait n'être plus que « le premier des sans-culottes! »

Dès le 5 août, à Notre-Dame, il avait prononcé l'éloge des combattants tués au siége de la Bastille. L'impression fut si vive qu'on le reconduisit en triomphe à l'Hôtel-de-Ville. Un héraut portait devant lui une couronne civique.

Ce n'était pas le moins étrange des spectacles donnés depuis un mois que cette apothéose décernée, en face de l'autel, à ceux qui étaient morts en combattant contre le trône. La cathédrale n'en fut pas seule témoin. Dans toutes les églises de Paris, dans beaucoup d'églises de province, à l'antique chant du *Requiem* se joignit l'oraison funèbre, toute pleine des enivrements du jour. La révolution, fille de Voltaire, demanda partout les bénédictions de ceux que Voltaire avait honnis; partout, en les trouvant si empressés de la bénir, elle s'efforça de croire à une réconciliation entre le catholicisme et la liberté.

Mais l'illusion ne devait pas être longue. Fauchet n'avait obtenu son triomphe de Notre-Dame qu'en abjurant le catholicisme d'abord, car il n'en avait pas parlé, l'Évangile ensuite, car c'était l'abjurer aussi que d'en faire un cri de guerre, et de l'accommoder si bien à toutes les exigences du moment. Aussi ne peut-on douter que la haine contre les prêtres, qui allait se montrer, peu après, si implacable, n'ait tenu en partie, au moins chez le peuple, au désappointement dont cette illusion fut suivie. Quand le catholicisme paraît d'accord avec les idées modernes, c'est toujours malentendu ou mensonge. Il faut, tôt ou tard, s'expliquer, et l'explication, en ce temps-là, fut terrible.

Mais enfin, en juillet et en août 89, l'illusion était encore possible. Ce n'était d'ailleurs pas dans la chaire seulement que le clergé continuait à faire du libéralisme. Ses représentants dans l'Assemblée avaient voté l'abolition des dîmes, et ce sacrifice, bien petit en comparaison de ceux qu'on lui imposa plus tard, avait été accepté avec la plus vive reconnaissance.

La foule se pressait donc dans les temples, non pas sans doute aux simples messes, mais à toutes les occasions solennelles, et ces occasions se multipliaient. Chaque district faisait bénir son drapeau; chaque paroisse inventait quelque fête où la grand'-messe eût la belle place. Si les incrédules riaient, c'était si bas et si bien en cachette qu'on aurait cru tout le monde converti.

XIV

Retournons donc à Notre-Dame, et assistons à une de ces cérémonies. Nous retrouverons l'abbé Fauchet, mais secouant déjà presque toutes les apparences qu'il avait gardées le 5 août.

C'était vers la fin de septembre, un dimanche, le 27. On travaillait depuis dix semaines à la démolition de la Bastille; mais la démolition de toutes choses marchait autrement vite que celle des vieilles tours. L'Assemblée nationale avait beau décréter au pas de course la chute de toutes les institutions condamnées par l'esprit nouveau. On s'efforçait d'arrêter l'incendie en jetant bas tout ce qu'il paraissait vouloir atteindre, et on ne faisait que lui frayer un chemin à d'autres conquêtes. Les institutions mêmes de la révolution partageaient le sort des anciennes; vieillies en quelques jours, elles avaient plus d'ennemis parmi les révolutionnaires que parmi les hommes du passé. L'Assemblée, après n'avoir été, quelques

mois, qu'un instrument, n'était déjà plus qu'un obstacle; la garde nationale, née le 14 juillet, était déjà représentée, en septembre, comme ne devant servir qu'à comprimer la nation.

C'était d'elle, pourtant, qu'il s'agissait dans ladite fête. On allait porter à Notre-Dame les soixante drapeaux de ses soixante bataillons. L'archevêque, M. de Juigné, les bénirait.

Entrons. Le roi a mis les trésors du Garde-Meuble à la disposition de la commune, et la commune y a puisé sans façon. Tentures, tapis, candélabres, tout est splendide, tout est royal. Louis XVI s'est fait le tapissier de Notre-Dame, comme jadis le prince de Condé.

Mais le cortége approche. Le son des tambours, de la musique, commence à rouler sous les voûtes. Au dehors, au dedans, rumeur immense. Le bruit grandit, grandit encore, éclate... La grande porte vient de s'ouvrir.

Mais nous serions peut-être mieux dans cette tribune que voilà, cachée, mais d'où l'on voit tout. Montons. Peut-être y trouverons-nous quelques anciennes connaissances.

En voilà plusieurs, en effet, et qui se disposent à tout voir, mais sûrement pas à tout louer. Il y a des gens incorrigibles.

Ceux-ci, ce sont les rédacteurs du plus mordant des petits journaux du jour, les *Actes des Apôtres*. Vous pensez bien que M. de Rivarol en est, et, là où est M. de Rivarol, M. de Champcenetz y est aussi.

En voici un troisième que vous ne connaissez pas. On vous dira que c'est Peltier, Peltier de Nantes, plus bouffon que spirituel, plus désireux de faire des pointes que de sauver la monarchie, et cependant rédacteur principal. Le parti royaliste, il faut le dire, ou plutôt le parti des honnêtes gens et de l'ordre, n'est pas riche en bonnes plumes. Ses adversaires ne le sont guère plus; mais ils ont l'audace, l'impudence, un public beaucoup plus prêt à les suivre, car les honnêtes gens ont eu de tout temps le grand défaut de ne vouloir suivre personne.

En voici encore un. Cet homme si gros? Oui. Il vous paraît singulier, n'est-ce pas, qu'on puisse avoir de l'esprit et un ventre pareil? C'est pourtant ce qui est, et ledit monsieur n'est rien moins que M. de Mirabeau, *Mirabeau-Tonneau*, dit le public, membre, comme son frère, de l'Assemblée nationale, mais y siégeant sur de tout autres bancs. Il cause, comme vous voyez, avec M. de Boufflers, ce qui prouve une assez bonne âme, car M. de Boufflers lui fit l'autre jour une affaire dont on rira longtemps. L'abbé Maury occupait la tribune. Deux orateurs s'y précipitent, l'un par les degrés de droite, l'autre par les degrés de gauche. Ils arrivent en même temps aux deux côtés de l'abbé, et ce sont les deux Mirabeau. L'abbé, qui aime à rire, étend les bras comme pour les bénir, et lève les yeux au ciel. Mais une voix s'écrie : « C'est dommage que le Christ ne soit pas plus ressemblant! » Et les deux *brigands*, interdits, redescendent chacun de son côté sous un

tonnerre d'éclats de rire. — La voix entendue, c'était celle de M. de Boufflers.

Mais le voilà aussi, l'abbé Maury, et c'est même par lui que les autres ont eu accès dans ce recoin favorisé.

L'abbé Maury n'aurait étonné personne s'il s'était mis, comme l'évêque d'Autun, du côté de la révolution ; mais il a préféré se faire son ennemi, et la lutte lui a donné des convictions plus fortes, un vrai courage, une éloquence qui ne le cède qu'à celle de Mirabeau, et pas toujours. Mais il aura beau faire ; sa parole n'aura jamais l'autorité que peut seule donner une vie austère, irréprochable, et les sept péchés capitaux, a dit quelqu'un, sont peints sur sa figure. Puis, à quoi lui servirait-elle, en ce moment, cette autorité même que lui donnerait la vertu? Il n'est plus au pouvoir d'un homme d'arrêter la révolution, ni même de la modérer.

Un homme, pourtant, s'en croit capable : c'est celui qui croit l'avoir faite, Mirabeau. On découvrira plus tard qu'il vient de se vendre à Louis XVI ; on comprendra alors pourquoi il a prononcé, l'autre jour, un discours admirable sur la sanction royale, demandant qu'elle soit indispensable, qu'aucune loi ne puisse être loi sans elle. Ses convictions ont-elles réellement changé? Il le croit, et c'est peut-être vrai. Peut-être aussi n'est-ce que le besoin de croire, par un reste d'honneur, que l'argent n'a pas influé sur ses idées, et que, si Louis XVI l'achète, lui, pourtant, il ne se vend pas. Son grand but, c'est

d'être ministre. Il l'a dit à de très-hauts personnages; il l'a dit au pauvre tailleur auquel il doit encore, après quinze ans, son habit de noces. Aussi, quoique le marché avec le roi soit à peu près conclu, vous le verrez manœuvrer plus d'une fois de manière à se rendre redoutable à la cour, car il ne veut pas seulement sauver le roi, mais s'imposer à lui, et, pour cela, il ne faut pas le rassurer trop vite.

C'est de lui que parlent, à Notre-Dame, en attendant la cérémonie, les hommes que nous avons nommés. Et de qui parlerait-on, depuis hier, si ce n'est de lui? C'est hier, 26 septembre, que l'Assemblée nationale a entendu son fameux discours sur la banqueroute, ce foudroyant *ex-abrupto* que les professeurs de rhétorique vont citer aux siècles des siècles.

— C'était donc bien beau?... demandait M. de Rivarol.

— Plus beau qu'on ne le peut dire, répondait un peu tristement M. de Cazalès, le chef, avec Maury, du côté droit de l'Assemblée.

— Que j'aurais voulu être là! J'ai bien lu le discours; mais...

— Oui... C'est le cas, ou jamais, de dire : « Que serait-ce donc si vous aviez entendu *le monstre* lui-même! »

— Vous entendez, monsieur de Mirabeau?

— Je sais bien que mon frère est laid.

— Il ne l'était pas hier, je vous assure.

— Il l'était plus que jamais.

— Mais non...

— Mais si...

— Le pauvre Necker doit être bien vexé de lui avoir dû le succès de son projet de loi.

— Vous appelez cela un succès, vous?... Vous ne connaissez pas mon frère.

— Je sais qu'il déteste M. Necker...

— Donc ce ne peut être un succès qu'il lui a procuré. Il prévoit, comme tout le monde, que ce subside extraordinaire sera vite englouti, et que son énormité — le quart de tous les revenus! — ne servira qu'à indisposer la France contre celui qui n'aura pas su ou pas pu en tirer un meilleur parti. Déjà, dans la rédaction du décret, il avait arrangé la phrase de manière à laisser à M. Necker toute la responsabilité, tellement qu'un député n'a pu s'empêcher de lui crier : « Vous poignardez le plan de M. Necker! » C'est alors qu'il couvrit de fleurs et l'arme et la blessure; mais l'arme est terrible, et la blessure était faite.

— Vous n'espérez donc rien?

— Que voulez-vous que j'espère? Toutes les sources sont taries. La France est comme un naufragé qui boirait de son propre sang pour ne pas mourir de faim. Cela peut aller un jour, deux jours...

— La comparaison n'est pas gaie.

— Qu'est-ce qui n'est pas gai?... demanda l'abbé Maury.

— Tout.

— Vous ne trouvez pas très-gai de voir là-bas, dans ce beau fauteuil, madame Bailly, notre *mairesse*?

— Voilà toujours un mot de gagné, dit M. de Boufflers.

— Oh! l'académicien! Il ne pense qu'à grossir la future édition du Dictionnaire...

— Les Anglais l'ont bien, ce mot-là.

— Sans doute; et comme nous voilà Anglais...

— Vous trouvez?... Il me semble que nous n'en avons jamais été plus loin, car le dernier goujat des Trois-Royaumes nous dirait que nous avons fait une bévue énorme en mettant la royauté nez à nez avec une assemblée unique.

— Et ce qu'il y a de plus triste, comme indice du désarroi où nous sommes, ajouta M. de Cazalès, c'est que le plan qui a été repoussé, celui d'instituer deux chambres, avait la majorité dans l'Assemblée.

— On a eu peur d'une émeute.

— Quelques-uns; mais les défiances mutuelles, la manie de faire de l'indépendance en votant autrement que les chefs de file, la crainte de paraître copier l'Angleterre, tout, au dernier moment, s'est réuni pour nous jeter dans l'abîme. L'opinion de la majorité n'a pas réuni cent voix; celle de la minorité, près de neuf cents!

— Cela vous étonne?... dit Maury. Eh! qu'est-ce qu'une révolution, en général, sinon une minorité faisant la loi à une majorité? Je sais bien qu'aujourd'hui, en France, il y a au fond de tout cela une

majorité réelle, une volonté presque unanime : tout le monde parlait d'un changement; tout le monde en veut un, et le veut grand. Ce que je veux dire, c'est que, une fois ces affaires-là en branle, toujours une minorité s'empare de l'impulsion première, la dirige, comme un bélier, sur chacune des choses qu'il lui convient de renverser, et change ainsi une révolution que tout le monde a désirée, voulue, en une série interminable de bouleversements que presque personne ne voulait. Quand tout le monde serait de bonne foi, ce résultat se présenterait encore en bien des cas; avec des meneurs prêts à tout, il devient la loi universelle.

— Il est sûr, reprit Cazalès, que ces messieurs ont plus vite su leur métier que nous le nôtre. Dans l'affaire de la sanction royale, voyez comme ils se sont hâtés de lancer parmi le peuple, au lieu de l'énoncé pur et simple de la question, ce mot latin que les dix-neuf vingtièmes ne devaient pas comprendre! Ils n'ont regretté qu'une chose, j'en suis sûr : c'est que le mot ne fût pas grec. Mais il n'en a pas moins fait son effet; *véto* a été six semaines le cauchemar, la terreur, le croquemitaine de la France. J'ai vu des gens s'aborder en se demandant tout effarés : « Eh bien?... Le *véto*?... Est-il vrai que la reine veut le *véto*?. . Aurions-nous le *véto*, grand Dieu!... » Voilà ce qui faisait ressembler le Palais-Royal à une fournaise ardente, et remplissait Paris d'un trouble mystérieux. Beaucoup croyaient haïr, dans ce terrible *véto*, un personnage. Un homme demanda de-

quel district il était donc; un autre, si on ne pouvait donc pas le mettre à la lanterne. Ceux mêmes qui savaient un peu ce que c'est, ils n'en savaient guère mieux la portée ni l'usage. J'ai entendu un orateur de rues invoquer contre le *véto* la constitution anglaise, et je faillis me faire lapider pour avoir essayé de dire que le *véto* y est. Beaucoup aussi ont vu là le nom d'un impôt nouveau, d'un impôt, cela va sans dire, qui ne pèserait que sur les pauvres. Et si Paris en est là, qu'était-ce dans les provinces! L'idée du *véto* s'amalgamait de toutes ces idées de massacres, dont on leur a rempli la tête; le roi, une fois armé du *véto*, devenait maître des biens et de la vie de tout le monde. Un paysan disait à son compère : « Sais-tu ce que c'est que le *véto*? Tu as ton écuelle pleine de soupe. Le roi te dit : Jette ta soupe; et il faut que tu la jettes. » De là ces adresses virulentes que l'Assemblée a reçues de tous côtés. Elle paraissait pourtant, cette fois, disposée à tenir bon, tant elle trouvait évident que là où la loi peut être loi sans la volonté du monarque, il n'y a plus de monarchie. C'est le roi qui a eu peur et qui a voulu qu'on cédât!... Mais attention... Voilà le clergé qui entre.

— M. de Juigné a l'air bien triste.

— On le serait à moins. C'est lui qui a déclaré hier que le clergé était prêt à abandonner à la nation tout ce qu'il y a d'or et d'argent dans les églises.

— Plus de cent millions, dit-on, dit M. de Rivarol.

— Près de cent cinquante. Aussi en a-t-il reçu de

vifs reproches, et, en fait, il n'avait pas qualité pour faire cette déclaration. Mais l'esprit de la révolution se fait sentir partout; tout le monde s'arroge le droit de parler au nom de tout le monde.

— Cent cinquante millions enfouis dans les églises!

— Ah! vous aussi vous vous laissez tenter?... Ils vont être bien autrement enfouis, mon pauvre Rivarol. Dans six mois...

— Oh! dans trois...

— A la bonne heure... si ce n'est pas dans deux... Le roi a fait aussi porter sa vaisselle plate à la Monnaie.

— On disait que l'Assemblée l'avait prié de la reprendre.

— Il a persisté. M. Necker donne cent mille livres. On a fait mettre une espèce de tronc à la porte de l'Assemblée, et hier, en sortant, chacun y jetait argent, bagues, boucles de souliers... N'est-ce pas vous, monsieur de Boufflers, qui avez dit que vous mettiez l s vôtres *aux pieds de la Nation?*

— Cela se peut.

— Toujours galant!...

— Même avec madame la Nation? demanda Maury.

— Hélas! reprit Boufflers, il faut qu'un nom féminin ait un singulier empire sur moi, car je ne l'ai encore vue, la Nation, ni aimable, ni sage. Quand ce ne serait que le pathos qu'elle s'est mise à parler... Vous finirez par regretter, Rivarol, les compliments que vous nous avez faits dans votre *Universalité de la langue française...*

— Il est sûr que cela commence à passer toutes les bornes. Quel ton! Quelles phrases! Ce sont des mots longs d'une aune, des sentiments toujours ou faux ou au delà du vrai, forcés, guindés, entortillés, tourmentés; ce sont des images gigantesques, d'extravagants appels à l'histoire et à la philosophie, d'incroyables efforts pour rendre absurde la vérité même et la justice. A l'Assemblée quand on a rédigé la *Déclaration des droits de l'homme*, ce pathos revenait, à chaque article, dans les motions de nos patriotes; il a fallu vingt combats pour l'élaguer, et il y en a encore, comme vous savez, de beaux restes. Mais je crois que nous allons en avoir un rude échantillon, car il n'y va pas de main morte, en fait de pathos, l'ami Fauchet...

— On dit qu'il y a eu, à la Commune, un grand débat sur la question de savoir à qui il s'adresserait en débutant. Il voulait, lui, dire *Monsieur le Maire*, comme on dit *Sire* à Versailles; monsieur le maire goûtait assez cet avis. Mais la Commune a regimbé. Plusieurs voulaient que l'orateur dit *Messieurs*, et rien de plus. Ce sera, à ce qu'il paraît, *Monsieur le Maire et Messieurs*. Il a été question aussi de donner à Fauchet le titre de grand aumônier de la Commune.

— Décidément, le roi n'est plus à Versailles.

— C'est d'aujourd'hui que vous vous en apercevez?... Regardez... Voilà l'archevêque qui va au-devant du roi... du maire, veux-je dire... Peste! un dais!... C'est encore plus royal que je ne l'avais pensé...

Le dais s'avança, en effet, le long de la grande nef, jusqu'à la porte. Nous avons dit qu'on entendait au dehors un bruit immense d'acclamations, de tambours, de fanfares. L'orgue y mêlait ses majestueux accords. Flots d'encens, milliers de bougies, magnificence inaccoutumée des tentures, rien ne manquait à la splendeur saisissante de ce moment presque heureux. La liberté pouvait sembler l'héritière, non-seulement des pompes monarchiques, mais des principes d'ordre, de sécurité, de paix, si longtemps regardés en France comme ne pouvant subsister que par la monarchie.

Et cependant, sous ce dais qui revient, voyez : l'homme dont vous riez peut-être avec Rivarol et Champcenetz, ce maire qui fait le roi, son cœur est plein des plus redoutables soucis. Deux mois de ce pouvoir souverain qui n'est que l'asservissement aux volontés de la foule et du premier venu, deux semaines même, deux jours peut-être, ont suffi pour lui apprendre ce qu'il y a à souffrir, en ces temps-là, quand on veut rester honnête homme et ne pas obéir aveuglément à l'impulsion d'en bas. Ses Mémoires, qu'il écrivait jour par jour, ont révélé combien il avait déjà perdu, à cette époque, de ses premières illusions, et sous quelles couleurs l'avenir lui apparaissait.

Mais il fallait faire bon visage. L'archevêque, la messe dite, prononça « un discours touchant et propre à la circonstance, » disent les Mémoires de Bailly. Puis, le prélat s'assied dans un fauteuil ; il a

le maire à sa droite, le commandant de la garde nationale à sa gauche. Les drapeaux sont apportés et bénis; les officiers prêtent serment entre les mains du maire. Le canon tonne au loin, et, par une étrange innovation, des salves de coups de fusil ont lieu dans l'église même. Digne exorde au sermon qu'on allait entendre!

Fauchet s'avance enfin vers la chaire, précédé du bedeau traditionnel. Des applaudissements éclatent; M. de Juigné baisse les yeux. Le temps n'est plus où, évêque de Châlons, il poursuivait si impitoyablement les jansénistes. Voici bien autre chose que leurs timides hardiesses, que leurs ingénieux sophismes pour se ménager quelque indépendance dans un système qui n'en admet aucune! C'est la liberté qui se campe en face de l'autel romain; et qu'est-ce que la liberté, dans le catholicisme, qu'elle arrive ou non aux excès, si ce n'est la révolte? Quand le prêtre qui en parle aurait sincèrement l'intention de ne prêcher aux autres et de ne vouloir pour lui-même que la liberté politique, il dirait, il voudrait nécessairement davantage. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de séparer son âme en deux moitiés, dont l'une sera libre, l'autre esclave.

Le tribun et le prêtre, chez l'abbé Fauchet, ne se mêlaient guère moins dans sa physionomie que dans son rôle. Il était grand, bien fait, carré d'épaules, le teint fortement brun, la voix, comme le regard, à la fois douce et menaçante, harmonieuse et rude.

Il avait choisi pour son texte un verset d'Ésaïe.

Après l'avoir récité, selon l'usage, en latin, il le répéta en français.

« En ce temps-là, un grand hommage sera rendu au Dieu des armées par un peuple jusqu'alors divisé et déchiré, par un peuple devenu terrible et auquel aucun autre ne sera jamais comparable. Cette nation, qui avait attendu la justice et qui, dans sa longue attente, avait toujours été foulée aux pieds par ses ennemis, possesseurs de sa terre ainsi que des fleuves dévorants, se réunira au lieu où est invoqué le Dieu des armées; elle viendra, triomphante, à la montagne de Sion [1]. »

C'était beau et bien dit, mais beaucoup plus beau que fidèle, car ni le texte hébreu ni le latin de la Vulgate ne disent, à beaucoup près, toutes ces choses. La révolution avait donc été, selon lui, sinon prédite, du moins clairement figurée dans ces paroles du prophète. Longtemps la France avait attendu la justice; longtemps elle avait été foulée aux pieds. Libre enfin, elle venait, avant tout, consacrer au Dieu des armées les drapeaux sous lesquels ses enfants allaient combattre.

Mais il eut bientôt dit cela, et il n'y revint guère que pour peindre en traits effrayants les souffrances du peuple sous le régime déchu. La matière était riche, et l'orateur, malgré cela, presque toujours injuste. Il entassait dans un même tableau les maux les plus divers de nature et d'origine; il embrassait

[1] Ésaïe, chap. xviii, 7.

dans un même anathème les crimes des rois et leurs plus simples erreurs. Nul égard aux différences de temps, de mœurs, d'usages. Il jugeait tous les souverains et tous les siècles sur la Déclaration des droits de l'homme, qui datait de huit jours. Il est vrai qu'elle ne renfermait guère que des principes généraux, éternels; mais vouloir, pour cela, que tout prince qui ne les a pas suivis aît été un monstre ou un fou, que toute autorité basée sur d'autres lois ait été illégitime, criminelle, c'est commettre soi-même une violation énorme et de la justice et de la raison.

Le sermon était divisé en deux parties : *Faire tout pour la liberté, en dirigeant nos forces avec sagesse; —faire tout pour notre bonheur, en appuyant nos espérances sur la base des mœurs.*

Fauchet, dans le premier point, reproduisait son sermon du 31 août, dont le texte avait été le verset de saint Paul, qu'il traduisait ainsi : « Vous avez été appelés à la liberté, frères; prenez garde seulement que cette liberté n'irrite vos passions, et servez-vous les uns les autres par une charité pure[1]. »

La liberté, les dangers de la liberté, tel était donc véritablement son sujet. Mais, dépouillé de l'autorité réelle du ministère évangélique, forcé de ne donner à ses auditeurs que des louanges, il se lançait en plein dans cette thèse, déjà vieille, qui consistait à rejeter tous les excès de la révolution sur des amis

[1] Épitre aux Galates. V. 13.

cachés de l'ancien ordre de choses. Cette curieuse parodie que nous avons entendu faire à Danton, il la faisait, Fauchet, avec le plus grand sérieux, avec les apparences de l'indignation la plus profonde, peut-être avec une indignation réelle. Ainsi, cette disette qui causait toutes les révoltes, qui créait toutes les difficultés, c'était la cour qui, volontairement, la maintenait; ces troubles dans les provinces, dont le résultat ordinaire était l'incendie des châteaux, c'étaient les nobles qui, seuls, les excitaient. Après avoir peint les aristocrates se déguisant en patriotes pour calomnier Bailly et La Fayette, « ces génies tutélaires de la patrie, »— il ajoutait : «Voilà encore un des exécrables moyens que l'aristocratie emploie pour vous précipiter dans les horreurs de l'anarchie. Ils ont, pour le même dessein, des émissaires secrets dans les districts; ils mettent tout en œuvre pour semer la discorde, verser la contradiction dans les assemblées, diviser tout pour tout perdre, afin de reconstruire, avec vos ruines, l'empire du despotisme, et de régner, du moins, sur le cadavre de la patrie. Avec quel art ils abusent de votre zèle même et de votre patriotisme! Ils font des motions exagérées; ils jettent dans les mains du peuple des écrits incendiaires; ils ne parlent que de pendre les traîtres. Les traîtres, citoyens, c'est eux. Enveloppez-les, non pour leur infliger de vos mains un supplice qui n'appartient qu'au bourreau, mais pour les livrer à la justice de la Commune, et faire enfin sortir de leurs lèvres, vendues à l'iniquité des

despotes, tous les secrets de la trahison. » Ainsi, ne pas pendre elle-même et laisser ce soin à la Commune, voilà le seul conseil que Fauchet trouvait à donner à cette brutale multitude; encore ne le donnait-il, ce semble, qu'en faisant tout pour qu'on ne le suivît pas, puisqu'il promettait au bourreau tous ceux que la populace trouverait bon de condamner. « Les faux zélateurs du christianisme, ajoutait-il, les défenseurs hypocrites de la patrie, diront sans doute encore qu'au lieu de calmer votre effervescence, comme il convient à un ministre de paix, j'allume et j'irrite les feux de votre haine contre les méchants. Frères et citoyens, vous voyez assez leur imposture. Je vous mets en garde contre les piéges de la perfidie et les horreurs de la discorde, dont les seuls ennemis de la paix vous environnent; je vous engage à leur faire, non du mal, mais du bien, en les empêchant de consommer leurs crimes. J'invoque votre zèle, non en faveur de la vengeance, mais en faveur de la loi. C'est la sainte concorde, la divine unanimité que je vous prêche, pour dissiper la ligue impie des scélérats qui vous divisent... » Ainsi, allant, venant, se contredisant, se répétant, mêlant un mot de charité parmi vingt ou trente de colère, un conseil de clémence parmi des flots de fiel, l'orateur s'enivrait de cette odieuse éloquence, et il ne manquait à son geste qu'une hache ou qu'un sabre dans sa main.

Mais quant au crucifix, il eût été, en toute façon, de trop, et plus encore qu'aux mains des prédicateurs de la ligue. Quelque contre-sens qu'il y eût,

chez ces derniers, à tenir le signe de la paix au moment qu'ils prêchaient la guerre, au moins était-ce au nom du ciel et des intérêts de l'âme qu'ils excitaient la multitude ; et si le zèle religieux, quand il devient cruel, a quelque chose de particulièrement repoussant, le fanatisme politique a cependant une excuse de moins, car c'est au nom de choses périssables, d'intérêts passagers et tout humains, qu'il pousse aux mêmes violences. Si on l'excuse généralement davantage, c'est qu'il y a peu d'hommes qui sachent ne pas mettre le présent avant l'avenir, la terre avant le ciel.

C'était donc la terre toute seule qui parlait par la bouche de Fauchet ; c'était l'homme ordonnant à l'homme d'être lui-même son but, son tout, son Dieu. Cette idée, déjà présente dans tout le cours de la première partie, remplissait la seconde. Il l'avait d'avance résumée dans ces étranges mots : « Faire tout pour notre bonheur ; » et quand il ajoutait : « En appuyant nos espérances sur la base des mœurs, » le moyen, en réalité, n'était ni plus chrétien ni moins terrestre que le but. Il parlait bien, en deux ou trois endroits, d'une base à donner aux mœurs elles-mêmes, et cette base, disait-il, c'était la religion ; mais que pouvait ce vague mot, jeté en passant comme un tribut aux exigences de la chaire, au milieu d'un pareil discours ? Que sert de nommer le christianisme, salut offert à l'homme pécheur, quand on le nie, au même instant, en se prosternant devant l'homme et devant ses vertus ? Fauchet, dans

ce discours bizarre, ne sait faire trêve aux invectives que pour se répandre en admirations. Tout est beau, tout est grand, tout est pur et saint dans le peuple. « Ah ! s'écrie-t-il, c'est un délice de le croire, mais c'est le bonheur du ciel de le contempler. Il se fait cent mille actes par jour d'un désintéressement pur et d'un patriotisme sublime dans cette capitale. Elle est pleine de grandes âmes, elle est pleine de héros. Voilà les premiers fruits de la liberté. Vertu ! adorable vertu ! Tel est donc ton empire sur des hommes libres ! O mes frères ! mourons les uns pour les autres ! mourons de joie ! Nous sommes des citoyens [1] !... »

Et voilà le grand mot : *Des citoyens.* Ah ! c'est beaucoup, sans doute, chez celui qui sait n'aimer la patrie terrestre et passagère que comme un reflet imparfait de la patrie éternelle et céleste; mais, hors de là, qu'est-ce que le patriotisme sinon l'égoïsme en commun, l'amour pour qui nous aime et la haine pour qui nous hait ou seulement nous fait obstacle, la vengeance érigée en devoir et en vertu, la terre devenant la seule patrie de l'homme, le seul objet du développement de toutes ses facultés ? Dès lors, c'est sur la terre qu'il veut être rassasié, heureux, complet. N'essayez plus de lui montrer que c'est demander l'impossible : il le *veut*, et malheur à qui tentera de lui faire entendre qu'il ne devrait pas le vouloir ! Il a droit au bonheur, vous dira-t-il. S'il

[1] Nous citons textuellement.

est pauvre, malheur aux riches! S'il est ambitieux, malheur à ceux qui gêneront son ambition! Tout ce qui manque à ses désirs, c'est un vol que les hommes lui ont fait.

Ainsi disait Fauchet, car tout cela n'est que le résumé de son discours. Il ne parlait des riches que comme d'ennemis du pauvre, de la justice et de la liberté; il donnait à l'idée d'oppression, d'oppresseurs, une si étrange extension, que l'état social se trouvait basé, en définitive, sur la défiance universelle et la révolte en permanence. Puis, bravant à la fois, par le plus hardi des sophismes, et les conséquences évidentes d'un système pareil, et la volonté de Celui qui n'a pas voulu que le bonheur habitât en ce monde, puisqu'il y a laissé entrer les maux: « Frères, s'écriait-il, jurons, dans ce premier temple de l'empire, sous ce vaste dais d'étendards consacrés à la religion par la liberté, *jurons que nous serons heureux!* » Et les drapeaux d'ondoyer, et les soldats d'agiter leurs épées, comme les Gaulois, leurs ancêtres, quand le druide avait parlé!

Mais le druide, ô parleur, le druide était autrement sage et autrement pieux que vous. Il aurait craint que le ciel ne répondît par un coup de tonnerre à ce serment sacrilége. Il parlait aussi du bonheur, mais il le laissait où il est, au delà de la vie; il y conviait ses frères, mais comme au suprême rendez-vous, et il aurait cru blasphémer en parlant de forcer les dieux à le placer dans ce monde. Mais il n'avait pas vécu, lui, aux pieds des

philosophes d'un siècle incrédule et sophiste; il gardait son rude bon sens, et, si son culte était barbare, au moins le purifiait-il par la pensée d'une autre vie et d'un autre bonheur.

XV

Mais tandis que la cathédrale de Paris retentissait des acclamations prodiguées aux témérités de Fauchet, une autre cathédrale entendait de tout autres choses. Julien prêchait à Meaux, dans la chaire de Bossuet.

Remontons de quelques semaines en arrière, et suivons-le quelques moments à travers les premières ruines. Ses souvenirs écrits nous guideront, et, comme précédemment, nous n'y prendrons que ce qui aura quelque importance en regard de la suite ou du passé.

15 juillet 1789.

..... Quand ils m'ont vu dans cette chambre, où j'avais l'air, en effet, d'être établi, ils ont voulu me porter en triomphe. J'ai eu beau dire que je n'étais pas un prisonnier. Les uns ne m'ont pas entendu, vu le tumulte; les autres n'ont pas voulu m'en-

tendre. Ils m'ont promené par quelques rues; puis ils m'ont laissé dans un coin, à la porte d'un cabaret. Bonne image, en somme, des triomphes que les révolutions décernent!

.... L'empire est au mal pour longtemps. Cambel a juré de m'écraser; Cambel m'écrasera peut-être. Dans quel étrange moment je me suis retrouvé sur son chemin! Est-il écrit qu'il y aura toujours, entre lui et moi, une femme? « Malheur à l'autre!... » a-t-il dit. Mais *l'autre* ne lui donnera pas plus que moi la satisfaction d'avoir peur de lui. Je lui dis une fois que je l'attendais au dernier acte, à celui où Dieu paraît. Il n'a pas reculé devant l'idée de se trouver face à face avec Dieu; je ne reculerai pas devant celle de me trouver face à face avec un homme...

..... Que peut-il être devenu, ce livre? Personne, depuis moi, n'avait habité cette chambre. M. de Mirabeau, qui m'avait dit le secret de la cachette, l'aurait-il dit à quelque autre? Si je le revois jamais, je lui en parlerai. Il m'aurait été doux de réunir les Bibles des deux frères, trouvées dans leurs deux tombeaux; j'aurais relu avec bonheur l'histoire du prisonnier, maintenant que la Bible est aussi *mon* livre à moi. Mais qui sait? Peut-être ce même volume sert-il en ce moment à quelque autre dessein de Dieu...

17 juillet.

..... Mes paroissiens veulent absolument faire de moi un des vainqueurs de la Bastille. Ils ont appris,

je ne sais comment, que je m'étais trouvé sur les lieux pendant le siége; et comme ils savent que beaucoup de prêtres s'y trouvaient, il leur paraît tout simple, en même temps que très-glorieux, que leur curé fût aussi là le fusil sur l'épaule. J'ai beau nier, ils disent que je fais le modeste, ou que j'ai peur des censures de l'évêque...

La prise de la Bastille a jeté dans les campagnes une effrayante agitation. Mes paroissiens étaient restés étrangers, jusqu'à ce moment, à toute idée anarchique; je n'avais même eu rien à faire pour les garantir de la contagion. Les voilà, en trois jours, au niveau des plus avancés. Ils ne savaient pas même, pour la plupart, ce que c'est que la Bastille; je suis sûr que si on était venu leur dire : « Des mutins ont voulu s'emparer d'un château du roi; ils ont été battus, pris et pendus... » Je suis sûr, dis-je, que tous auraient dit : « C'est bien fait. » Mais ils entendent parler d'une victoire, et d'une victoire, leur dit-on, dont la gloire est à eux comme à ceux qui l'ont remportée, attendu que c'est le peuple, et qu'ils sont le peuple... Et voilà toutes les têtes tournées. Ils se figurent qu'ils ont toujours haï le pouvoir royal, toujours adoré la liberté, toujours voulu ce qu'ils veulent maintenant, bien qu'ils ne sachent guère, même maintenant, ce qu'ils veulent; et ils sont prêts à réparer, par leur ardeur au désordre, le temps qu'ils ont perdu dans l'obéissance et dans la paix.

Mais je calomnie mon village en le représentant

comme livré tout entier à cet esprit de révolte et de haine. Ce n'est pas en vain, grâce à Dieu, que j'ai prêché depuis quelques années une religion plus pure. Quelques âmes se sont ouvertes; j'ai fait quelques chrétiens, ou, pour mieux dire, Dieu les a faits par moi. Qu'aurais-je pu contre de pareils obstacles? Chez les uns, incrédulité complète, à peine dissimulée sous l'observation de quelques formes; chez d'autres, les formes devenues l'unique objet de la foi; chez tous, profonde absence de tout désir et de tout besoin d'un plus haut ordre. Aucune idée du christianisme évangélique; aucune même de ce qui en est resté dans le catholicisme, car ce ne sont que les âmes d'élite et les intelligences éclairées qui peuvent retrouver ces quelques perles. Que de fois j'ai perdu courage! Que de fois j'ai voulu ou m'en aller, ou me remettre, sans viser à rien au delà, à ma triste besogne de curé! Mais quelques lueurs ont brillé. Cette langue nouvelle et inconnue que je parlais dans le désert, quelques-uns ont fini par la comprendre. Ceux-là, je ne suis pas en peine du rôle qu'ils joueront au milieu de nos désordres.

22 juillet.

J'écris devant ma fenêtre ouverte, et il est minuit, ou peu s'en faut.

La soirée est d'une magnificence rare. Quel calme! Quel contraste avec les agitations de ce bas monde! Est-ce là ce pays que l'on compare à un volcan, et qui l'est? Jamais les rayons de la lune n'ont plus

mollement rampé sur l'herbe des prairies; jamais les murmures de la nuit n'ont été plus harmonieux, le silence des astres plus sublime, l'espace plus plein de paix!

Mais je m'efforce en vain de m'élancer dans cet océan sans tempêtes. L'autre est là qui me réclame et qui gronde. Ces bruits que j'entendais un jour du sommet des tours de Notre-Dame, et auxquels, ce jour-là, je réussis à échapper, où se cacher maintenant pour ne les entendre pas? Partout le blasphème et la haine; partout des choses qui croulent; partout un vent de mort!

Et cependant, — oui, je le sens, et je puis le dire devant Dieu, — ce n'est pas la frayeur ou l'inquiétude qui me retient dans ces basses régions. Qu'ai-je à craindre, après tout, et qu'ai-je à perdre? Mais il y a pour moi un sombre et puissant intérêt à contempler l'agonie de ce siècle. Je me suis établi au chevet de son lit de mort. J'y reste; j'y resterai jusqu'à ce qu'on m'en arrache. Je lui redirai, jusqu'au bout, ses iniquités et ses folies...

..... Quand je parlais, il y a quelques jours, de M. de Mirabeau, je ne m'attendais guère à le voir si peu après, et chez moi.

Il est venu me faire une proposition bizarre, celle de m'enrôler sous lui et d'être un de ses *faiseurs*, comme on dit, car il en a déjà. Ces espèces de commis sont les pourvoyeurs de son éloquence. Ils étudient les questions et lui fournissent des notes, quelquefois même des discours déjà tout rédigés,

mais qui deviennent siens, à la tribune, par l'étonnante puissance qu'il y verse.

Après notre première entrevue à la Bastille, je fus près de six ans sans le revoir; depuis, j'ai conservé quelques relations avec lui. C'est le seul homme avec qui j'aie pu, ne l'estimant pas, ne pas rompre. J'ai fait pourtant tout ce qu'il fallait pour le dégoûter de moi; reproches, dédains même, je ne lui ai rien épargné. Il est toujours revenu à la charge, soit qu'il sentît, sous ma rigueur, une certaine affection, soit qu'il ait besoin, et je crois que c'est là plutôt la raison, de se rapprocher de ceux qu'il est forcé d'estimer. Il se méprise assez lui-même pour n'être pas blessé qu'on le méprise, et il n'est pas loin d'accepter cela comme une sorte de peine expiatoire imposée à ses turpitudes.

Mais quelque idée qu'il se fît de mon affection pour lui, je ne lui avais certainement pas donné le droit de me faire une proposition semblable. L'humilité du rôle n'est pas ce qui me repousse; mais m'enchaîner à un homme prêt à soutenir toutes les causes, à un homme qui ne sait pas ce qu'il sera demain, tandis qu'on ne sait que trop ce qu'il était hier, je ne le pouvais ni ne le voulais. Il a vu mon indignation, et il n'en a pas paru surpris. Rien ne l'étonne, cet homme, ni l'honneur, ni l'infamie; il comprend également bien qu'on le repousse et qu'on se livre à lui.

J'ai voulu profiter de sa visite pour m'éclaircir quelque peu sur la situation véritable des partis, et j'ai vu que le grand meneur de la révolution n'en sait

guère plus que moi. Un changement de dynastie lui sourirait assez; mais il ne se donne pas même la peine de cacher qu'il songe à lui avant tout, et qu'il renoncerait bien vite à servir le duc d'Orléans, qu'il n'aime ni n'estime, s'il pouvait arriver à ses fins sans le servir. Le comte de Provence, il s'en amuse, prêt aussi, cela va sans dire, à se tourner vers lui, si le pouvoir et l'argent venaient un jour de ce côté; les meneurs de la rue, il les méprise à l'égal de la boue, et il les ménage, il les flatte; la populace, il en parle comme je n'en parlerais pas, et il a presque fait, dans son journal, l'apologie des meurtres qui ont suivi la prise de la Bastille. En attendant d'être ministre, il voudrait être maire de Paris, et il dénonce à l'Assemblée nationale comme des actes illégaux, aux clubs comme des mesures tyranniques, tout ce que fait l'administration municipale pour ramener l'ordre dans la ville. Deux hommes surtout l'irritent par la popularité dont ils jouissent, par la puissance que la révolution a mise entre leurs mains. Il les hait d'autant plus qu'il ne peut pas les haïr ouvertement, sous peine de compromettre sa popularité à lui; ce n'est même pas, au fond, de la haine, mais un dépit, une rage intérieure, quelque chose de puéril et de terrible à la fois, de petit et de grand, de misérable et, à certains égards, de noble, car je crois qu'il n'a pas tout à fait tort de trouver que Necker et La Fayette sont de bien petits grands hommes. Il a même inventé pour ce dernier le titre de *sous-grand-homme*, outre les noms plus ou moins pittoresques

dont il ne manque jamais de l'affubler dans ses épanchements, *Gilles-César*, *Général-Jaquot*, *Cromwell-Grandisson*. L'autre, selon lui, n'est qu'un charlatan, peut-être de bonne foi, et d'autant plus sot, dit-il. Il lui pardonnerait plus volontiers d'être un charlatan tout de bon.

Voilà l'homme en qui la révolution s'est incarnée; voilà l'homme qui tient, ou qui a tenu, pour mieux dire, le sort de la France entre ses mains. Je parle au passé, car je doute fort qu'il pût encore ni défaire ce qu'il a fait, ni refaire ce qu'il a défait. Une révolution est vite hors de l'autorité paternelle...

23 juillet.

..... Me voici, comme tous les soirs, devant ma fenêtre ouverte; mais le ciel est en harmonie, cette nuit, avec les cœurs des hommes. L'air est pesant et la chaleur suffoquante. Les nuages courent, s'amoncellent, comme des bataillons qui se préparent au combat...

Mais serait-ce, par hasard, une description que je vais faire? On en a assez fait, de ces tableaux, et le meilleur ne vaut pas un petit coin de ce que j'ai là sous mes yeux. Toute âme, en ces moments, renferme plus de poésie que vous n'en mettrez jamais dans la plus belle des pages. Hélas! le poëte écrivant, c'est toujours un peu l'alchimiste essayant de condenser un rayon du soleil.

Les bouleversements du temps présent pourraient cependant bien élargir, dans quelques âmes, la fa-

culté de percevoir, d'aspirer, si j'ose ainsi dire, les rayons poétiques épars dans l'univers. Je me suis rappelé, ces derniers jours, ce que disait là-dessus le jeune homme que je trouvai sur la route de Versailles. Il parlait de la nécessité d'une révolution, ne fût-ce que pour renouveler, disait-il, la littérature. Le voilà servi à souhait.

Il est sûr que la poésie, dans ce siècle, ou ce qu'on était convenu d'appeler de ce nom, a été quelque chose de bien terne et presque toujours de bien faux. On pourrait dire de la poésie, comme de la religion, qu'un peu de philosophie en éloigne, et que beaucoup de philosophie y ramène. Mais il faut bien s'entendre sur ce dernier *beaucoup*. Si c'était de la quantité qu'il s'agit, nul siècle n'eût été plus philosophique que le nôtre, et plus poétique en conséquence. J'entends donc la philosophie de l'âme, non celle de la raison, laquelle, même quand elle est bonne, n'est qu'un instrument, qu'une machine. Entre deux philosophes dont l'un aura celle-ci, l'autre celle-là, il n'y a pas moins de différence qu'entre un poëte et un rimeur.

Mais je disserte, ce me semble, et me voilà de mon siècle au moment même où je l'attaque. Que ne suis-je plutôt resté tourné vers ce ciel noir et ces formidables nuages? Ils m'auraient jeté, en passant, quelques-unes de ces pensées que le ciel bleu ignore, qui affligent et qui consolent, qui creusent le vide et qui le comblent. Où êtes-vous, nuages de tout à l'heure?... Mais en voici d'autres, et plus noirs.

Parlez... Qu'avez-vous à me dire? Qu'est-ce que cette étoile que j'aperçois là-haut, la seule que vous n'ayez pas ensevelie? La mienne? Celle de la France? Mais la voilà déjà disparue comme les autres. Ainsi s'évanouissent les empires comme les hommes, les glorieuses destinées comme les plus obscures. Mais au delà du voile qui me la cache, elle brille, elle règne. Vous ne lui pouvez rien, nuages! La foudre que vous recelez ne montera jamais vers elle; le bruit même ne lui en arrivera pas. Non! ce n'est pas l'étoile de la France; c'est celle de toute âme que Dieu soutient au delà des nuages, et qui, si elle en entend le bruit, au moins n'en est pas dérangée dans sa paisible évolution autour du centre éternel. Est-ce la mienne, ô mon Dieu!

Je ne sais; mais il me semble que je suis, depuis quelques jours, un autre homme, et que les tempêtes de la France m'aident à dompter les miennes. Des crimes qui me font horreur, des lâchetés qui me révoltent, des dangers qui viennent à grands pas, voilà sur quoi tombent forcément mes regards; et tout cela, horreur, indignation, sentiment des dangers prochains, tout se mêle et se confond, dans mon âme, en une virile énergie dont l'essai se fait sur moi-même. J'ai replié mes forces; j'ai tout mon bagage avec moi. On pourra m'écraser, mais je ne serai pas vaincu. Comme l'oiseau de mer que sa plume porte sur l'onde, je m'essaye au balancement des flots, et, sans appeler leurs fureurs, je les attends...

J'ai écrit au bruit du tonnerre; ma lampe pâ-

lissait à la lueur répétée des éclairs. A demain.

Mais la foudre est tombée, à ce qu'il paraît, sur un village voisin. On voit des flammes... J'y cours...

24 juillet.

Quelle nuit! Quelle journée!...

Je courus du côté où j'apercevais le feu. J'étais à cheval. Je reconnus bientôt avec effroi que j'allais droit au château de Clamière. J'arrivai. Le château de Clamière était en flammes.

Mais une autre surprise, bien plus affreuse, m'attendait. Autour du château criait, hurlait, une multitude en délire. Ce n'était pas la foudre qui avait mis le feu, mais les paysans. Ils avaient trouvé beau, les malheureux, de rivaliser avec la foudre.

Je ne le compris qu'en les voyant. Quoi qu'on ne parle, depuis huit jours, que de châteaux brûlés, celui de Clamière est le dernier que j'aurais cru menacé d'un sort pareil. Une fortune médiocre, point de faste, une bonté parfaite envers les plus humbles vassaux, voilà ce que j'avais toujours vu et chez le père, et chez l'oncle, et chez les enfants. J'aurais dû mieux me rappeler que la reconnaissance est le premier des devoirs qu'on secoue en ces temps-ci, et en d'autres!

J'eus bientôt vu que ce n'était même pas un mouvement subit qui les avait fait se ruer sur la demeure de leur seigneur. Une infernale habileté avait combiné l'attaque. A chaque issue, des fagots enflammés

bouchaient le passage. On avait évidemment résolu de brûler, avec le château, ceux qui s'y trouvaient. Quelques paysans, pourtant, paraissaient n'être pas d'accord sur ce point avec les autres. Je compris qu'ils voulaient qu'on laissât la vie au baron; mais on se jetait au-devant d'eux pour les empêcher de le secourir, et d'ailleurs, avec les progrès du feu, ce n'était déjà plus chose facile.

J'aperçus en même temps aux fenêtres — tout cela n'avait pas duré trois secondes — le baron et ses fils. Deux misérables les tenaient couchés en joue, prêts à faire feu s'ils tentaient de sauter ou de descendre. Des paroles venaient probablement d'être échangées, car le baron s'écria : « Pour la dernière fois, retirez-vous!... » Et je vis briller des fusils entre les mains de ses fils.

Dieu m'inspira. Je compris que si un seul coup était tiré de part ou d'autre, tout était perdu. Je feignis de n'avoir rien vu, de croire à un simple incendie qu'il s'agissait d'éteindre, mais dont la violence aurait bravé tous les efforts et paralysé les courages. Je m'élançai, toujours à cheval, entre les paysans et le château, criant aux uns d'aller chercher des échelles, aux autres de retirer les fagots qui brûlaient devant la porte, à tous qu'il ne fallait pas se décourager, qu'on sauverait le château, les gens au moins...

Il y eut un moment d'hésitation, moment terrible... Qu'un seul m'eût résisté, et je ne pouvais plus rien. Mais ceux qu'on retenait s'enhardirent, se

dégagèrent. On les laissa courir vers le château, et la plupart, enfin, firent de même.

Je sautai à bas de mon cheval, et je me mis à la tête de ceux qui travaillaient à déblayer la porte. La chaleur était effroyable. Sous les fagots se trouva un tas de bûches, rempart brûlant qu'il fallut encore démolir. Enfin, le passage est presque libre. On enfonce la porte. Je m'élance. Des débris enflammés remplissaient déjà le château. Je monte le grand escalier, heureusement intact. Je me heurte au chevalier de Clamière, qui porte une femme évanouie. Il la dépose précipitamment dans mes bras. « Prenez... Prenez... Je vais chercher les autres... » Je la prends, je l'emporte...

25 juillet.

Je n'ai pas eu la force d'achever hier au soir. J'avais machinalement cédé à la manie d'écrire comme si j'écrivais pour être lu, et de garder le grand mot pour la fin. Que n'avais-je dit tout d'abord, dussé-je ne dire que cela : « J'ai sauvé la vie à ma sœur! »

Ma sœur!... C'est la première fois que j'écris ce mot. J'ai attendu d'avoir la force de l'écrire sans regret, sans amertume. C'est hier aussi, pour la première fois, que je lui ai entendu dire : « Mon frère... »

J'ignorais absolument sa présence au château de Clamière, où elle n'était pas revenue depuis son départ d'il y a quatre ans. Quand je la reçus, évanouie,

des mains de son cousin, je la pris, dans cet escalier plein de fumée, pour une des filles du baron ; ce ne fut qu'au dehors, à la clarté de l'incendie, que je reconnus quel fardeau m'avait été confié. Je la portai chez un paysan, un des bons; ils étaient tous, du reste, en train de se montrer humains. Il m'en coûta de la quitter; mais je me félicitais, en même temps, de ne pouvoir être tout entier aux émotions de cette entrevue. Je courus où mon devoir m'appelait, et je sortis du château le dernier. Le feu acheva son œuvre. Il ne resta bientôt plus que les murs.

Je retournai alors où j'avais laissé Marie. Le vieux baron était assis à la porte de la chaumière ; les dernières lueurs de l'incendie se reflétaient dans ses yeux fixes, secs, brûlants. Il m'aperçut, me tendit la main; je voulus parler, et je ne pus. Mais comme si ma douleur eût enfin détendu la sienne, je vis ses yeux s'humecter. Sa main pressa la mienne avec une force nouvelle, et je l'entendis qui murmurait cette parole du saint livre : « Si cette tente où nous logeons est détruite, nous avons dans le ciel un domicile éternel. »

J'entrai. Marie était revenue à elle, et elle savait déjà qui lui avait, après Dieu, sauvé la vie, à elle et à la famille entière. Il me fallut recevoir d'eux tous ces remercîments que j'aurais voulu ne recevoir que d'elle. Je lui serrai la main, mais comme à tous, et ce fut alors que ce mot : « Mon frère... » s'échappa de ses lèvres. Je le recueillis avec bonheur, et ce

bonheur m'apprit que le passé était fini, que l'amour d'une sœur pouvait désormais me suffire.

Mais que ma joie était douloureusement entourée! La sérénité du vieillard semblait moins apaiser que refouler l'impétueuse angoisse des deux fils. Il ne leur était pas facile, à eux, soldats et bouillants de jeunesse, de se courber sous la main de Dieu, quand cette main avait agi par celle de vils manants. La colère et l'indignation l'emportaient chez eux sur la douleur; ils en étaient presque à regretter de n'avoir pas péri en se vengeant, plutôt que d'accepter leur pardon de tels ennemis. C'est peu chrétien, et je le leur ai assez dit; mais il est sûr que les gens qui ont commis ou conseillé de semblables brigandages auraient mauvaise grâce, quels qu'ils soient, à demander à la noblesse d'estimer le peuple et de l'aimer.

Marie m'aidait à les calmer. Les deux sœurs pleuraient en silence; le vieil oncle semblait n'avoir pas encore bien compris. Homme du vieux temps, des vieilles lois et des vieilles idées, on eût dit que l'étonnement de voir de semblables choses était la seule impression qu'il en reçût. Beaucoup de nobles, dit-on, surtout dans les provinces, en sont là. La révolution les étonne, comme s'ils voyaient, un matin, le soleil se lever à l'occident, ou comme si leur cœur se mettait à battre au côté droit. Elle a beau faire; ils n'y croient pas encore. Elle les tuera sans qu'ils y croient.

Mais il fallait songer à une demeure. J'offris la mienne; on l'accepta.

Mon pauvre presbytère, heureusement assez grand, abrite depuis deux jours M. de Clamière et sa famille. On y a transporté tout ce qu'on a pu sauver du linge et des meubles du château.

Ma sœur sous mon toit! Quel rêve!...

28 juillet.

Le château de Clamière ne redeviendrait habitable qu'au moyen de réparations immenses; le bien de la famille y passerait jusqu'au dernier écu. Ils vont aller habiter chez Marie, dans son château des Cévennes...

29 juillet.

Les vassaux du baron parlent de raser le château. Toute leur fureur est revenue, en bonne partie contre moi, qui les ai joués, disent-ils, dans la fameuse nuit. Mais ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils m'en voudraient de les avoir joués pour les empêcher de commettre un crime. On travaille à outrance ces pauvres populations; en un jour, en une heure, en quelques moments, on les retourne. Le mal et le mensonge font plus de progrès en un clin d'œil que la vérité en des années!

M. de Clamière, l'officier aux gardes, disait hier que tout ceci n'est rien au prix de ce qu'il a souffert, ces derniers temps, en voyant ses soldats se débander et aller grossir les rangs de l'insurrection. Il n'est pas difficile de comprendre que ce soit là, pour un loyal officier, la plus cruelle de toutes les épreuves.

Mais plusieurs, à ce qu'il paraît, en prennent assez leur parti, tant la désorganisation est profonde et générale!

Tous les soldats, gardes françaises ou autres, qui ont quitté leurs drapeaux, la commune de Paris les prend à son service. Quelqu'un les appelant déserteurs: « Il n'y a pas d'autres déserteurs, a dit M. de La Fayette, que ceux qui n'ont pas déserté. » C'est lui aussi qui a appelé l'insurrection « le plus saint des devoirs, » autre bon mot à écrire en lettres rouges dans l'histoire des temps modernes. Mais ce qui a surtout découragé M. de Clamière, c'est que le roi ait sanctionné l'enrôlement de ses gardes sous le drapeau de la Commune. Il y a là, dit-il, un tel oubli de tout honneur, que tout semble devenir permis envers un roi qui s'est abandonné jusque-là...

30 juillet.

Cambel a tenu parole, et ce n'est pas sa faute si sa vengeance n'a pas été consommée du premier coup. Il savait Marie au château; c'est lui qui a été l'âme du complot tramé contre la famille. On m'assure qu'il court encore les campagnes, ranimant les passions, mêlant même aux excitations politiques le vieux levain des haines religieuses, afin que les Clamière soient plus sûrement frappés, non comme nobles seulement, mais comme protestants.

Ils partiront demain ou après-demain, car ils ne peuvent plus être en sûreté ici.

Il paraît, du reste, que Cambel n'a pas eu l'initia-

tive de cette résurrection d'intolérance religieuse. On a pu voir assez clairement, dans l'Assemblée, qu'un des buts du clergé en se joignant au tiers état était d'obtenir, en reconnaissance, la révocation de l'édit de 1787, ou au moins les moyens de l'annuler indirectement. Ils ont essayé de faire entendre qu'au moment où on décrétait l'unité politique et administrative du royaume, c'était une contradiction de ne pas décréter aussi l'unité religieuse. Ils ne demandaient pas de mesures coercitives; mais, une fois le principe admis, le temps pouvait, pensaient-ils, leur fournir les moyens d'amener les conséquences. L'Assemblée, en bonne partie, n'était pas aussi loin qu'on pourrait le croire d'accéder à ce vœu. Elle se trouvait, à beaucoup d'égards, dans la même position que jadis les parlements, toujours hostiles au clergé et au pape, toujours prêts à se faire pardonner aux dépens des hérétiques leur audace contre l'Église. Ajoutez l'influence des idées de Montesquieu, de Rousseau, si favorables, dans cette matière, à l'écrasement des minorités. Dans cette Assemblée qui semait les libertés à la douzaine, il a fallu plaider sérieusement la cause de la première et de la plus naturelle de toutes. Il n'était pas jusqu'à l'abbé Maury, cet enfant de Voltaire, qui ne redevînt prêtre sur ce point.

Mais les prêtres seront bientôt punis et de leur intolérance en religion, et de leurs imprudents semblants de libéralisme en politique. On ne parle de rien moins que de déclarer les biens ecclésiastiques

propriété de la nation, et c'est M. de Talleyrand, dit-on, qui proposera cette mesure. Il y a un peu loin de là à la béatification de Marie Alacoque.

Grande question que celle de ces biens! Y toucher, c'est un vol, car on ne saurait douter que les donateurs n'aient entendu les donner au clergé, au clergé à toujours; les respecter, c'est perpétuer un état de choses dont les amis de la religion devraient vouloir la fin plus encore que ses ennemis, tant elle y perd dans l'amour et dans l'estime des hommes. Qui ne lève les épaules quand on essaye de répéter ce vieux mot que les biens de l'Église sont le patrimoine des pauvres? Une petite portion va bien aux pauvres, mais de la pire manière, créant plus de faux pauvres qu'elle n'en soulage de véritables, et nourrissant autour de l'oisiveté des couvents l'oisiveté d'une populace dégradée. Qui ne sait aussi de quelle manière les revenus se répartissent? « Les biens d'église, disait quelqu'un, ne sont pas les biens de l'Église. » Il n'y en a pas le tiers, en effet, qui soit pour l'Église véritable, pour le clergé à cure d'âmes. Tous ces abus mettent sigulièrement à l'aise ceux que tente l'immensité de ces biens.

2 août.

Ils sont partis. Que la maison est vide!...

Mais je m'en souviendrai, de ces quelques jours, les plus heureux de ma vie. Il m'en coûtait de les laisser finir sans consacrer au moins une ligne, chaque soir, à remercier Dieu de ma journée; mais je ne

sais quel sentiment, quelle superstition me retenait, comme si ce mot de *bonheur*, en coulant de ma plume, eût dû chasser le bonheur. Mais maintenant, ce que j'ai eu, je le garde, et nul ne saurait me le ravir; nul ne m'ôtera ces huit jours passés avec Marie, ces rassasiements d'une affection aussi libre enfin devant les hommes qu'elle a toujours été pure devant Dieu. De quelque nom que notre amour dût s'appeler sur la terre, ô Marie, nos âmes étaient sœurs...

15 août 1789.

Quatrième anniversaire de mon 15 août de Versailles. Je dirais volontiers, comme tant d'autres : « Que de choses depuis quatre ans ! » Et je me tromperais, comme tant d'autres, car, dire cela, c'est dire qu'on ne pouvait pas s'attendre à ces bouleversements.

Or, on le pouvait et je l'ai fait. J'ai ce triste avantage que rien, depuis bien longtemps, ne me surprend. La révolution aura beau multiplier ses œuvres; je pourrai toujours dire, et sincèrement : « Je le savais. »

Mais je ne le dirai pas, ou je le dirai pour moi seul. A quoi bon vouloir faire honte aux gens de ce qu'ils ont été logiques? Ils n'en seront que plus fiers et plus ardents. « Vous avez prévu ce que nous faisons? Donc, ce que nous faisons est d'accord avec nos principes. En avant! »

Eh bien, soit; en avant!... La leçon sera plus complète. Depuis que l'Assemblée nationale est de-

venue maîtresse du vaisseau de l'État, elle n'a fait que jeter par-dessus bord tout ce qui lui tombe sous la main, les ancres comme le bagage inutile, les provisions indispensables comme le chargement avarié. Elle décrète une nation nouvelle, comme les philosophes se sont amusés quelquefois à en créer une imaginaire ; elle croirait déroger, semble-t-il, si elle paraissait craindre qu'il ne lui suffise pas, comme à Dieu, de vouloir.

..... Relu ce sermon d'il y a quatre ans, que personne n'a entendu ni probablement n'entendra. Qu'en serait-il advenu ? Dieu le sait. Mais les événements actuels m'auraient singulièrement donné raison, et encore plus ceux qui se préparent. Au moindre ébranlement, au premier vent de liberté, l'Église n'est plus une puissance ni le catholicisme un frein. Après avoir occupé si longtemps une si large place dans l'État, elle se trouve tout à coup n'en occuper aucune, tant elle était réellement en dehors des idées, des mœurs, des intérêts de la nation, tant elle est réellement impuissante à régir les intelligences et à dompter les cœurs ! Si elle n'est pas encore à bas, c'est grâce aux concessions qu'elle s'empresse de faire ; et la plupart de ces concessions n'ont pas même, ne peuvent pas avoir le mérite de la bonne foi, car elles sont positivement contraires à des principes que l'Église ne peut pas abandonner.

24 août.

M. de Clamière, l'officier, qui retourne à Versailles,

m'a apporté des nouvelles de sa famille. Elle est installée au château de Clavigny. Le pays est assez tranquille.

Beaucoup de nobles quittent la France, et nos démagogues ne manquent pas de déclamer sur cette émigration ; ils en font une trahison, tout en continuant à pousser du mieux qu'ils peuvent à l'incendie des châteaux dont les maîtres ne sont pas partis. Nous allons avoir la répétition de ce qu'on a le plus reproché à Louis XIV, alors que les protestants étaient écrasés s'ils restaient, et envoyés aux galères s'ils fuyaient.

Mais nous en aurons sûrement bien d'autres, de ces résurrections du despotisme avec le nom seul de changé. Qui est-ce qui aime véritablement la liberté, la liberté pour tout le monde? Quelqu'un disait : « Voulez-vous faire un loup, prenez un mouton et donnez-lui une houlette. » Que de loups nous allons avoir, maintenant que tous nos moutons tiennent le sceptre!

..... M. de Clamière a vu, à Nimes, le vieux pasteur Rabaut. Plus heureux que personne de voir effacer les dernières traces des rigueurs qu'il a si longtemps bravées, cette révolution ne lui inspire cependant aucune confiance, ni même aucune reconnaissance. Les protestants ont pu, dit-il, être reconnaissants envers le roi, bien que l'édit de 1787 restât encore en deçà de la justice; mais l'Assemblée nationale n'a fait que leur appliquer le bénéfice des principes qu'elle appliquait tant bien que mal à

tout. Leur émancipation n'a plus été que la conséquence d'un système, et d'un système qui menace de ne laisser que des ruines. Chrétien, enfin, et chrétien avant tout, Rabaut aurait voulu ne devoir l'affranchissement de ses frères qu'aux progrès d'un christianisme éclairé, non à ceux de principes incrédules.

3 septembre.

M. de Narniers m'a fait dire de me rendre demain à Meaux. Que me veut-il ?

On dit que les évêques commencent à être polis avec les prêtres. Je n'ai jamais eu, quant à moi, à me plaindre d'eux, grâce à mes accointances haut placées; mais le simple curé tremblait souvent plus devant l'évêque que le simple soldat devant le maréchal de France. Un d'eux, dernièrement, après s'être longtemps morfondu dans l'antichambre, est enfin introduit. « Que voulez-vous ?... » lui dit le prélat; et, sans attendre la réponse : « Encore un de ces ignares, dit-il, qui ne savent pas même combien il y a de péchés capitaux. — Pardon, monseigneur ; il y en a huit. — Ah ! ah ! et le huitième, c'est ?... — C'est le mépris des évêques pour les prêtres. »

Le même trait a été cité autrement. A la question de l'évêque sur le nombre des péchés capitaux, le curé aurait répondu : « Ce n'est pas à monseigneur qu'on fera jamais cette question. »

Je doute fort, à vrai dire, que cette réplique ait été faite, et l'autre pourrait bien ne l'avoir pas été

non plus; mais si l'anecdote est une fable, chacune des deux versions est, dans bien des cas, la vérité.

Il faut bien dire aussi que le mépris des évêques pour les prêtres n'est souvent que trop justifié par la grossière ignorance de ceux-ci, par leurs allures bassement roturières. Que de fois j'ai eu moi-même à lutter contre le dégoût que m'inspiraient tels ou tels de mes collègues par leur sottise et leur langage ignoble! Le bas clergé n'a généralement ni la culture intellectuelle qui masque le défaut de noblesse dans le cœur, ni les sentiments élevés qui masquent le défaut de culture intellectuelle. Les plus ignorants des laïques ont le droit de lui reprocher son ignorance, et les plus vicieux ses vices.

Du reste, inondation de brochures sur toutes les questions relatives au clergé. On a été assez surpris de voir l'abbé Sieyès, révolutionnaire s'il en fût, se prononcer pour le maintien des biens ecclésiastiques. Son mémoire est bien écrit, et, au point de vue du droit, peu réfutable. « Vous aurez beau faire déclarer à la nation, dit-il, que les biens dits ecclésiastiques appartiennent à la nation; je ne sais ce que c'est que de déclarer un fait qui n'est pas vrai. » Il a raison. Si le fait est faux, la nation ne saurait, en l'affirmant, le rendre ni vrai, ni moins faux. Mais c'est précisément ce que nos penseurs contestent: ils veulent, comme Rousseau, que les arrêts du peuple fassent le juste et l'injuste, le faux et le vrai; ils ne reconnaissent point de droits antérieurs à lui et n'émanant pas de lui, c'est-à-dire qu'ils lui ac-

cordent ce que jamais despote n'eut la pensée de s'arroger.

Et ce ne sont pas seulement les démagogues qui professent cette doctrine, car je la retrouve presque dans la brochure de Servan, l'avocat général, en réponse à celle de Sieyès. « Les corps politiques, dit-il, doivent leur existence à la nation, comme les individus doivent la leur à la nature. Ce n'est pas pour eux que la nation les crée, mais pour elle. De même que la nature a droit de vie et de mort sur nous, de même la nation a droit de vie et de mort sur tout corps moral et politique. » Sur tout corps politique, purement politique, à la bonne heure; sur tout corps moral, nullement. L'affirmer, c'est dire qu'un corps moral, qu'une association quelconque, n'existe que par la nation, que sous le bon plaisir de la nation; et si ce despotisme est déjà énorme en théorie, alors que *la nation*, la nation entière, unanime, est supposée se prononçant contre l'existence de ce corps, — n'oublions pas que cette unanimité, en pratique, n'existe jamais; que ce mot « la nation » veut toujours dire une majorité, souvent faible, souvent factice, et que la théorie a grand risque de n'aboutir qu'à donner à une moitié d'un peuple un pouvoir absolu sur l'autre moitié.

4 septembre.

Je reviens de Meaux. C'est encore d'un sermon qu'il s'agit. On bénira, vers la fin de ce mois, les drapeaux de la garde nationale, et M. de Narniers

veut que ce soit moi qui prêche. J'ai demandé un jour pour réfléchir.

Il a une peur affreuse de cette cérémonie. Depuis que le clergé, dans l'Assemblée nationale, a voté l'abolition des dîmes, les démagogues de Meaux ont cru ou ont feint de croire que M. de Narniers applaudissait à cette mesure. Ils lui font fête, et le pauvre homme est horriblement embarrassé. Je suis le seul, dit-il, qui puisse le tirer d'affaire ce jour-là.

Je pourrais bien, si j'étais soupçonneux, penser plutôt que je suis celui qu'il craint le moins de sacrifier. Mais n'importe. Cette pensée n'influera pas sur ma détermination.

Il m'a demandé — on ne sait plus demander que cela — ce que je pensais des affaires. Je lui ai dit que je croyais tout perdu. « Fors l'honneur... » a-t-il dit. — Hélas! monseigneur, ai-je repris, je crains bien que l'honneur n'y périsse comme le reste. La cause du passé est trop mauvaise... — Et celle du présent, qu'est-elle donc?... a-t-il dit. — Gâtée, monseigneur, souillée. — A la bonne heure. — Pauvre consolation. Nous serons punis injustement, mais pour des fautes réelles, très-réelles. »

Il a souri à ce mot *nous*. — Je croyais, a-t-il dit, que vous ne disiez jamais *nous* en parlant du clergé. — Je ne l'aurais jamais dit si le clergé fût resté puissant et fier. — Et s'il le redevient? — Je cesserai de le dire. — Et si nous sommes persécutés? — Je le dirai plus haut.

— Vous êtes un étrange ami, a-t-il repris après

un moment de silence. — Je ne suis pas un ami, monseigneur. — Expliquez-vous. — Quand le clergé est puissant et redouté, je ne peux voir en lui que... que ce qu'il est, l'oppresseur de la conscience, l'ennemi de la raison, et de l'Évangile plus encore... — Vous ne vous gênez pas. — Monseigneur me rendra cette justice que je n'ai pas attendu la déroute actuelle pour oser dire tout cela. — C'est vrai. Il y a longtemps que vous auriez mérité les censures. — L'excommunication, monseigneur... Mais permettez que j'achève. — Achevez. — Je disais donc que, quand le clergé triomphe, je ne vois en lui que la milice d'une Église que je condamne; mais, outragé, persécuté, comme je sais que ce qu'on poursuit en lui, c'est la religion, la foi, les principes de la morale et de l'ordre, alors il redevient pour moi le représentant de ces principes, et ma conscience me défend de me séparer de lui. Viennent les souffrances, monseigneur, et je suis des vôtres. — C'est chevaleresque. — Point du tout. Si vous croyez que c'est l'honneur humain qui me fait parler de la sorte, et qui me ferait agir, le cas échéant, comme je parle, vous ne m'avez pas compris. — Cela se peut.

Il a fallu briser là. Monseigneur était à la fois trop gentilhomme et trop peu chrétien pour comprendre que je fusse guidé, dans cette affaire, par autre chose que par la crainte banale de paraître fuir un danger.

Peu m'importe ce que les hommes diront. C'est pour Dieu que je souffrirai, s'il faut souffrir, non pour les hommes.

15 septembre.

Je me suis décidé à accepter, et me voilà depuis huit jours en face de cette tâche redoutable. Mais le choix du texte n'est pas ce qui m'a embarrassé. Le verset de saint Paul : « Vous avez été appelés à la liberté ; seulement prenez garde... etc., » s'est immédiatement présenté à mon esprit. Il y a là un retournement complet des idées que l'on attache aujourd'hui à ce mot de *liberté*. C'est ce retournement que je développerai.

22 septembre.

L'abbé Fauchet a prêché, le 31 août, sur ce même texte ; son sermon est imprimé, et je l'ai. C'est le résumé le plus complet des erreurs que je veux combattre, et il me sera, sous ce rapport, très-utile.

Mais ce qu'on y voit le plus clairement, c'est à quel point la liberté, ainsi prêchée, ressemble au despotisme, ou plutôt comme elle devient elle-même l'anéantissement de la liberté véritable. Fauchet va plus loin encore que Servan. Comme Rousseau, ce n'est pas seulement l'obéissance qu'il demande pour les volontés populaires, mais une soumission intérieure, religieuse, une véritable foi. Il veut que la voix du peuple soit pour nous, dès qu'elle devient loi, la voix de Dieu ; le rôle de la religion sur la terre est tout particulièrement de nous donner cette autre religion qui consiste à croire au peuple ; le rôle de Dieu est essentiellement de punir ceux qui mépriseront la loi, fût-ce dans le secret de leur conscience.

« Dieu parle par la loi, dit-il; Dieu commande par le prince qui agit au nom de la loi; Dieu voit dans les consciences les violations secrètes de la loi; Dieu menace de ses vengeances infinies les contempteurs de la loi; Dieu se promet pour récompense à l'observateur désintéressé de la loi... » Plus loin : « Pour le parfait chrétien, ajoute-t-il, l'observation de la loi n'est point un effort, un tourment; elle est un besoin, elle est un bonheur. » Ainsi, tout ce qu'on a dit de plus fort sur l'observation de la loi de Dieu, donnée par le fils de Dieu, le voilà dit sur l'observation de la loi humaine. Nos sages levaient les épaules quand nous leur parlions de l'Évangile comme ils nous parlent maintenant des lois de leur fabrique; ils se mettent à croire à un enfer pour pouvoir nous y envoyer quand nous nous permettrons de ne pas croire à l'infaillibilité du peuple, c'est-à-dire à la leur!

25 septembre.

C'est le 27, après demain, que la cérémonie a lieu, le même jour qu'à Paris.

Je n'ai pu prendre sur moi, dans le bouillonnement de mes idées, d'écrire ce sermon. Quelques morceaux seulement sont rédigés; le reste ne le sera pas. Mais je suis trop plein de mon sujet pour ne pas avoir toute confiance en l'inspiration du moment...

XVI

Le moment fut solennel, en effet.

La cathédrale de Meaux, magnifiquement ornée, rivalisait de splendeur avec Notre-Dame de Paris. La foule n'était pas moindre, car les drapeaux à bénir n'étaient pas ceux de la ville seulement, mais de tous les environs. Un vif enthousiasme faisait battre les cœurs; et comme, malgré la proximité de Paris, la religion avait conservé là un empire un peu plus réel, il y avait dans cette foule une émotion assez véritablement pieuse.

Aussi Julien eut-il besoin de toute son énergie et de toute sa foi pour ne pas céder au torrent. Que n'eût-il pas donné pour que sa conscience lui permît de ne faire entendre à cette foule que des paroles de sympathie, que des éloges sur son patriotisme, qu'une banale exhortation à y persévérer! Mais il avait pris l'habitude de ne plus s'appartenir à lui-même. La même voix qui lui disait, au 14 juillet : « Regarde... »

lui disait maintenant : « Parle!... » Dieu lui avait montré trop clairement ce qu'il aurait à dire, pour qu'il se permît d'en rien retrancher.

Il parla donc sans ménagement de toutes les erreurs et de toutes les folies dont la France offrait le spectacle; il évita seulement de s'appesantir sur les crimes, ne voulant fournir à ses auditeurs, honnêtes gens en grande majorité, aucun prétexte pour se tenir en dehors des condamnations qu'il prononcerait. Il fallait, avant tout, les amener à se reconnaître solidaires des excès commis ou à commettre, vu la direction fausse qu'ils avaient laissé prendre, et en théorie et en pratique, à leurs idées sur la liberté.

Ce fut par là qu'il commença, mais non sans semer à pleines mains, dans cette première discussion plus politique que religieuse, les éléments chrétiens dont il aurait à se servir plus tard.

Il n'entra donc dans la discussion véritable que muni de toutes les armes ôtées, chemin faisant, à l'ennemi. Alors, avec une force invincible, il accula insensiblement ses auditeurs à cette grande et redoutable idée de la corruption de l'homme, du péché, hors de laquelle le christanisme est un mot, et que si peu d'hommes, cependant, ont pleinement admise. Pascal, qui en paraît si près, en est quelquefois bien loin. Il se complaît dans son magnifique mépris de notre misère terrestre, de notre petitesse devant l'immensité, de notre néant devant Dieu; mais cette humilité n'est encore que de l'orgueil, car elle mène

toujours à ajouter, ce qui est vrai, que cet être perdu dans l'univers embrasse cependant l'univers dans sa pensée, et se trouve ainsi, en un sens, plus grand que l'univers. Ce n'est donc pas là le christianisme; un païen aurait pu en dire autant s'il avait eu l'esprit de Pascal, et connu comme lui les grandeurs de la création. Mais ce que disait Julien, un chrétien seul le pouvait dire, et un chrétien bien décidé à n'être que chrétien.

Aussi n'étonnait-il pas seulement, par ce langage, ceux qui étaient venus chercher le christianisme du jour, les plates phrases obligées sur la fraternité. Bien des gens s'étaient crus chrétiens, dans le vrai sens du mot, qui étaient forcés de reconnaître que leur christianisme n'était guère celui-là.

Mais les premiers, échauffés par les passions de l'époque, par l'éclat même de la cérémonie, s'indignaient sourdement qu'un prêtre osât la déparer par de semblables paroles. Était-ce là ce qu'on avait droit d'exiger de la chaire chrétienne, quand elle aurait dû être si heureuse et si fière de se voir conviée aux fêtes de la nation? Au lieu d'un chant de triomphe, des paroles d'abaissement. La nation criait : « Gloire!... » et le prêtre osait répondre ; « Misère!... » La nation criait : « Vertu!... » et on répondait : « Péché!... » L'homme était sur l'autel, et ce prêtre osait en ôter l'homme pour y replacer Dieu!

Mais Dieu donnait à Julien le courage et la force en abondance. Son geste impérieux, sa voix ferme,

avaient dompté les premiers murmures; le silence était revenu, contraint, effrayant, mais complet. Comme à l'incendie du château, qu'un seul eût regimbé, et l'explosion était universelle; mais le sentiment même de ce qui pouvait arriver contribuait et à donner plus de force à l'homme seul contre tous, et à clouer les autres sous sa victorieuse insulte. On s'étonnait de se laisser écraser, et on se laissait écraser.

Cet étonnement machinal, qu'il avait eu le temps de lire dans tous les yeux, il s'en empara pour finir.

— Eh bien! dit-il en se redressant lentement et en croisant les bras, pourquoi m'avez-vous écouté? J'ai dit ce que je voulais dire; vos murmures, — je parle de ceux que j'entendais dans vos cœurs, — vos murmures, dis-je, ne m'ont pas fait retrancher un mot. Si quelqu'un croit que j'ai tremblé, qu'il vienne ici mettre sa main sur mon cœur... Non, frères, je n'ai pas tremblé devant vos regards irrités; je n'aurais pas tremblé davantage devant vos armes. On ne tremble pas, croyez-moi, quand on se sait en droit de dire aux autres : « Tremblez! » Et je l'avais, ce droit, et je l'ai encore, et je l'aurai, malgré vous. Tremblez devant ce Dieu que vous outragez au moment même où vous avez l'air de lui rendre hommage, car vous n'apportez à l'autel que l'encens de l'orgueil, et l'orgueil, a dit l'Évangile, précède l'écrasement. Tremblez devant cet Évangile dont vous ne voulez accepter que ce qui convient à vos erreurs, à vos passions, à vos mensonges, et qui, au lieu de

vous sauver, vous perdra. Tremblez devant vous-mêmes, car vous êtes vos plus cruels ennemis. Vous ouvrez, de gaieté de cœur, tous les abîmes ; vous ne voulez croire qu'en vous-mêmes, et vous bâtissez sur le sable ; vous outragez le ciel en vous vantant d'établir sur la terre, avec les seules ressources de la terre, un bonheur qui ne peut venir que du ciel, ou, plutôt, qui ne peut exister que dans le ciel... »

Il finit cependant par quelques paroles plus douces, les conjurant d'ouvrir les yeux, de se défier d'eux-mêmes, et d'apporter à Dieu, au lieu de drapeaux à bénir, des cœurs que l'humilité préparât à recevoir la seule bénédiction véritable, le pardon...

Le lendemain, vers le soir, comme il était en route pour retourner dans son village, il aperçut au loin les flammes d'un incendie.

— Encore un château !... pensa-t-il.

Il se trompait. Ce n'était pas un château, cette fois, mais un presbytère...

C'était le sien.

XVII

Huit mois se sont écoulés. Les ruines se sont ajoutées aux ruines. On s'étonne que quelque chose soit encore debout, et tout ce qui est nommé comme pouvant tomber, tombe.

Voici pourtant, dans une des plus jolies positions de la Chaussée-d'Antin, un hôtel où on ne se douterait guère que nous soyons dans des temps si agités. L'hôtel est petit; mais quel luxe! Et comme ce luxe est neuf, brillant, coquet! Au reste, nous pourrions faire en bien d'autres endroits la même remarque, et sur bien d'autres choses. Les effrayés quittaient la France; mais tout ce qui se décidait, effrayé ou non, à rester, était pris d'un indomptable désir de jouir, de jouir vite, et non-seulement de jouir, mais de faire, d'entreprendre, de braver les agitations du volcan en bâtissant, sur la lave encore chaude, ce que la lave nouvelle emporterait. N'avait-on pas vu, au moyen âge, l'attente de la fin du monde pro-

duire des effets semblables ? On remarqua, en 1790, une augmentation considérable du chiffre des mariages.

Ce n'était pourtant pas un marié, ni une mariée, qui avait meublé ce petit hôtel. Contentez-vous de savoir que le roi avait payé les meubles.

Nous sommes donc en 1790, au mois de mai. C'est le soir, ou plutôt à la tombée de la nuit. Le maître de la maison vient de rentrer, probablement d'une course à la campagne, car il est couvert de poussière et il a d'ailleurs des éperons. Le voilà dans son cabinet. Il a trouvé quelques lettres sur sa table, et il les parcourt rapidement, près de la fenêtre, aux dernières lueurs du jour. Ses mouvements sont brusques, saccadés. Au lieu d'ouvrir les enveloppes, il les déchire, et le papier inclus en souffre toujours plus ou moins.

Enfin, le jour lui manque. Il sonne et il appelle à la fois.

— Teutch !

Deux secondes après, il sonne encore, et il appelle à faire trembler les vitres.

— Teutch !

Teutch arrive. C'est quelque chose d'osseux et de gras en même temps, un valet comme on n'en voit pas, un milieu assez équivoque entre le bandit et l'honnête homme.

— Voilà une heure que je sonne...

— Monsieur...

— Et que j'appelle...

— Monsieur...

— De la lumière, et tu viendras m'habiller.

Il revint avec de la lumière, et se mit en devoir d'arranger d'abord un peu la chevelure de son maître, une chevelure étrange, *samsonienne*, tellement qu'on aurait cru en effet, en la coupant, ôter à l'homme une portion de sa force. Mais on lui eût ôté très-certainement une portion de l'étonnante puissance qu'il y avait dans son regard, dans son front et dans tous ses traits.

Il abandonna donc sa chevelure aux mains de son valet de chambre, et se remit, d'un air distrait, à parcourir ses lettres. Bientôt, il cessa même de lire, et parut totalement absorbé. Il était évident que des pensées fort diverses passaient et repassaient dans son esprit, car tantôt le sourire effleurait ses grosses lèvres, tantôt un noir nuage enveloppait sa physionomie entière et lui rendait toute sa laideur. Puis, sombre ou gai, il oubliait toujours qu'un autre tenait sa tête, et, dans ses brusques mouvements, il se faisait tirer mainte boucle. Le valet, alors, s'arrêtait, et ne reprenait sa besogne qu'après avoir bien vu que le maître ne sentait rien; mais il semblait tout triste, et il poussait, çà et là, un gros soupir.

— Qu'est-ce que tu as à soupirer?... dit tout à coup le maître.

— Ce que j'ai?...

— Oui.

— Monsieur le comte me néglige... Voilà trois

fois que je tire les cheveux à monsieur le comte, et monsieur le comte ne dit rien...

— Butor!...

— Voilà toujours quelque chose...

Il se remit à sa besogne, et M. le comte à ses pensées. Mais il ne s'était pas écoulé un quart de minute, que le poing de M. le comte lui tombait tout à coup au beau milieu de l'estomac, et l'envoyait s'aplatir contre le mur.

— Ah! butor!... Ah! bourreau!... C'est comme cela que tu tires!...

Mais Teutch revient, souriant et heureux, reprendre la boucle tirée. Monsieur le comte ne le *négligeait* plus. Le fidèle valet avait tenu à sa ration de caresses. Ajoutons que son maître ne lui donnait ordinairement pas la peine de la demander.

La réconciliation était donc faite. Une ou deux bourrades l'achevèrent.

— Est-il venu quelqu'un?... demanda le maître.

— Ah! j'oubliais...

— Tu oubliais, gueux!....

Mais le poing, cette fois, avait l'air si ferme et si dur, que Teutch essaya de l'esquiver. Il en fut quitte pour la moitié du coup, laquelle moitié était cependant encore honnête.

— Et qui est venu?... Parle...

— M. de Robespierre.

— Ah!...

— Il a demandé si monsieur le comte était de retour de Saint-Cloud...

Monsieur le comte bondit comme un taureau. La boucle faillit rester dans la main du valet.

— De Saint-Cloud!... cria-t-il. Et qui lui a dit que j'étais allé à Saint-Cloud?... Serait-ce toi?... Ah! maroufle!... Ah! brigand!...

Et le valet de crier, en se sauvant : — Mais non, monsieur le comte, non... Ce n'est pas moi... Non... Non... Je n'en savais rien... C'est monsieur le comte qui vient de me le dire...

— Bien sûr?.

— Bien sûr...

— Eh bien, à présent que tu le sais, rappelle-toi une chose. Si tu dis à âme qui vive que j'ai été à Saint-Cloud aujourd'hui, ni que j'y sois jamais allé... Tu vois cette main, Teutch?...

— Oui, monsieur.

— Eh bien, je te tords le cou. Achève de m'habiller.

Mais *achever* n'était pas le mot. Au milieu de ces interruptions, on comprend que Teutch n'avançait guère.

— M. Dumont est aussi venu, dit-il.

— Déjà de retour?... Bon.

— Il repassera ce soir.

— Bon.

— Et M. de Robespierre a dit aussi qu'il repasserait.

— Tu ne lui as pas dit que j'avais du monde à souper?

— Il a dit qu'il viendrait avant.

— Tu diras que je n'y suis pas... Non... Tu diras que j'y suis...

— Et je le ferai entrer?

— Oui.

Il ajouta, comme se parlant à lui-même : — Cela vaut mieux... Il ne faut pas lui laisser couver son fiel... Et puis, que sait-il? Peut-être rien...

On entendit un peu de bruit dans la pièce voisine.

— Qui est-ce qui est là?... demanda-t-il.

— Le fils à monsieur, je pense.

— Entre, bandit!...

Mais rien de moins *bandit* que la figure de l'enfant. Il avait l'air, non-seulement de n'entrer qu'en tremblant, mais d'être, de son naturel, doux et timide.

— Eh bien, reprit le père, a-t-on fait le diable, aujourd'hui?...

— Non, papa.

— Qu'est-ce qu'on a brisé?... Voyons...

— Rien, papa.

Le papa leva les épaules. Il se trouvait décidément bien mal loti en fils.

— Et cette égratignure, qu'est-ce que c'est?

— Un petit garçon... Dans le jardin...

— Qu'est-ce que tu lui avais fait?

— Rien.

— Et après?...

— J'ai pleuré tout plein...

— Va te coucher.

— C'est pourtant une chose diablement mal orga-

nisée, reprit-il au bout d'un moment, qu'on puisse choisir ses valets et qu'on soit obligé de prendre ses enfants comme ils viennent. Voilà un beau Mirabeau, par ma foi! « Il y a cinq cents ans, disait mon père, que les Mirabeau sont faits autrement que les autres, » et en voilà un comme tout le monde, un petit doucet de rien du tout... et j'aurai eu l'honneur de procréer cette belle race toute neuve!... Il ne s'appellera pas Mirabeau, c'est vrai... Qu'est-ce que cela me fait?... On sait qu'il est mon fils; on ne le saurait pas, que j'en serais tout aussi... tout aussi humilié... Qu'as-tu à grogner, Teutch?...

— Monsieur le comte a tort de se fâcher contre ce garçon. Il n'a que cinq ans... pas même... Il se formera... Les bons exemples...

Teutch parlait le plus sérieusement du monde. Ancien contrebandier, c'était sur sa mauvaise mine que Mirabeau l'avait pris à son service. L'indomptable tribun aurait voulu n'avoir autour de lui que des natures comme la sienne; l'atmosphère de la révolte était la seule où ses larges poumons se délectassent, et il la respirait dans les récits du vieux contrebandier. Seulement, par un curieux retour de morgue nobiliaire, il s'étonnait quelquefois et s'indignait que tant de courage eût pu se trouver chez un homme de cette condition. Mais que ce courage eût servi à des exploits dignes de la potence, il ne s'en indignait aucunement, et on sentait qu'à défaut d'autre chose il eût été volontiers contrebandier.

La toilette était à peu près finie, lorsqu'on annonça M. Dumont.

— Je vous l'avais bien dit, s'écria Mirabeau dès qu'il parut, que vous ne tiendriez pas en Angleterre! Qu'est-ce qu'il y a à voir là-haut? Une vieille machine qui marche toute seule...

— Et qui n'en va pas plus mal, Mirabeau.

— Oui... Oui... Mais c'est éternellement la même chose. Ici, tout est nouveau, tout est neuf...

— Les hommes surtout...

— Patience! On vieillit vite à ce jeu... J'en sais quelque chose, Dumont...

— Votre visage le dit.

— Et il dit vrai. Je suis usé, mon ami; je suis tué, abîmé, crevé...

— Vous me chantez la chanson de Voltaire.

— Je ne la chanterai pas jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, allez!... Mais n'importe. Si les hommes tombent, les choses restent. Il n'y a plus dans le monde, voyez-vous, que la France...

— Et il n'y a plus, dans la France, que monsieur de Mirabeau...

— Vous pourriez bien dire vrai...

— Et j'ai bien voulu dire vrai. De Calais à Paris, dans les villes, dans les villages, sur les routes, partout, vous, toujours vous! Vous êtes tout, vous faites tout. Il n'y a pas jusqu'à ce joli mot de *crevé*, dont vous vous serviez tout à l'heure, qui ne soit parfaitement juste, car je vous ai vu, l'autre jour, métamorphosé en... Devinez...

— En rosse...

— Non, en cheval.

— L'un vaut l'autre.

— C'était entre Calais et Amiens, à un relais. Comme je remontais dans la voiture : « Vos chevaux ont bien mauvaise mine, » dis-je au postillon. — Oh! monsieur, en voilà bien deux qui ne valent rien, mais le mirabeau est bon. — Le mirabeau, c'était celui du milieu, le meneur, le fort... Vous voilà content, n'est-ce pas? Tout vous est bon en fait de louanges. C'est comme je vous disais un jour : vous déjeuneriez d'un éléphant, et vous souperiez d'un ciron.

— Si je n'avais rien d'autre, pourquoi pas? Mais je n'en suis plus là, mon bon Dumont. Voulez-vous que je vous raconte, à propos d'éléphant et de louanges, une petite aventure toute fraîche? Mon gros bonhomme de frère s'en allait l'autre soir faire sa cour à Mesdames, tantes du roi. L'huissier de l'appartement le prit, dans le corridor, pour le gros Monsieur, frère du roi, et ouvrit en criant : *Monsieur*.—Lui, en entrant : « C'est bien *monsieur*, dit-il, l'autre monsieur, le frère de l'autre roi... » Et elles ont ri, les belles dames...

— Elles vous voudraient au fond de la Seine.

— Vous croyez?... Va-t-en, Teutch.

Teutch était à peine sorti, que Mirabeau, saisissant la main de Dumont : — Vous vous trompez... Vous vous trompez... Non! elles ne me voudraient pas au fond de la Seine, à moins de vouloir s'y noyer avec

moi... Il s'est passé de grandes choses, Dumont!... Aujourd'hui même, à Saint-Cloud... Je l'ai vue, Dumont... Je lui ai baisé la main...

— A qui?

— A la reine, pardieu!

— Comme vous vous redressez! Si Cazalès avait pris ce ton-là pour raconter pareille chose, vous l'auriez appelé valet de cour...

— Pourquoi pas, s'il l'est?... Moi, c'est autre chose. Avez-vous bien songé à ce qu'il a dû lui en coûter, à cette femme, à cette reine, de me recevoir dans son palais, moi, Mirabeau... de se trouver face à face avec la hure qui a si bien labouré les fondements de son trône!... Quand je me suis vu dans cette avenue... Quel moment! Quel triomphe!...

— Il était peu charitable d'en jouir.

— J'en ai pourtant bien joui, je vous jure... jusqu'à la porte... Mais là, quand je me suis retracé plus nettement ce que je venais faire, quand j'ai songé à ce cœur royal qui battait, en m'attendant, de frayeur, d'humiliation, de reconnaissance, de colère, de... Que sais-je, ma foi! Ces pensées-là vont loin... Bref, le mien s'est mis à battre aussi, et si fort, que je ne savais plus où j'en étais. On m'a mené dans le parc réservé, au point le plus élevé, m'a-t-il paru, dans un kiosque. J'ai attendu... Que sais-je?... Cinq minutes... Vingt minutes... Enfin, je n'en sais rien... Ce fut très-long... et très-court!... Elle arriva... Quel regard! Les trente-cinq ans approchent, l'âge

touchant que Van Dyck s'est tant de fois plu à peindre; et puis la tête haute, le front que vous savez, les yeux secs, mais dans lesquels on lit ce qu'ils ont versé de larmes... Et moi qui les ai fait couler, ces larmes, moi... Je ne m'en repens pas, au moins!... C'était pour la cause sacrée de la liberté, de la France...

— Et pour la vôtre aussi...

— Dumont!

— Pour la vôtre surtout...

— Vous êtes cruel, Dumont!...

— Vous l'avez été, Mirabeau...

— Eh bien, raison de plus pour que je verse le baume sur les plaies, pour que je raffermisse ce que j'ai ébranlé.

— Ainsi, le marché est conclu?

— Vous voulez m'irriter, Dumont; je vous préviens que vous n'y arriverez pas. Le *marché* est conclu, oui... Il l'était avant cette entrevue, et vous l'avez compris de reste au luxe qui m'environne, à cet hôtel, à ces meubles... Oui, Dumont, on me paye, mais je ne me vends pas... Je vais servir le roi, mais en lui imposant mes vues; je ne suis pas serviteur, mais médecin : on me paye... et on m'obéit. C'est ce que j'ai dit à la reine, respectueusement, mais fermement; je sauverai le roi, mais la liberté avec lui... J'ai dit aussi... Mais quelle femme, Dumont! Quel cœur! Quelle tête! Comme elle a paru agréablement surprise en s'apercevant que la hure du comte de Mirabeau était, après tout,

une face d'homme, et que, sous ce poitrail de taureau, il y avait pourtant un cœur! Au moment de me retirer : « Madame, lui ai-je dit, lorsque votre auguste mère admettait un de ses sujets à l'honneur de sa présence, elle ne le congédiait jamais sans lui donner sa main à baiser. » Et elle me l'a donnée... Et je l'ai baisée, Dumont... Et je l'ai sentie qui tremblait... Et... Mais je suis fou...

— A peu près.

— Eh bien, laissez-moi être fou... Oui, vous avez bien deviné... Mirabeau a vu la reine, et Mirabeau est amoureux de la reine, et Mirabeau...

— Se voit déjà l'amant de la reine...

— Pourquoi pas?

— Le *pourquoi pas* joue toujours un grand rôle chez vous.

— Je ne m'en suis pas si mal trouvé.

— Avec les femmes, oui...

— La reine en est une, ce me semble... Mais il s'agit de se mettre à l'œuvre pour remplir mes engagements, et, plus que jamais, j'ai besoin de vous. C'est le bon Dieu qui vous ramène, Dumont... car vous aimez toujours, je pense, en qualité de Genevois et d'ancien prédicant, qu'on mette un peu le bon Dieu en toutes choses...

— Monsieur de Mirabeau, si vous voulez me chasser à tout jamais, vous n'avez qu'à prendre ce ton-là.

— Eh bien, mon bon Dumont, je prendrai le ton qu'il vous plaira; mais vous me restez, n'est-ce

pas?... Je vais avoir un tas de discours à faire sur des sujets dont je n'entends pas le premier mot. Les étudier, ces sujets, impossible. Il se passe des jours que je n'ai pas une demi-heure, pas un quart d'heure à moi. Les séances, les comités, mon *Courrier de Provence* à rédiger...

— Les bons dîners...

— Les clubs...

— Les bons soupers...

— Oui... Ce soir, par exemple... Et je vous retiens, Dumont. J'ai un vin...

— Vous vous êtes mis au vin?

— Mais non... Je laisse cela à mon frère...

— C'est ce qu'il dit. « Mon frère ne m'a laissé que ce vice; je l'ai pris. »

— Enfin, vous me restez, n'est-ce pas?

— Puisque le vin est si bon...

— Oh! ce n'est plus du souper que je parle. Vous me restez... pour m'aider... pour m'empêcher de mourir à la peine... Et puis nous parlerons de Genève, mon bon Dumont. Vous savez bien que je l'aime et que j'ai failli être de moitié dans la publication des *Révolutions de Genève*, de votre ami d'Ivernois. Nous chercherons ensemble les moyens de lui être utiles, à cette chère Genève; vous la reverrez heureuse, florissante...

Dumont se mit à rire.

— Voilà que vous me chantez le *Ranz des Vaches*, maintenant... Il faut que vous ayez, en effet, bien besoin de moi... Vous m'aviez pourtant dit, quand

je partis, que vous sauriez bien me remplacer, que vous aviez en vue un homme qui...

— L'abbé Julien? Il n'en a pas voulu.

— Il a été sage...

— Il l'est, car le voilà qui revient à résipiscence.

— Il accepte?...

— Il accepte un asile dans ma maison, ce que je lui avais déjà offert quand on brûla la sienne. Au reste, voilà sa lettre, reçue de tout à l'heure... Lisez...

« Demain, disait Julien, je viendrai frapper à votre porte. Si elle s'ouvre, j'entrerai; si vous avez changé d'idée, j'irai chercher ailleurs. Dieu saura bien me trouver un asile.

Chassé de ma paroisse, traqué de village en village pour avoir osé dire un jour à la révolution ce que je pensais d'elle et de ses hommes, c'est au pied même de son autel et sous le toit de son grand prêtre que je demande à me réfugier.

Rien, pourtant, n'est changé en moi. Vous avez grandi, Mirabeau; vous m'avez arraché de l'admiration, mais rien de plus. Ce que je pensais, je le pense; ce que je détestais, je le déteste; ce que je méprisais, je le méprise. Mais je veux voir de près votre force et votre faiblesse, votre grandeur et votre néant. Je veux boire à la source, bien que je la sache empoisonnée. Dieu a mis dès longtemps le contre-poison dans mon cœur. »

— Avez-vous lu?... reprit Mirabeau.

— J'ai lu. Vous le recevrez?

— Sans doute... ne fût-ce que pour vous montrer que je ne vis pas de flatteries, et de flatteries seulement...

— Et ce n'en est pas une que l'aveu de cet attrait invincible, mystérieux, qui l'entraîne vers vous? Ce n'en est pas une, Mirabeau, sans aller chercher Julien, que ma présence chez vous?.. Moi aussi, si je ne craignais de parodier un mot célèbre, je dirais que ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir. Car enfin, qu'y a-t-il de commun, au fond, entre vous et moi? Je suis républicain et vous êtes un démagogue, deux choses qui ont souvent l'air de se toucher, mais qui n'en sont pas moins, en bonne réalité et en bonne conscience, aux antipodes l'une de l'autre. J'ai régné dans la chaire, et, quand je m'approche de vous, c'est pour me cacher, obscur souffleur, sous la tribune où vous régnez. J'ai prêché l'Évangile et vous riez de l'Évangile; je crois en Dieu et vous n'y croyez pas; ma vie a été pure, et la vôtre...

— Ah! ne touchez pas ce chapitre!... s'écria Mirabeau. Ce serait de la cruauté encore, et je le dis, cette fois, sérieusement, Dumont! Vous ne savez pas ce que c'est que de traîner un nom flétri, de se sentir lépreux sous les lauriers, de se dire et de se redire que, quoi qu'on fasse, on vivra, on mourra lépreux! C'est là mon sort; c'est l'expiation de tous mes triomphes. Quand je deviendrais le plus pur des hommes, je n'en serais pas moins, pour mes amis

comme pour mes ennemis, l'homme de jadis, le roué, la tête brûlée, l'auteur d'écrits infâmes, le séducteur, le ravisseur, le monstre... Et le dernier cuistre aura le droit, dussé-je vivre cent ans, de me jeter chaque matin toute cette boue au visage... Ah ! je passerais par les flammes pour purifier mon nom !.. Si j'avais été un autre homme, la France serait à mes pieds...

—Voilà le mot, dit Dumont. Pauvre grand homme ! Vos remords mêmes ne sont que de l'ambition...

XVIII

Teutch reparut, annonçant M. de Robespierre.

Rappelons-nous que ce nom ne disait pas, à cette époque, ce qu'il a dit plus tard. Robespierre aurait pu, comme Dumont, dire qu'il s'étonnait de se voir chez Mirabeau, et Mirabeau ne l'aurait pas contredit. Il amassait à petit bruit cette réputation de puritain, d'*incorruptible*, qu'il allait garder au milieu de ses froides férocités. « Il ira loin, avait dit Mirabeau, car il croit tout ce qu'il dit. » Aussi, tandis que ses discours, souvent bizarres, n'obtenaient souvent d'autre réponse que le silence ou l'ironie, celui qui aurait eu le plus de droit à le regarder de haut en bas, Mirabeau, lui avait presque toujours répondu sérieusement et poliment. Une seule fois, sans le vouloir, il lui avait joué un mauvais tour : ce fut le jour où il fit décréter par l'Assemblée nationale qu'elle prendrait le deuil à l'occasion de la mort de Franklin. Robespierre, qui n'avait pas de quoi se faire un habit

de deuil, emprunta on ne sait à qui un habit de tricot noir « qui traînait de quatre pouces, » dit un historien. Mais qui sait, après tout, s'il n'en était pas bien aise, si l'orgueil ne se logeait pas dans cette queue, comme dans les trous, jadis, de certain manteau socratique ?

Ses traits, en ce temps-là, étaient ceux d'un homme usé par les veilles, profondément concentré sur lui-même, heureux et malheureux de cette éternelle tension dans laquelle il sentait le secret de sa puissance, mais qui ne le rendait fort qu'en lui fermant toutes les joies, tous les plaisirs, toutes les illusions. Malgré l'autorité que nous lui avons vu prendre, dès le début, dans l'Assemblée, il en rapportait de cruels déboires, mais sans apprendre, pour cela, à en éviter aucun. Un jour, dans sa manie de parler toujours et sur toutes choses, il monte à la tribune et ne trouve qu'une ou deux phrases, à peu près vides de sens. On rit, on crie : « Écoutez ! » et l'abbé Maury demande, avec un grand sérieux, « l'impression du discours de M. de Robespierre. »

Tous ces dégoûts, toute cette haine amassée, — car la suite a montré ce que son cœur pouvait en contenir, — il l'emportait silencieusement dans son triste logis de la triste rue de Saintonge. Là, il passait les nuits à polir et à repolir ses discours glacés, méthodiques, bien écrits, mais qu'il gâterait, il ne le savait que trop, par la raideur criarde du débit, et qui n'obtiendraient même pas d'être reproduits correctement. Quel contraste avec Mirabeau, toujours

écouté, toujours inspiré, toujours campé, comme Hercule, sur sa redoutable massue, roi, plus que roi, presque Dieu !

Ce fut pourtant sans aucun embarras, au moins visible, que le nain se trouva en présence du géant. Il prit sans façon le siége que Mirabeau lui présentait, salua Dumont qui passait dans la pièce voisine, et : — Quel beau temps, monsieur!

— Très-beau, monsieur.

— On m'a dit que vous en aviez profité pour une promenade...

— En effet.

— On a tant besoin de prendre l'air! La salle de l'Assemblée est si étroite, si étouffée... Celle des Jacobins est pire encore... J'y prends des maux de tête, des saignements de nez...

— J'achève, moi, d'y perdre mes yeux, gâtés jadis dans le donjon de Vincennes.

— On dit l'air de Saint-Cloud excellent...

— Vous le connaissez?

— Non ; et vous?...

Mais Mirabeau quitta tout à coup son air bonhomme, et, se redressant lentement : — Monsieur de Robespierre, il y a quelques jours que l'on criait par les rues un petit pamphlet intitulé : *La grande trahison du comte de Mirabeau.* Je l'ai acheté pour un sou, et je l'ai réfuté avec trois mots...

— Qui n'étaient pas une réfutation, murmura Robespierre.

— J'ai dit : « Je savais bien qu'il n'y a qu'un pas

du Capitole à la roche Tarpéienne. » Vous vous le rappelez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, puisque j'ai dit que je le savais de reste, il était peut-être inutile de venir pour me le redire.

Ils se regardèrent un moment, Mirabeau calme encore mais sentant venir sa colère, l'autre toujours plus froid, plus confiant en sa froideur.

— Si je vous le redis, reprit enfin Robespierre, la cause en est simple, monsieur : c'est que vous l'oubliez. Ce qui vous le fait oublier, je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir. Je pourrais sonder, comme un autre, le mystère de ce voyage à Saint-Cloud ; je pourrais...

— C'est là une figure, monsieur, que les rhéteurs nomment *prétérition*, ou encore *prétermission*. Laissez-la, je vous prie. Ne dites pas « je pourrais. » Faites.

— Eh bien, vous avez vu la reine...

— Après.

— Le roi peut-être...

— Après.

— Vous leur avez promis votre concours pour remettre la France sous le joug, pour arrêter dans sa carrière le char de la révolution...

— Des faits, monsieur ; point de phrases

— Les faits, on les verra bientôt, si on ne les a déjà vus. N'est-ce pas vous, la semaine passée, lors de la discussion du droit de guerre, qui avez rendu l'épée au roi?

— C'est que j'avais le malheur, apparemment, de ne pas comprendre un roi sans épée.

— N'est-ce pas vous déjà qui aviez failli lui faire accorder le véto absolu?

— C'est que j'ai aussi le malheur de ne pas comprendre une monarchie sans roi.

— Que de malheurs!... sans compter le plus grand...

— Qui est?...

— J'espère encore que votre conscience vous le dit...

Et un regard jeté sur le somptueux mobilier complétait de reste la pensée.

— Monsieur, dit Mirabeau, je ne reconnais à personne le droit de m'interroger sur ce que ma conscience me dit ou ne me dit pas. On a crié ma *grande trahison*; allez crier, si vous voulez, ma *grande corruption*, et je vous répondrai à la tribune. Ma grande corruption, c'est d'avoir encore un peu de cœur tandis que vous vous glorifiez de n'avoir que de la cervelle; c'est de laisser reposer mon bras quand j'estime qu'il a assez frappé. Ma grande corruption, c'est de vouloir ce qui est possible et non ce qui ne l'est pas; c'est d'être pour le bon sens plutôt que pour le *Contrat Social*, pour les hommes plutôt que pour Jean-Jacques. Vous voulez être le compas, l'équerre, le niveau de la révolution; il me suffit, à moi, d'en avoir été la massue. Allez dire au lion qu'on l'a payé pour s'arrêter dans le carnage! Le tigre ne s'arrête pas. Soyez tigre, si vous voulez; moi, je reste lion.

Le futur tigre essayait bien d'interrompre, mais son sang-froid ne lui servait plus de rien ; que peuvent des gouttes d'eau tombant dans un brasier? Mirabeau, une fois la question tournée, n'avait plus même à être habile. Il pouvait n'être qu'éloquent, et, de plus, il était vrai.

— Oui, continua-t-il, grâce aux rhéteurs, il en sera bientôt de la France comme de la maison du vieux bonhomme, d'où le raisonnement bannissait si bien la raison. L'idéal! toujours l'idéal!... et les réalités, après, s'arrangeront comme elles pourront. Faisons un gouvernement, et le moindre de nos soucis sera de le faire tel qu'il puisse gouverner. Faisons un roi, et, comme il est de théorie que les hommes sont égaux, faisons-le qui ne soit rien. Faisons une constitution, et mettons-y pour préambule des principes si absolus, si crus, qu'il devienne presque impossible de faire aucune loi ni d'exercer aucun pouvoir sans se heurter à quelques-uns ou à tous. Applaudissons à qui dira : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! » Périssent les colonies, et la France avec, s'il le faut, plutôt qu'un seul de *nos* principes et qu'un seul de nos rêves! Les Mahométans sont des niais de vouloir que tout soit dans le Coran ; mais nous enseignerons, nous, que tout est dans Rousseau, et malheur à qui en doutera! Et vous croyez, monsieur de Robespierre, que c'est la liberté qui va sortir de ces élucubrations? Si vous le croyez de bonne foi, je vous admire ; si vous ne le croyez pas, au profit de qui travaillez-vous? Ce ne

peut plus être qu'au vôtre, et il y aurait là, prenez-y garde, un cas de corruption qui en vaudrait bien un autre, corruption par l'appât du despotisme, corruption par l'espoir de régner au nom de la liberté, ce qui est le mensonge des mensonges!... Vous voyez que, moi aussi, si je voulais sonder, *je pourrais* ; que s'il y a des mystères chez moi, il y en a aussi chez d'autres ; que... Mais j'entends venir quelques amis, auxquels je n'oserais, en vérité, vous prier de vous joindre. Mon cuisinier ne sait pas faire le brouet noir. J'ai du vin que l'on dit bon, et vous ne buvez que de l'eau. Adieu, cher collègue. Soignez vos saignements de nez mieux que je ne soigne mes yeux dans ces damnables soupers. La promenade est favorable, et l'air de Saint-Cloud est excellent...

XIX

C'était son arrêt de mort, s'il eût dû vivre jusqu'au règne de Robespierre, que Mirabeau venait de signer là. Peut-être même en avait-il le sentiment confus, car l'ironie n'était que dans les mots, et le ton révélait bien autre chose que l'intention de plaisanter aux dépens d'un ennemi dédaigné. C'était comme un défi lancé à la révolution continuée; c'était la massue s'insurgeant contre le niveau. A cette indignation contre les rhéteurs et leurs folies, ajoutez l'embarras qu'il fallait à tout prix dissimuler, l'impossibilité de confesser ses relations avec la cour, l'impossibilité de les nier, la honte secrète de la chose, — et vous comprendrez ce que ce mélange devait donner de saisissant à la physionomie et à la voix de Mirabeau.

Ses amis s'aperçurent de son agitation, mais nul n'osa lui en demander la cause; ceux, du moins, qui l'auraient osé, ne le pouvaient ni ne le voulaient en présence des autres. Un profond travail, en effet,

était en train de s'opérer parmi les hommes de la révolution; le moment approchait où, après un an d'ébullition, un premier *départ* allait se faire, comme disent les chimistes, entre les éléments jusque-là mêlés. Tout le monde en avait plus ou moins la conscience. Les amis demeuraient amis, mais avec l'arrière-pensée qu'ils risquaient de ne l'être bientôt plus.

Entrons donc, avec Mirabeau, dans ce salon où l'attendent déjà plusieurs de ceux que sa table doit réunir ce soir. On dirait qu'il y a eu dans l'air, avec les parfums de la cuisine, comme une émanation révélatrice du changement accompli chez Mirabeau. Quelques-uns peut-être savent déjà plus ou moins où il est allé aujourd'hui *se promener*; beaucoup n'en sont qu'aux conjectures; tous ont craint ou d'interroger ou d'avoir à répondre, et ils n'ont guère fait, en attendant l'arrivée de leur hôte, que parcourir les feuilles qui couvrent la table du salon.

Et ce n'était pas, croyez-le, une des choses les moins nouvelles et les moins extraordinaires, que cette abondance de journaux. Comme le temps était loin, quoique bien près encore, où Louis XVI demandait, à son petit lever : « Que dit Métra? » Pendant un siècle et demi, les rares numéros de la *Gazette de France* et du *Mercure* avaient suffi à la curiosité paisible des Français. Ce fut une grande merveille, en 1777, quand parut la première feuille quotidienne, le *Journal de Paris*. Et savez-vous ce qu'il y avait dans le premier numéro, le numéro d'apparat? Un article sur l'*Almanach des Muses*, une petite lettre

de M. de Voltaire, une annonce de librairie, deux ou trois *faits divers* et un bon mot, car le bon mot était de rigueur; on s'abonnait pour le bon mot comme aujourd'hui pour la cote des fonds.

Cependant la presse périodique n'avait pas attendu les premiers jours de la révolution pour prendre plus d'activité; elle mâchait encore à vide, mais elle aiguisait ses dents. On avait eu *le Spectateur*, *le Babillard*, *l'Esprit des Journaux*, *l'Esprit des Gazettes* et deux ou trois autres *Esprits*, sur lesquels on ne manquait pas de répéter le vieux bon mot qu'il n'y en avait que dans le titre. Deux anciens jésuites, l'abbé Barruel et l'abbé de Fontenay, rédigeaient l'un le *Journal Ecclésiastique*, l'autre le *Journal général de France*, spécialement destiné, était-il dit, aux curés de province, et par lequel beaucoup d'idées nouvelles faisaient sans bruit leur chemin. D'Angleterre arrivait le *Journal du Lycée de Londres*, par Brissot, et ces fameuses *Annales* où Linguet, toujours seul contre tout le monde, attaquait avec une verve égale et les gouvernements et les ennemis des gouvernements. Au milieu de ses innombrables paradoxes, il frappait souvent juste, toujours fort, et on savait chacun de ses numéros attendu avec inquiétude par tout ce qui était quelque chose dans le monde, prince ou littérateur, banquier superbe ou économiste en guenilles. Au reste, comme nous l'avons déjà fait observer, les écrits de ce temps, lus aujourd'hui, ne donnent aucune idée de la frayeur qu'ils pouvaient inspirer. Ce n'est qu'en reconstrui-

sant l'époque, en nous rappelant les gênes dont ce pouvoir naissant était encore entouré, le petit nombre de ses organes, la nouveauté de ses hardiesses, que nous nous expliquons ce que pesait alors une plume.

En 1789, même avant l'ouverture des états généraux, la presse devient plus incisive. Elle attaque peut-être moins, mais elle demande davantage, elle demande tout. Dans les premiers mois, cependant, ce n'est pas tant par de nouveaux journaux que par des brochures innombrables qu'elle inaugure l'ère nouvelle. Ces brochures, en général, respirent une confiance illimitée, souvent niaise, dans la révolution qu'elles annoncent ; tout le monde veut sauver la France, et tout le monde a sa recette. Tout le monde, d'ailleurs, parle au nom de tout le monde, et les mots de *nation*, de *patriote* et de *patriotisme*, s'usent déjà, quoique neufs, à force d'être employés. Deux journaux percent la cohue ce sont; le *Journal général de l'Europe*, par Lebrun et Smith, et *le Héraut de la nation*, par Mangourit, *sous les auspices de la patrie*. Les titres magnifiques étaient, comme on voit, à la mode. Un titre plus modeste, quoique plus significatif, *la Sentinelle du Peuple*, était celui d'un journal publié, en Bretagne, par Mondesève et Volney ; mais ce journal vécut peu. Tous les journaux de province étaient successivement absorbés par ceux de Paris.

Les états généraux s'ouvrent enfin. Trois jours avant ce grand jour, Mirabeau s'est jeté dans la

mêlée avec la première feuille de son *Journal des États Généraux*, qui ne vivra qu'une semaine; un violent article sur le discours de M. Necker, à la séance d'ouverture, force le conseil du roi à en prononcer la suppression. Mais Mirabeau ne se taira pas. Les *Lettres* à ses commettants remplacent le journal sacrifié, et ces lettres, plus tard, redeviennent un journal, *le Courrier de Provence.*

A la même époque apparaissent le *Journal de Versailles*, par Regnault de Saint-Jean-d'Angély; *le Point du Jour*, par Barère; le *Courrier de Versailles à Paris et de Paris à Versailles*, journal lourd comme son titre, œuvre diffuse d'un maître de pension, Gorsas, encouragé par le succès de son *Ane promeneur.* Brissot commence son *Patriote français*; Prudhomme et Tournon leurs *Révolutions de Paris*, qui, peu après, rédigées par Loustalot, réuniront près de deux cent mille souscripteurs autour d'une épigraphe qui eût été courageuse en d'autres temps : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous ! »

Au milieu de ces hommes qui font de leur mieux pour être graves, se démène l'enfant terrible que nous avons vu chez Danton, Desmoulins. La révolution, pour lui, ce n'est qu'un grand bruit qui l'amuse, qu'un gros feu autour duquel il va papillonnant. Écoutez-le racontant à son père, dans une lettre, deux mois après ce 14 juillet dont il prétend être l'auteur, comme quoi il devient un personnage. Mirabeau l'a emmené à Versailles; il doit demeurer

quelques semaines chez le grand orateur... « Depuis huit jours, écrit-il donc le 29 septembre, je suis à Versailles, chez Mirabeau. Nous sommes devenus de grands amis ; au moins m'appelle-t-il son cher ami. A chaque instant il me prend les mains, il me donne des coups de poing ; il va ensuite à l'Assemblée, reprend sa dignité en entrant, et fait merveilles ; après quoi il revient dîner avec une excellente compagnie, et nous buvons d'excellents vins. Je sens que sa table me corrompt. Ses vins de Bordeaux et son marasquin ont leur prix, que je cherche vainement à me dissimuler, et j'ai toutes les peines du monde à reprendre ensuite mon austérité républicaine, et à détester les aristocrates, dont le crime est de tenir à ces excellents dîners. » Il n'a, en effet, point de haine au fond. Il sera cruel, et il l'est déjà, mais à la manière de l'enfant tourmentant un oiseau, un chien ; puis, quand viendront les grandes cruautés, vous sentirez facilement, derrière sa plume impitoyable, l'homme effrayé qui cherche à se dissimuler son propre effroi. Il éclatera enfin ; il osera parler d'humanité, et on lui répondra en l'envoyant rejoindre ses victimes.

Mais tandis qu'il s'assied, en septembre 89, à la table épicurienne de son nouveau patron, voici venir le journal du moins épicurien des hommes, le *Publiciste parisien*, lequel s'appellera un peu plus tard l'*Ami du Peuple*. Ce nain que Danton bafoue et qu'il écraserait d'un coup de poing, Marat, le chétif et le sale, va devenir le plus puissant et le plus redouté des journalistes. Nous avons dit ailleurs les

commencements de sa vie; mais une transformation, maintenant, se fait en lui. Tout ce qu'il a usé de verve, depuis plus de vingt ans, à remuer livres et systèmes, à attaquer jusqu'à Newton, il le retrouve à cette nouvelle croisade où la révolution l'appelle. « J'attaquerai les fripons, je démasquerai les hypocrites, je dénoncerai les traîtres, j'écarterai des affaires publiques les hommes avides et les lâches. » Voilà ce qu'il a écrit en tête de son manifeste. Et qui pourra se flatter de n'être pas, aux yeux de Marat, ou un fripon, ou un hypocrite, ou un traître? Aussi sa feuille ne sera-t-elle qu'une dénonciation quotidienne, incessante, furibonde. Chez lui, point de proportion entre les mots et les choses, point entre la peine et les crimes. *Scélérat*, *infâme*, *infernal*, et puis *scélérat*, *infernal*, *infâme*, voilà tout son vocabulaire. Son code est encore plus court, car il n'y a qu'un mot : *la mort*. Si ce n'était le dernier degré de l'horreur, ce serait le dernier du ridicule, car vous diriez une cloche qui sonne, sonne toujours, et toujours la même note; mais cette note rejaillit en gouttes de sang sur la France, et va marquer au front ceux qui seront de l'holocauste. Une seule chose varie : le chiffre des têtes à abattre, lequel ira croissant jusqu'à ce fatal *trois cent mille* que l'*Ami du Peuple* finira par répéter dans tous ses numéros. Trois cent mille, ni plus ni moins. Marat s'est souvenu qu'il était docteur en médecine; il ne veut pas prescrire la saignée sans fixer ce qu'on tirera de sang. Un jour, non par clémence, mais sur certains calculs

rectifiés, les trois cent mille têtes descendront bizarrement à deux cent soixante et dix mille. Mais c'est trop long à prononcer. Le chiffre rond reparait bientôt, et se maintiendra jusqu'au bout.

XX

Mais ce n'était pas *l'Ami du Peuple*, trop méprisé encore, que lisaient les amis de Mirabeau dans ce salon où nous les avons laissés.

Le choix était grand, avons-nous dit ; Mirabeau, comme journaliste, recevait tous les journaux, ou à peu près. A ceux que nous avons nommés, joignez le *Journal des Débats et des Décrets*, le *Courrier national*, *l'Observateur*, par Feydel, le *Journal universel*, par Audouin, *sapeur dans le bataillon des Carmes*, car c'est ainsi qu'il signe, les *Annales patriotiques*, par Mercier et Carra, enfin la *Chronique de Paris*, le plus sérieux et le mieux fait, publié sous le patronage de Condorcet, de Rabaut, de Ducos, de Millin, de Noël, le futur auteur de tant de livres où il n'y a pas un mot de lui. Vous dire au juste la couleur de chacune de ces feuilles, ce ne serait pas facile. Les nuances changeaient d'un jour à l'autre;

les tendances mêmes variaient avec une rapidité prodigieuse, qu'expliquent assez la rapidité des événements et l'inexpérience des écrivains. Personne, évidemment, ne savait encore où on allait. Les journalistes les mieux intentionnés n'étaient guère que des aveugles menant d'autres aveugles, et l'éclat des quelques principes vrais autour desquels on se groupait servait plutôt, jusque-là, à éblouir qu'à éclairer. Nous ne pouvons faire une exception que pour l'auteur du *Mercure politique*, Mallet-Dupan, le seul à qui les événements aient presque toujours donné raison.

— Je vous fais attendre, messieurs, dit Mirabeau. Mille pardons... Bonsoir, monsieur de Chamfort... Bonsoir, Clavière... Bonsoir, Rabaut... Cela va bien, Brissot?... Bonsoir, Dupont... Bonsoir, docteur...

Le docteur était Cabanis.

— ... Bonsoir, Palissot... Bonsoir à tous... Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur de Condorcet?...

— Canailles!...

Un coup de poing sur un journal expliqua le motif de sa colère.

Ce journal était un des trois qui attaquaient nettement la révolution et ses hommes. L'un s'appelait le *Journal général de la Cour et de la Ville*, et, vulgairement, *le Petit Gautier*; l'autre avait nom la *Gazette de Paris*, et le troisième, que nous avons déjà eu occasion de nommer, *les Actes des Apôtres*.

C'était celui-ci qui avait remué la bile à M. le marquis de Condorcet.

C'est que M. de Condorcet, en sa qualité de philosophe, avait la bile excessivement *remuable*. Puis, il venait de publier son *Tableau des progrès de l'esprit humain*, et il y avait là bien des idées qui ne prêtaient pas mal à rire, tellement que l'auteur avait déjà souvent eu le chagrin d'entendre rire ses amis à l'unisson de ses ennemis.

Mirabeau ne jeta qu'un coup d'œil sur le journal, et puis, en effet, se mit à rire. Deux ou trois autres regardèrent, et puis rirent de même. D'autres avaient ri sur la foi du maître, notamment M. de Chamfort, le complaisant en chef.

Nous avons entendu, au banquet d'Ermenonville, les rêves de Condorcet. Il les avait mis dans son livre, mêlant bizarrement le possible et l'impossible, la politique et la médecine, la morale et la chimie. Tout ce dont on eût pu douter encore avant le commencement de la révolution, il ne comprenait plus qu'on en doutât. Dans cette carrière nouvelle qu'elle venait d'ouvrir au genre humain, il ne reconnaissait à peu près aucune limite qui ne pût et ne dût être franchie; les lois mêmes de la nature tombaient devant les pas de l'homme.

Une lettre burlesque à l'Assemblée nationale, insérée dans *les Actes des Apôtres*, faisait évidemment allusion à ces sottises; de là la fureur de Condorcet. Mirabeau fit semblant de ne pouvoir lire lui-même, vu ses yeux malades, dit-il. Chamfort se hâta d'of-

frir ses services. On fit cercle, et voici la lettre.

« Messieurs,

« Ce serait en vain que vous avez changé les mœurs de la France et de l'univers, si vous laissiez l'œuvre incomplète; il est de votre sagesse, ainsi que de votre gloire, de couronner l'œuvre par un décret qui rende le monde physique conforme au monde moral que vous venez de créer.

« Il répugne, en effet, que l'égalité ravissante désormais établie entre les hommes puisse encore être troublée par ces vieilles inégalités de saisons, de températures, de climats.

« Voici donc le décret que j'ai l'honneur de vous proposer.

Article premier. A partir du 14 juillet prochain, les jours seront égaux aux nuits sur toute la surface de la terre.

Art. II. La lune se lèvera, toute l'année, au coucher du soleil, et elle luira, toujours pleine, jusqu'à son lever.

Art. III. Une température modérée, partout égale, règnera sur le globe.

Art. IV. La foudre et la grêle sont abolies. La pluie ne tombera plus que sous forme de rosée, de manière à ne plus causer aucun dommage.

Art. V. Le présent décret sera envoyé aux municipalités des quatre parties du monde. Et sera le sieur Blanchard chargé de faire un ballon extraordinaire, pour, accompagné de deux membres de l'Assemblée,

aller publier ledit décret dans les régions éthérées, afin que nul n'en puisse prétendre cause d'ignorance.

Art. VI. Le pouvoir exécutif veillera à l'accomplissement dudit décret, et enjoindra aux municipalités de dresser les procès-verbaux de contravention, lesquels seront envoyés à l'Assemblée, pour y être statué.

« Voilà, messieurs, quels me sembleraient devoir être les principaux articles. Vous trouverez, sans doute, à y ajouter bien des choses, et...

— Je veux lire la fin, dit Mirabeau. Donnez...

..... et M. le marquis de Condorcet pourra vous donner, au besoin, des indications précieuses... »

— C'est faux!... s'écria Condorcet.

— C'est faux que vous eussiez des indications à donner?

— C'est faux que la lettre le dise.

— Bah!... Mais mes yeux deviennent décidément si mauvais... Il me semblait même lire encore... Mais j'ai peut-être encore mal lu...

— Dites!... Dites!. . s'écria-t-on.

— Eh bien, je croyais voir que la lettre disait aussi de s'adresser à Dupont de Nemours... Qu'en dites-vous, Dupont?...

— Monsieur le comte est en train de rire.

— Monsieur Dupont ne l'est pas?

— J'ai assez ri aujourd'hui?

— Oui?...

— Et je vous ferai rire, si vous voulez.

— Très-volontiers. Monsieur de Condorcet, laissez là la lettre, et venez rire...

— Vous vous rappelez, reprit Dupont, que je travaille à un grand mémoire sur les cuirs. Vous vous le rappelez, n'est-ce pas?

— Non.

— Pourtant...

— Allez toujours.

— Eh bien, j'ai été curieux de comparer les règlements faits sur cet objet depuis le règne de Henri IV. Vous dire ce que j'ai trouvé de variations de toute espèce dans les vues de l'administration à cet égard, c'est, en vérité, impossible; vous ne me croiriez pas. J'ai ici quelques-unes de mes notes, et je veux...

— Arrivez donc à la chose pour rire.

— Mais la voilà...

— Où ?

— Eh! parbleu, vous ne la trouvez pas assez risible cette variation perpétuelle, cette absence totale de principes sur ce qui fait la base de... de...

— De nos souliers... Allons souper...

Il était ainsi fait, ce brave Dupont de Nemours. Au milieu de la France en feu, membre de l'Assemblée nationale, dont il fut même deux fois le président, il était demeuré fidèle à son vieil amour d'économiste pour les petites questions élucubrées dans ses *Éphémérides du Citoyen*. Il voulait qu'on ne les trouvât pas seulement importantes, mais intéres-

santes, amusantes ; il avait déjà dit à un ami que son mémoire sur les cuirs serait amusant comme un roman.

On se mit donc à table. Outre ceux que nous avons entendu nommer par le maître de la maison, il y avait Garat, Volney, Lamourette, Sieyès, deux ou trois autres moins connus, Dumont enfin, qui se repentait un peu d'avoir accepté l'invitation, car il y avait là des gens qui ne lui allaient guère.

Mirabeau, dans ces occasions, parlait peu, ou ne parlait du moins que juste assez pour faire parler les autres. Nous avons dit comment il s'appropriait le travail de ses faiseurs ; mais à côté de ses faiseurs en titre, il en avait autant que d'amis, autant que de gens quelconques se hasardant à parler devant lui. Vous ne pouviez ouvrir la bouche sans risquer de lui fournir une idée, une phrase, un mot au moins dont il se ferait honneur le lendemain, et que vous n'oseriez même plus revendiquer une fois qu'il y aurait imprimé le sceau de son génie. Un jour, Barnave occupant la tribune et abusant, selon sa coutume, de sa facilité prodigieuse, un des voisins de Mirabeau fait tout bas cette réflexion que la facilité est un beau don pourvu qu'on n'en use pas. Mirabeau monte à la tribune après Barnave. « *Il y a longtemps que j'ai dit* que la facilité est un beau don pourvu qu'on n'en use pas, et le discours que je viens d'entendre ne peut que me confirmer dans cet avis. » Un murmure flatteur accueille l'exorde habile, et l'adversaire est à moitié vaincu.

Mais la conversation, ce soir-là, paraissait en train de languir. Peut-être était-ce la faute du souper, remarquablement délicat, tellement que, un des convives se récriant sur le parfum exquis de quelques plats : « Cela sent la liste civile, » avait murmuré un autre. Mais Mirabeau semblait tenir à prouver que, si on le payait, au moins on le payait cher, et c'était encore, à ses yeux, une sorte de réhabilitation. Il venait d'acheter, en grande publicité, une partie de la bibliothèque de Buffon. Ce n'était pas qu'il n'eût encore des dettes; mais il semblait ne les garder que comme le complément indispensable des allures d'un grand seigneur.

— Condorcet, vous ne mangez rien.

— Pardon.

— Est-ce encore la lettre?... Voyons... un verre de vin pour l'oublier...

— Je ne veux pas l'oublier, moi.

— Il a raison, dit Chamfort.

— Oh! vous, Chamfort, vous ne l'oublierez pas, j'en suis très-sûr, car c'est évidemment du Rivarol.

— Si on ne veut rien oublier, dit l'abbé Lamourette, quand sera-t-on en paix?

Lamourette était le grand prêcheur de la paix et de la concorde. Il en devenait parfois quelque peu ridicule, surtout quand on remarquait cette bizarre concordance entre son rôle et son nom.

— La paix, dit Chamfort, nous ne l'aurons que quand les ennemis de la nation...

— Seront exterminés, dit Mirabeau.

— Je n'ai pas dit cela.

— J'achève votre pensée.

— Mais non.

— Achevez-la vous-même, alors.

— Je voulais dire lorsque les ennemis de la nation seront... enfin... seront...

— Seront ?...

— Vous me comprenez assez.

— Pas du tout, et je doute que vous vous compreniez vous-même. Le moment est venu, messieurs, de prendre un peu plus garde à nos paroles. Je veux bien croire que Chamfort ne voulait pas dire *exterminés* ; mais le peuple n'y met pas tant de finesse, et...

— Comme vous voilà sage!

— Le peuple est le maître, dit Volney.

— De quoi?... de qui?... reprit impétueusement Mirabeau. S'il est le vôtre, il n'est pas le mien... Et je suis bien aise de vous dire ce que j'ai pensé, l'autre jour, de votre compliment aux galeries. Elles murmuraient, criaient ; quelqu'un demanda qu'on les fît taire. Et voilà M. de Volney qui se met à dire : « Ce sont nos maîtres... Nous sommes ici leurs commis... Ils ont droit de nous censurer. » *Nos maîtres! leurs commis!...* Ce ramassis d'individus qui se trouvent être, un jour quelconque, les représentants du public dans notre enceinte, c'est *le peuple*, c'est *la nation?...* C'est le souverain?... Nous ne serions deve-

nus des hommes libres que pour avoir ces maîtres-là !...

Et ceci n'était pas, chez Mirabeau, une opinion nouvelle. Il avait toujours repoussé, même dans ses plus forts accès de démagogie, cette doctrine avilissante de l'asservissement des chefs d'un peuple à toute réunion de gens du peuple.

— La nation, reprit-il, a seule des droits sur nous, mais la nation entière, la nation qui nous a nommés, la nation régulièrement consultée. Elle-même, d'ailleurs, je ne lui reconnais pas une autorité du genre de celle que vous prétendez reconnaître aux premiers venus. Je ne suis ni son valet, puisque j'en fais partie, ni son commis, puisque j'ai le droit de voter souverainement en son nom. C'est une véritable forfaiture envers elle que de donner à ses représentants un titre bas et vil, et nous n'avons pas plus le droit de nous le donner à nous-mêmes que de l'imposer à nos collègues. Les rois condamneraient cette humilité chez leurs ministres. Une nation qui la permettrait aux siens n'entendrait rien à sa propre gloire...

Aussi n'est-ce pas du peuple, aurait-il pu ajouter, que partent généralement ces idées avilissantes sur les représentants du peuple. C'est toujours parmi ces derniers que se trouvent les plats valets qui lui apprennent, comme Volney, à se croire honoré par la bassesse de ceux qu'il a choisis.

Volney ne répliqua pas ; mais Mirabeau se rappela qu'on était à table, et chez lui, et qu'on doit des

égards à un convive. Il lui demanda donc, pour changer de conversation, quand paraîtraient enfin ses *Ruines*.

— Pas avant l'année prochaine, dit Volney.

— Vous avez toujours l'intention d'en faire hommage à l'Assemblée?

— Oui.

— Ne tardez pas trop; le titre aurait l'air d'une épigramme. Vous déjà, Palissot, vous nous avez singulièrement mis dans l'embarras en nous présentant votre *Voltaire*. Aviez-vous oublié que nous avons là trois cents prêtres?

— Dont deux cent cinquante voltairiens...

— Je ne dis pas; mais les autres? Grégoire a demandé si cette édition était *expurgée*...

— Il en serait bien fâché.

— Pour cela, non, dit Lamourette. J'ai été son professeur de théologie, et je puis vous assurer...

— Qu'il n'a pas changé depuis?... Vous avez bien changé, vous...

— Jamais.

— Cela se peut... Si vous étiez incrédule auparavant...

— Halte, messieurs!... dit Mirabeau; on ne sonde pas ces choses-là...

— Qu'on les sonde!... reprit le futur évêque de Lyon. Il n'y a pas un an que j'ai publié mes *Délices de la religion*. Qu'on les lise, et...

— Oh! cher abbé, nous préférons vous croire...

Et les querelles de ce genre n'étaient pas rares, on le pense bien, entre les révolutionnaires philosophes et ceux des membres du clergé qui avaient cru pouvoir s'unir à eux en demeurant croyants, ou à peu près.

XXI

Mais une grave question, soulevée par ces derniers, occupait depuis plusieurs jours l'Assemblée nationale, et excitait dans le pays une immense fermentation. Il s'agissait de ce que l'on commençait à appeler la *Constitution civile du clergé.*

Les atroces rigueurs dont cette organisation fut plus tard le prétexte ont fait généralement perdre de vue la source d'où elle émana. On croit ne pouvoir l'attribuer qu'aux hommes qui voulaient renverser le catholicisme, et, avec lui, toute religion.

Il n'en est rien. Ce fut un dernier effort du jansénisme pour infuser la liberté dans cette religion qui ne la peut ni ne la veut recevoir. Écrasés du côté des dogmes, forcés par la simple logique comme par les foudres papales de renoncer au protestantisme bâtard des hommes de Port-Royal, ils eurent l'idée d'essayer si une organisation nouvelle ne ferait pas ce que la raison, la conscience, l'Évangile, n'avaient pu faire.

L'idée, en soi, n'était nullement absurde. L'organisation, dans le catholicisme, est si étroitement liée avec l'essence même, qu'on peut toujours espérer, en la changeant, de changer le fond.

Mais avaient-ils, en restant catholiques, le droit de faire ces changements? Pouvait-on, sans le pape, changer la circonscription des diocèses, abolir ou créer des évêchés, attribuer au peuple la nomination des curés et des évêques? Non, évidemment non.

Aussi l'Assemblée nationale ne songeait-elle d'abord à rien de semblable. En prenant les biens de l'Église, elle avait mis le clergé sous la dépendance de l'État; c'était ce qu'elle avait voulu, et elle ne voulait rien au delà. Voltairienne en grande majorité, mais assez contente, jusque-là, de la conduite du clergé, elle ne songeait point à l'inquiéter. Enfin, quoiqu'elle eût refusé de donner au catholicisme le titre de religion de l'État, elle cherchait, à cause de ce refus même, toutes les occasions de la traiter officieusement en religion dominante, souveraine, unique.

Quatre hommes donc, dirigés par les motifs que nous avons énoncés, avaient entamé cette affaire. C'étaient deux jansénistes laïques, Camus et Lanjuinais; deux prêtres, Grégoire et Lamourette. Ce dernier n'était pas de l'Assemblée nationale, mais ce fut lui qui gagna Mirabeau, peu partisan, au début, de ce qu'il regardait comme une imprudence inutile. Il lui rédigea ses discours, et, une fois l'affaire en train,

une fois l'amour-propre en jeu, Mirabeau devint l'homme de cette question comme des autres.

Il en avait été de même dans l'Assemblée. Disposée d'abord, nous l'avons vu, à ne pas se mêler de ces matières, la résistance de ceux qui lui en contestaient le droit l'avait promptement décidée en faveur du projet des jansénistes. Ceux-ci, toujours imbus de ce vieil esprit d'inconséquence qui avait approuvé la destruction des protestants et armé ainsi Louis XIV du droit de les détruire eux-mêmes, les jansénistes, disons-nous, prêchaient l'omnipotence de l'Assemblée nationale. L'abus qu'elle pourrait en faire dans d'autres cas, ils ne s'en inquiétaient pas; le danger qu'elle se donnât carrière, dans cette question même, fort au delà de ce qu'ils demandaient, ils ne voulaient pas s'en apercevoir. Une position fausse — celles des jansénistes l'avait toujours été — jette nécessairement du faux dans les vues d'un homme et d'un parti. Camus était allé jusqu'à dire que l'Assemblée pourrait, si elle le trouvait bon, *changer la religion*. Il avait bien ajouté qu'elle ne le pourrait sans crime; mais ce mot *crime* n'avait de sens que pour ceux qui croyaient à la divinité du christianisme, et, la majorité n'y croyant pas, la phrase gardait son premier sens : une assemblée politique pouvait abolir une religion. La Convention ne fit, plus tard, que ce que l'austère Camus disait être permis à l'Assemblée nationale. C'est la religion *civile* de Rousseau; et quand la Convention punira de mort les prêtres rebelles à ses dogmes, elle ne

fera encore que mettre en loi une des pages du *Contrat social.*

Mirabeau aurait résisté peut-être s'il n'avait eu à se laver de son vote dans la question du droit de guerre, ou si le bruit de sa *grande trahison* eût eu déjà le temps de s'affaiblir. Mais c'était peu de jours après. La foule l'avait hué à la porte de l'Assemblée; on lui avait montré un bout de corde, emblème de ce nouveau pouvoir dont Desmoulins se disait le procureur, et, quoiqu'il eût souri avec dédain, ce n'était pas chose à oublier, au moins comme avertissement du déclin de sa puissance. Le pacte même qu'il venait de faire avec la cour le forçait de reconquérir à tout prix sa popularité, s'il ne voulait être inutile à ceux qui le payaient. Mais il avait le sentiment d'une grande faute commise et de grands orages préparés.

Aussi n'écoutait-il qu'avec un malaise assez visible la discussion qui venait de s'élever entre quelques-uns de ses convives. Il y en avait plus d'un devant lequel il n'eût osé, pas plus qu'à l'Assemblée, se montrer contraire au projet; comment le combattre, d'ailleurs, après l'avoir soutenu à la tribune? Mais Lamourette lui-même, qui lui avait dicté son rôle, était maintenant effrayé des tendances qu'il voyait se développer dans l'Assemblée. Il était évident que l'esprit voltairien, après avoir sommeillé par courtoisie, venait de se réveiller, et que la *constitution civile*, qu'elle fût en soi bonne ou mauvaise, serait faite en haine du clergé, en haine du catholi-

cisme, en haine de la religion. Partout, d'ailleurs, le clergé résistait à l'exécution de la loi sur la vente de ses biens. Des prédications violentes avaient lieu dans beaucoup de villes, dans presque tous les villages; le décret était représenté comme un immense sacrilége. Ainsi, dans l'Assemblée, la haine voltairienne s'autorisait de la résistance des prêtres aux mesures déjà prises, et on était prêt d'avance à ne leur épargner aucune rigueur.

— Vous ne dites rien, vous autres?... dit enfin Mirabeau aux deux protestants silencieux.

— Nous écoutons, dit Rabaut.

— Et vous êtes bien aises de voir vos ennemis s'entre-manger...

— Et qu'y gagnerons-nous, à ces entre-mangeries? Quand les prêtres seront mangés, ce sera le tour des ministres.

— C'est votre père qui vous a dit cela?

— Peut-être. A-t-il tort?

— Je ne dis pas.

— C'est rassurant.

— Et quand vous a-t-il dit cela?

— Dans sa réponse à la lettre où je lui annonçais ma nomination à la présidence.

— Ah! oui... « Le président de l'Assemblée nationale est à vos pieds... » Cette phrase a fait fortune.

— Voulez-vous que je vous lise comment il y répond?

— Oui... oui... dit tout le monde.

— Eh bien! voici...

« A mes pieds... mon cher fils! Que ce soit plutôt aux pieds du Dieu qui nous a regardés dans sa bonté, et qui a voulu que la France nous fît, en ta personne, l'éclatante réparation de ses longues rigueurs.

Oui, la leçon est grande et le retour est saisissant. Quand j'errais, proscrit, par nos montagnes, quand je pensais à toi et à tes frères, orphelins peut-être demain, peut-être aussi enlevés déjà des bras de leur mère et perdus à jamais pour moi,— Dieu m'aurait dit ce qui arrive, que je ne sais si j'aurais pu y croire! Il ne fallait pas seulement que notre foi cessât d'être proscrite, mais que la monarchie fût brisée, et tout en France avec elle. Je te vois à la tête des représentants de la nation, assis, pour quelques jours du moins, sur ce trône à côté duquel le trône antique s'affaisse d'heure en heure; mais quand, après le premier éblouissement, je m'approche, je ne te vois assis que sur des ruines.

Conserves-tu encore quelques illusions sur tout ceci? Crois-tu qu'une liberté véritable puisse sortir d'une révolution ainsi faite? Dans l'avenir, cela se peut, et encore!... Mais je ne le verrai pas, cet avenir, ni toi non plus peut-être. Tu vas me répondre, en citoyen, que cette idée ne saurait t'arrêter, qu'un soldat se bat pour la victoire sans se demander s'il la verra. Hélas! je ne te reproche pas de te battre, je te plains seulement d'être enrôlé dans une pareille armée... »

Quelques-uns murmurèrent.

— Chut! fit Mirabeau. Écoutez...

— «... La liberté est comme l'or. Un homme d'honneur ne dit pas qu'elle ne sent jamais mauvais... »

On murmura encore.

— Paix donc, messieurs!... répéta le maître. Est-ce que les douze cents rois en sont déjà à ne plus pouvoir entendre les vérités désagréables? Continuez, Rabaut.

— « Si j'écoutais mes ressentiments, — et certes, aux yeux des hommes, j'aurais plus que personne le droit de ne les pas oublier, — il me serait facile, à moi aussi, de passer par-dessus tous ces scrupules; nos ennemis eux-mêmes semblent vouloir m'y autoriser, tant ils entassent de calomnies contre notre foi et contre nous. Forcés de nous reconnaître citoyens, de ne plus troubler notre culte, ils ont repris avec un nouveau zèle leurs armes empoisonnées, et ce n'est pas leur faute si le peuple ne nous croit pas universellement des athées, des monstres. Voilà pour la religion. En politique, on veut que ce soit nous qui ayons fait la révolution, toute la révolution; on ne peut pas ou on ne veut pas comprendre qu'après avoir tant souffert nous ne brûlions pas de nous venger, et on se hâte de prévenir nos vengeances par des vengeances. Le baron de Clamière, réfugié dans le château de mademoiselle de Clavigny, a failli de nouveau périr. Des catholiques fanatisés ont attaqué ce repaire d'hérétiques, et le château de Clavigny n'est plus, comme celui de Clamière, qu'un mon-

ceau de ruines. J'ai recueilli chez moi cette malheureuse famille.

Mais ce que je leur prêche, à tous, c'est le pardon pour les fanatiques du Midi comme pour ceux du Nord, pour ceux qui les accusent d'aimer trop la révolution, comme pour ceux qui les ont accusés de ne pas l'aimer assez. Ce que je disais du temps des persécutions royales, je le redis sous le coup des persécutions populaires; que les méchants soient en haut ou en bas, le chrétien ne déviera pas d'une ligne. Il appellera bien ce qui est bien, mal ce qui est mal, et il se souviendra toujours de cette parole évangélique, qu'il ne faut jamais faire le mal, dût-il en résulter du bien.

C'est ce qu'ont oublié vos jansénistes... »

— A nous maintenant, dit l'abbé.

— « ... en s'alliant avec les incrédules pour réformer le catholicisme. Mais si j'avais à être entendu d'eux, ce n'est pas ce reproche-là que je leur adresserais; il y en a un plus grave, et ce n'est pas d'hier qu'ils le méritent, celui-là. Si c'est de bonne foi qu'ils en appellent, sur quelques points, à la doctrine et à la discipline des premiers temps de l'Église, pourquoi ne pas le faire également sur tous les autres? Pourquoi cette soumission extérieure à une Église dont ils contestent l'autorité, au fond, tout autant que nous, et à laquelle ils se réservent de désobéir, dans leur cœur, autant que bon leur semblera? Quand ils demandent, par exemple, que le pouvoir des évêques n'émane plus de Rome, peuvent-ils ne pas voir

que ce retour aux temps anciens est une rupture complète avec la Rome d'aujourd'hui? Et s'ils le voient, sont-ils excusables de borner la rupture à quelques points disciplinaires, de ne pas retourner ouvertement à l'Évangile, d'organiser la mort au lieu d'appeler la vie?

Ce que je dis des jansénistes, je le dis en même temps de tous les catholiques éclairés. Tous, dans le secret de leur cœur, ils font un choix parmi les enseignements de leur Église; tous, par ce seul fait, ils nient qu'elle soit infaillible; tous ils sont, par conséquent, protestants. Qu'est-ce donc que ce long mensonge? Espèrent-ils tromper Dieu? Ils ne trompent pas même les hommes! Mais Dieu, pour châtiment, les lie à leur propre mensonge. Ils n'osent ni avancer, ni reculer; le catholicisme et l'Évangile les repoussent également.

Mais je finis, mon fils. Tu en connais, de ces hommes; arrache-leur ce masque, et tu auras beaucoup fait pour ta patrie. La France ne sera jamais sauvée qu'en se donnant à ce qui sauve; et ce qui sauve, qu'elle se le dise bien, ce n'est pas plus Rousseau ou Voltaire que le pape, pas plus le pape que Rousseau ou Voltaire.

Adieu. Ne me demande plus d'être fier de ta grandeur. Mon cœur de père n'y est que trop porté; mon cœur de chrétien s'humilie, et ce serait aussi un beau jour pour moi, mon enfant, que celui où tu me dirais que tu es rentré dans l'ombre. »

Plus d'un resta pensif, et peut-être que Mirabeau ne l'était pas le moins. La révolution avait fait de grands discours sur la vertu, mais on n'avait guère entendu de ces appels directs, sérieux, calmes, à la conscience et au vrai. Malgré ses vices, Mirabeau y était resté accessible. Son cœur se partageait entre la honte de n'avoir été qu'un faux grand homme, et la joie de sentir qu'il y avait encore en lui l'étoffe d'un véritable.

XXII

Mais il ne suffit pas d'en avoir en soi l'étoffe ; il faut encore trouver autour de soi la possibilité de l'être.

Or, le temps approchait, et rapidement, où la seule grandeur possible serait de savoir mourir sans peur. A quoi sert un levier sans point d'appui ? Les anciennes institutions étaient toutes à bas ; les nouvelles, même les bonnes, même celles que tout le monde acceptait, n'étaient encore que des essais constamment compromis par des sottises ou des crimes. Dans les idées, même anarchie. Pas un principe vrai que l'exagération n'eût altéré ; pas un principe faux qui n'eût ses prédicateurs, ses adeptes, et, en quelque sorte, sa vérité, car la grande réfutation, l'expérience, manquait. Dans ce chaos de toutes choses, eût-on quelques idées nettes, — et qui est-ce qui en avait ? — à quoi se prendre ? Où recruter des hommes qui ne se dispersassent pas le lendemain ? Comment se créer une influence qu'il

ne fallût pas raviver et reconquérir tous les jours? Comment être un grand homme?

Mais les époques désordonnées où il devient impossible de l'être, au moins jusqu'au moment où la lassitude du désordre aura aplani les voies, ces époques-là, disons-nous, sont celles où pullulent les influences secondaires, les grands hommes en herbe qui ne mûrissent jamais. Quand le pouvoir n'est à personne, il est à tout le monde. Le souverain officiel, prince ou sénat, ne commande qu'à la condition d'obéir.

Le souverain, c'était alors l'Assemblée, et elle n'échappait pas à cette loi. Des assemblées plus puissantes lui dictaient ses décrets. Si elle pesait sur le roi, les clubs pesaient sur elle.

Nous avons dit ailleurs leur origine. « Plante peu monarchique! » avait dit un homme d'esprit. Il disait vrai, mais il ne disait pas assez. Avec les clubs, quel gouvernement tiendra? La plante n'est pas plus républicaine que monarchique, à moins que *république* ne veuille dire asservissement d'un peuple à une poignée quelconque de parleurs.

Pendant les élections de 1789, un futur député, Duport-Dutertre, réunissait chez lui quelques hommes politiques. Mirabeau y alla, mais n'y voulut pas retourner; Sieyès aussi, et n'y retourna pas davantage. « C'est de la politique de caverne, » disait-il. Preuve déjà, s'il en était besoin, que les meneurs n'attendirent pas les résistances de la cour pour préparer leur grand ressort, l'émeute.

Les états généraux se réunissent à Versailles, et la petite société devient le *Club breton*, recruté en effet des députés de Bretagne, cœurs loyaux, têtes folles, dont les meneurs feront ce qu'ils voudront. Là se prépareront, sous l'influence de Duport, les hardiesses du tiers état ; là se votera l'usurpation par laquelle il prendra le nom d'Assemblée nationale. Alors la minorité de la noblesse, grands seigneurs philosophes et petits seigneurs mécontents, se joint au club breton. Au nombre de ces derniers sont les trois frères Lameth, comblés des bienfaits de la reine, mais qui attendent encore plus de la révolution que de la cour, et qui ont tourné en conséquence. Un d'eux, Alexandre, sera comme le bras droit du club. Les gens diront : « Ce que Duport a pensé, Barnave le dit et Lameth le fait. » On dira aussi, en parlant des trois, le triumvirat ; mais Mirabeau, furieux de n'en pas être, dit déjà le *triumgueusat.*

L'Assemblée est transférée à Paris, et le club avec elle. Beaucoup de députés s'étaient logés dans la rue Saint-Honoré, à la porte de l'Assemblée, car elle siégeait alors au manége des Tuileries, là où se croisent aujourd'hui les rues de Rivoli et de Castiglione. Un couvent se trouvait non loin de là. Le club y loua une salle et se déclara prêt à recevoir tous les députés qui viendraient. Il en vint cent le premier jour et deux cents le second ; on finit par être quatre cents, et les membres s'intitulèrent *Amis de la constitution.* La constitution n'était pas faite, mais ce furent eux qui la firent.

Ce vieux couvent, dont le club occupa d'abord le réfectoire, puis la bibliothèque, puis l'église, c'était le couvent des Jacobins.

De là ce nom qui devait acquérir une si sanglante célébrité, et qui est resté dans la langue. Ne nous hâtons pas d'ajouter, bien que cette remarque pût sembler naturelle, que le club de 94 n'était plus celui de 89. Quoique les Jacobins du second âge aient envoyé à la mort ceux du premier, l'histoire impartiale ne peut guère dire de ceux-ci que ce que nous disions en tête de ce volume : ils avaient semé l'anarchie; ils moissonnèrent la mort.

Dire comment se fit la transition d'un âge à l'autre, ce serait long; il faudrait raconter la révolution tout entière. Mais un homme est là qui, du commencement à la fin, du club breton aux derniers jours du club des Jacobins, sera la vivante unité de ce corps changeant, multiple, mais fatalement entraîné vers ce que cet homme représente. Aussi, sans se hâter, par la seule force des choses, il devient le maître et du club, et de Paris, et de la France. Cet homme, c'est Robespierre.

Mais au commencement de 1791, c'est-à-dire à l'époque où nous avons maintenant à conduire nos lecteurs, les Jacobins sont encore une société d'assez bon ton, et, ce que généralement on ne sait pas, royaliste. Singulier royalisme, assurément, que celui qui n'avait d'autre préoccupation que de réduire le roi au dernier minimum possible de puissance et de majesté; mais enfin, on voulait un roi, on ne croyait

pas, du moins, pouvoir s'en passer encore. Il y avait là, d'ailleurs, beaucoup d'amis du duc d'Orléans, et, puisque le duc d'Orléans avait envie du trône, il fallait laisser subsister le trône.

Société de bon ton, disons-nous donc, au moins relativement; société lettrée. Et vous n'y verrez pas seulement les littérateurs révolutionnaires, un Chénier parlant de son *Charles IX*, un Cubières chantant en vers niaisement héroïques tous les événements du jour, un Chamfort pérorant contre les académies, un Laharpe héritant de la fureur de Diderot contre Dieu; voilà aussi Sedaine, voilà ce bon Andrieux. Il a déjà frémi plus d'une fois; mais comment sortir de ce guêpier? Les artistes ne manquent pas. Voilà David, un des chauds, comme on pouvait s'y attendre; voilà Vernet, Larive, Talma aussi, un beau talent déjà, mais une mauvaise tête. Avez-vous remarqué, à la porte, les deux membres chargés d'inspecter les cartes d'entrée? L'un, c'est Laïs, le chanteur; l'autre, ce jeune homme, sera roi, mais dans quarante ans. C'est le fils du duc d'Orléans; c'est le futur Louis-Philippe.

Au reste, si le nombre des membres s'est accru, le triage a commencé. Les députés étaient quatre cents, et ils ne sont plus guère que deux cents. M. de La Fayette et ses amis ont fondé un club rival, et, quoiqu'on fût en 1790, ils l'ont nommé *Club de* 1789, nom déjà impuissant, vain appel aux rayons moins chauds de l'aurore, quand un soleil de feu commence à tout dévorer! Aussi le nouveau club, appelé plus

tard *Club des Feuillants*, fut dévoré comme tout le reste par les vengeances jacobines.

Mais tandis que le club des Jacobins en est encore à s'épurer de tout ce qui n'est pas prêt à le suivre jusqu'au bout, un autre club, que plus tard il dépassera aussi et tuera, marche ou paraît marcher à la tête du mouvement.

Voulez-vous que nous l'allions voir dans son antre, celui-là? Venez. Vous avez peur? Rappelez-vous donc que nous ne sommes qu'en 1791, et dans les premiers mois; que Mirabeau n'est pas mort; que le pouvoir est un peu reconstitué; que cette période, enfin, est plutôt un moment de halte. On parle beaucoup, mais on agit, relativement, assez peu.

Venez donc. Nous traverserons, s'il vous plaît, le Palais-Royal, bon à voir en tout temps, bien que ce ne soit déjà plus le cœur de Paris révolutionnaire. Voyez-vous là haut — car c'est le soir que nous faisons notre promenade — ces fenêtres si brillamment éclairées? C'est ce club dont nous vous parlions tout à l'heure, le *Club de* 89, celui de La Fayette, de Bailly, de Sieyès, de Mirabeau, quoique ce dernier n'ait pas rompu avec les Jacobins, et même ait présidé tout dernièrement leurs séances. Mais qu'est-ce donc que cette espèce de cave d'où s'élèvent de temps en temps ou des applaudissements ou des murmures? C'est sans doute ce qu'on appelait le *Cirque*. Descendons-y. Autre club! Mais quelle est donc cette voix? Il nous semble la reconnaître. Hélas! oui; nous l'avons entendue à Notre-Dame. Le président, le

pontife d'ici, c'est Fauchet. Pontife, en effet, prophète même, à l'entendre, car il devient de jour en jour plus mystique et bientôt on ne le comprendra plus, si même on le comprend encore. Prêtre, franc-maçon, violent jusqu'à la fureur, sentimental jusqu'à l'absurde, royaliste, républicain, matérialiste, mystique, il est tout, et tout à la fois. Dans l'auditoire, une foule de femmes; à ses côtés, deux femmes, l'une qu'on dit être sa maîtresse, et qui, en effet, ne le quitte pas, l'autre, une Hollandaise qui va prêchant l'émancipation des femmes. A ce club si bénin Fauchet a donné un nom terrible, celui de *Club de la Bouche de fer*. Mais *la Bouche de fer*, c'est son journal, ainsi nommé on ne sait non plus pourquoi, car il y prêche surtout l'amour des hommes. Le club s'appelle aussi *Cercle Social*, et souvent Fauchet, en effet, n'est pas loin de ce qui s'appellera, cinquante ans après, le socialisme.

Mais sortons; en l'écoutant plus longtemps nous ne le comprendrions pas davantage, si ce n'est moins. Les Cordeliers doivent être en séance. Là, nous ne comprendrons que trop.

XXIII

Nous voici près de l'École de Médecine. Au fond d'une cour, une chapelle. C'est là.

Ils l'ont prise, cette chapelle, parce qu'elle était à prendre, et comme ils auraient pris tout autre local à leur portée; mais des Cordeliers d'aujourd'hui aux Cordeliers du moyen âge, peut-être n'y a-t-il pas aussi loin qu'on le croirait. Ils furent souvent, ceux-là aussi, des révolutionnaires, soit en théologie, soit en idées sociales. Ils auraient remué le monde, si le monde eût été à remuer.

Entrons. Quelle fourmilière! Quel bruit! On n'y voit goutte. En sont-ils donc à ne pas pouvoir se donner quelques chandelles de plus? Mais c'est une tactique des meneurs. Il faut que tout ici soit pauvre, noir, peuple; il faut que le lieu vienne en aide à l'éloquence des hommes de céans.

Mais nos yeux s'habituent à ce crépuscule enfumé. Nous distinguons le président; nous le reconnaissons

même. Qui ne reconnaîtrait Danton? Quelqu'un a dit que ce lieu semblait une salle des enfers, avec Pluton sur son trône. Mais un païen réclamerait pour Pluton; il ne voudrait pas que son dieu fût réputé avoir cette figure.

Nous commençons à en distinguer d'autres. A côté de Fabre d'Églantine, qui a failli être de l'Académie, voici Legendre, le boucher, qui sait à peine lire, et qui n'en est pas moins un des orateurs de l'endroit; à côté d'un sale ouvrier, voici Clootz, le baron, le millionnaire. Cette figure ignoble, c'est Hébert, l'ancien vendeur de contremarques et le futur *Père Duchêne*; cette figure étourdie, ce nez effronté, c'est Desmoulins. Voilà Fréron, le fils de la bête noire de Voltaire; voilà Momoro, l'imprimeur, et puis Chaumette, et puis Maillard, et puis... Mais nous ferions mieux d'écouter.

De quoi s'agit-il? D'une grande affaire, et cette séance pourrait bien marquer un très-grand pas dans le chemin de la révolution.

Marat est menacé d'être mis en jugement par l'Assemblée nationale. Le ton de son journal a été, ces derniers temps, si effroyablement hardi, qu'on n'a plus pu ne pas s'en émouvoir. Il a dit que le seul moyen de hâter les travaux de l'Assemblée, c'est d'aller lui montrer, de temps à autre, quelques têtes sur des piques; il a dit que le peuple des tribunes aurait dorénavant ses poches pleines de cailloux, afin de lapider, séance tenante, les députés traîtres à la patrie; et de peur qu'on ne vît, dans tout cela,

qu'une menace vaine, il a effrontément donné la liste des gens assommés, depuis peu, à sa recommandation.

Le club, en grande majorité, n'approuve pas cette polémique de sauvage; Desmoulins lui-même a supplié son bon ami Marat de mettre un peu d'eau dans son vin, et Marat a été, le lendemain, plus violent, plus fou, plus cannibale que jamais. Mais il est menacé; on le défendra, et tous. Ainsi le veut la solidarité révolutionnaire et anarchique.

Il s'agit donc — et la proposition vient d'en être formulée — d'opposer le véto des Cordeliers à tout ce que l'Assemblée nationale a décrété ou décrétera contre la liberté absolue de la presse. Point n'est besoin, sans doute, que nous expliquions ce que veut dire, dans la bouche des Cordeliers, cette liberté *absolue*. Essayez d'en user un tant soit peu pour dire des choses qui leur déplaisent, et vous aurez bientôt de leurs nouvelles. Marat, qui la réclame, a déjà envoyé deux ou trois fois briser les presses de ses ennemis, et le moment approche où un seul mot contre la révolution sera l'arrêt de mort de quiconque l'aura écrit.

Quoi qu'il en soit, nos Cordeliers ne parlent de rien moins que de se camper nettement en souverains de leur quartier, en attendant de l'être de la France; la presse sera libre, dit leur projet de décret, sur tout leur *territoire*. Territoire, en effet, car ils demeurent presque tous dans un certain rayon; ce n'est pas un club seulement, mais une espèce de

tribu. Les Jacobins sont de toute la France, et la France est couverte de Jacobins affiliés à la société mère ; les Cordeliers sont un club de Paris, rien que de Paris. Mais Paris vibre à leurs fureurs, et, une fois Paris en branle, il faut bien que tout suive. Ainsi, ce sont les Jacobins qui régentent l'Assemblée, mais ce sont les Cordeliers qui mènent les Jacobins.

Le président vient d'appeler un nouvel orateur à la tribune. Silence! c'est Legendre. La renommée disait vrai. Quel français! Quel style! Mais gardons-nous de rire. Voilà des gens qui le veulent comme il est, qui ne le voudraient pas autrement. Un orateur qui écorche la langue, cela leur fait dire tout bas qu'on peut être un grand homme sans savoir la grammaire, et, comme ils ne la savent pas... Bref, Legendre est leur homme. Encore un coup, ne riez pas ; vous ne ririez pas longtemps. Puis, le fond n'est pas des plus risibles. Le discours de Legendre, c'est Marat commenté, amplifié, Marat en style de la halle, Marat, enfin, assommeur de bœufs.

Mais voici Marat en personne. Danton, de sa voix de tonnerre, a dit : « La parole est à Marat. » Les vitres ont tremblé, et la cohue a fait silence.

Le voilà... Peste! un gilet blanc? et de satin encore!... Quelle idée lui a donc passé par la tête? Mais ce n'est pas la première fois qu'il lui prend tout à coup celle de se mettre sur le corps quelque chose de beau, comme le sauvage qui se plante des plumes sur la tête ou des verroteries sous le nez. Le gilet,

d'ailleurs, sera bientôt de la couleur du reste. Il est probable que ses doigts y sont déjà marqués.

Il veut, dit-il, remercier l'assemblée du secours qu'elle lui prépare contre ces brigands d'aristocrates ; il veut montrer que, loin d'avoir été trop violent, il a été modéré, très-modéré, trop modéré. Des amis timides, traîtres peut-être, ont voulu lui persuader de dire pour sa défense que les articles incriminés n'étaient que des boutades, fruit d'un entraînement irréfléchi. Ce serait un mensonge. Il a pesé tout cela. Ces articles qu'on veut flétrir du nom de sanguinaires, c'est l'humanité qui les lui dicte. N'est-ce pas être humain que de demander un peu de sang pour ne pas avoir, plus tard, à en demander davantage?

Et il en faudra des torrents, poursuit Marat, pour peu que l'on tarde, car les complots de l'aristocratie vont redoublant d'audace et d'habileté. Qui ne sait que l'Autrichienne a tant fait faire de cocardes blanches, que le ruban blanc a renchéri, depuis peu, de trois sous l'aune? Il tient la chose, lui, d'une ouvrière de la Bertin, la marchande de modes de la reine. Qui ne sait que La Fayette a fait fabriquer secrètement, dans le faubourg Saint-Antoine, quinze mille tabatières avec son portrait sur le couvercle? Qui ne sait... Et le voilà enfilant une interminable kyrielle de ces absurdités dont il a bourré *l'Ami du Peuple*, dont il le bourrera demain encore, et après-demain, et jusqu'au bout. Sa grande tâche, à lui, c'est de donner, coûte que coûte, une forme historique, populaire, palpable, aux bruits vagues qui

courént sur les complots de l'aristocratie; et l'aristocratie, sous sa plume, c'est à peu près tout le monde, excepté lui, à moins qu'il ne finisse, comme Harpagon, par se prendre aussi au collet. Tout récit, tout détail qui paraît aller à sa thèse, il le recueille, il le publie, il le crie, il semble y croire d'autant mieux que la chose est plus invraisemblable. Des royalistes ont voulu voir jusqu'où irait cette foi furibonde. Ils lui ont adressé, soit anonymes, soit signés de noms démocratiques, des rapports fabriqués par eux, et ils n'ont pas encore réussi à les fabriquer assez absurdes pour que *l'Ami du Peuple* ne les insérât pas. Mais raconter, ce n'est pas assez; il faut encore qu'il prophétise. Il jettera sur le papier tout ce que sa tête en feu lui révélera de plus bizarre sur les projets des ennemis de la révolution. Comme les diseurs de bonne aventure, il attrapera quelquefois juste, et cela suffira pour que la foule l'écoute comme s'il n'eût jamais attrapé faux.

Ainsi était-il dans son journal; ainsi fut-il, ce soir-là, aux Cordeliers.

Cependant, soit que la circonstance le rendît encore plus fou qu'à l'ordinaire, soit qu'au moment de se jeter pour lui dans une lutte corps à corps avec l'Assemblée nationale on y regardât d'un peu plus près, ce torrent d'exagérations et de contes ne passait pas sur l'assemblée sans y provoquer quelques marques d'incrédulité, de doute au moins et d'hilarité peut-être. Mais l'orateur allait son train. Le refroidissement des uns, le zèle bouillant des autres,

car il y en avait encore plus d'un dont la foi robuste, inébranlable, grandissait avec la folie de l'orateur chéri, tout, disons-nous, contribuait à lui faire franchir toutes les bornes.

Il annonce enfin, d'une voix sombre, une révélation épouvantable. Il la commente avant de l'avoir dite ; et, lorsqu'il a suffisamment joué avec la frayeur de l'assemblée, avec la sienne propre, il se décide à lâcher l'affreux secret... Un souterrain va des Tuileries à Vincennes! Il est plein d'armes, de poudre, de munitions de tout genre. C'est par là que la cour communique avec les campagnes, par là qu'entreront dans Paris les régiments dévastateurs qu'elle attend. Doutez encore, après cela, que la contre-révolution ne soit toute prête à éclater! Hésitez à protéger, envers et contre tous, l'homme qui a l'œil sur les complots, qui sonde ainsi jusqu'aux profondeurs de la terre! « Ah! s'écrie-t-il, j'avais dit, il y a trois mois, qu'il y avait six cents coupables, que six cents bouts de corde en faisaient l'affaire... Erreur! Erreur! Nous ne nous en tirerons pas à moins de vingt mille... Et qui vous les nommera, ces vingt mille? Qui les découvrira dans leurs repaires? Moi, Paul Marat, moi... Sans moi, vous ne voyez rien, vous ne savez rien... Marat est l'œil du peuple; les ennemis du peuple veulent vous crever votre œil... A moi, mes amis!... A moi!... »

Tout cela, sous le burlesque, ne manquait pas d'une certaine éloquence, et nous avons déjà dit que la cause était gagnée d'avance, que tout le monde

était pour qu'on défendît Marat. L'acclamation fut unanime.

Mais Danton a jeté un coup d'œil à Desmoulins. Danton supporte impatiemment les triomphes de Paul Marat; il ne peut pas se faire à voir ce chétif petit homme, ce *crapaud*, dit-il à ses intimes, faire avec sa voix aigre et quelques contes autant que lui avec sa voix terrible et ses belles phrases d'avocat. Donc, un coup d'œil à Desmoulins, et Desmoulins a compris ce coup d'œil.

Il monte à la tribune. On applaudit. N'est-ce pas lui qui a donné le signal de l'attaque de la Bastille? C'est déjà bien vieux, assurément... Plus de dix-huit mois! Encore trois ans, et personne ne s'en souviendra plus, et Desmoulins, sur la fatale charrette, criera inutilement qu'il s'appelle Desmoulins. Mais enfin, en 91, on s'en souvient encore un peu, et on applaudit Desmoulins.

Il commence par remercier l'œil du peuple de ce qu'il est toujours ouvert sur les ennemis du peuple; puis, peu à peu, toujours remerciant, il insinue que ce n'est pas tout peut-être que d'avoir l'œil ouvert, et qu'il faut encore l'avoir bon. Celui de Marat est excellent; mais à qui ne peut-il pas arriver, quand on a trop longtemps l'œil fixé sur un même objet, de se fatiguer et de voir double?...

Un murmure, à ce mot, s'élève. Plus d'un est de cet avis, au fond, qui cependant murmure aussi, et plus fort peut-être que les autres, car Marat est là qui écoute, qui observe. On sait qu'il gardera bonne

note de ceux qui auraient déserté sa cause, et on ne veut pas s'exposer à grossir sa liste d'assommés.

Desmoulins revient en arrière. Certainement, dit-il, mieux vaut voir trop que trop peu. Impossible, d'ailleurs, d'exagérer, de mentir, quand on raconte les crimes des ennemis de la révolution. S'il venait à être prouvé qu'ils n'ont pas fait telle ou telle chose, que ce long souterrain, par exemple, n'existe pas...

Nouveaux murmures. Le souterrain est décidément en progrès dans la faveur de l'assemblée, et les incrédules commencent à devenir croyants.

— Laissez-moi donc achever ! dit Desmoulins.

— Non !... Non !...

— La parole est à Desmoulins !...

C'est Danton qui a dit cela, avec un coup de poing sur le bureau. On se tait.

— Si les aristocrates, reprend enfin l'orateur, se trouvent par hasard n'avoir pas fait telle ou telle chose, qu'importe? Ils l'auraient faite s'ils l'avaient pu, et celui qui en a averti le peuple n'en a pas moins bien mérité de la patrie...

— Bravo !...

— Cependant...

— Ah ! ah !...

— Cependant, dis-je, un peu de modération, un peu...

— A bas !... A bas !...

— La parole est à Desmoulins !...

Un nouveau coup de poing ramena un peu de silence.

— ... Un peu de modération, disais-je donc, aurait aussi du bon. Vingt mille têtes, Marat!... C'est trop, ou...

— Non!... Non!... A bas!...

— Laissez-moi achever... C'est trop ou trop peu, voulais-je dire : trop si ce n'est pour l'exemple, trop peu s'il faut punir tous ceux qui l'ont mérité...

— Bravo!...

— Vous savez bien ce que disait Henri IV...

— A bas Henri IV!...

— Non!... Non!...

— Oui!... Oui!...

— A bas!... C'était un roi comme un autre!...

— Il avait promis la poule au pot!...

— Il ne l'a pas donnée!...

— Il aimait le peuple!...

— Il faisait pendre les braconniers!...

— Le peuple l'a pleuré!...

— Le peuple ne savait pas ce qu'il faisait!...

— C'est à présent qu'il ne le sait pas, s'il insulte Henri IV...

On faillit assommer celui qui avait lâché ces derniers mots. C'était un bon bourgeois, qui protesta n'avoir point voulu mettre en doute la haute raison du peuple en toutes choses. Mais le bon bourgeois est féroce à l'endroit d'Henri IV.

Desmoulins parvint pourtant à reprendre le fil de son discours.

— Il disait donc, Henri IV, que s'il avait voulu faire pendre tous ceux qui le méritaient, il n'y aurait

pas eu assez d'arbres dans le royaume. Nous, je vous le demande, où trouverions-nous assez de lanternes, assez de bouts de corde? Disons comme lui, faisons comme lui...

Mais ce fut, à ces mots, un orage épouvantable. On criait : « A bas le modéré! A bas le traître!... » Desmoulins se sentit l'épaule prise par une main qui ne badinait pas. Il voulut se retourner vers Danton, et cette main se trouva celle de Danton lui-même, qui avait quitté, furieux, son escabeau de président. « Imbécile!... gromelait Danton; es-tu fou? Qu'est-ce que tu vas dire là?... C'est à présent qu'il aura beau jeu, le crapaud!... T'avais-je dit de faire de la modération?.. » — « Et qu'est-ce qu'il fallait faire?.. » murmura Desmoulins. — « Il fallait... Parbleu!... Il fallait... Tais-toi!... Tu n'es qu'un enfant... Si ce n'est pas réparé dans ton journal, et dès demain, je te lâche, entends-tu!... Va te cacher... »

Il le poussa en bas de la tribune.

Mais un autre murmure, qui s'éleva tout à coup près de la porte, avait détourné l'attention. Il était doux, celui-là, agréable, flatteur.

— Président, dit un membre, c'est mademoiselle Théroigne. Elle demande à être admise aux honneurs de la séance. Elle a à faire une motion pour la gloire et pour le bonheur du peuple...

Mais on ne laisse pas au président le temps de répondre. Une clameur immense, unanime, a déjà exprimé la volonté de l'assemblée, et Desmoulins, qui descendait tout penaud, a trouvé tout à coup à

se réhabiliter. Il s'élance vers l'héroïne, lui prend la main, la conduit triomphalement sur l'estrade, et retourne s'asseoir de l'air d'un homme qui a pris bravement sa part des applaudissements. « C'est la reine de Saba, s'écrie-t-il, qui vient visiter le Salomon des clubs !...» Et les applaudissements de redoubler.

Théroigne de Méricourt, l'amazone de Liége, a sa redingote de soie rouge, son bonnet fantastique, son grand sabre du 5 octobre, alors que l'écume de Paris déborda sur Versailles. C'est la Jeanne d'Arc de la révolution. Quel feu dans ses regards ! Quelle grâce et quelle énergie dans tous ses mouvements ! Plus tard, il faudra bien reconnaître qu'elle est folle tout uniment, et l'enfermer dans une maison de fous. En attendant, c'est elle qui tourne toutes les têtes, et malheur à qui oserait médire d'elle !

Mais elle s'élance à la tribune, et, s'emparant du mot de Desmoulins : — Si vous êtes vraiment des Salomons, s'écria-t-elle, prouvez-le en bâtissant le temple, le temple de la Liberté, un palais pour l'Assemblée nationale !... C'est ce que je venais vous demander...

On fut un peu décontenancé, car la motion jurait étrangement avec l'ordre du jour de la séance. Un palais à bâtir pour l'Assemblée nationale, quand il était question de la démolir elle-même !

Mais Théroigne continuait.

— Quoi ! disait-elle, tandis que le pouvoir exécutif habite les plus beaux palais de l'univers, le pouvoir législatif, souverain, se traînera du Jeu de Paume

aux Menus, des Menus au Manége! Comme la colombe de Noé, il n'a pas où poser son pied. Il faut que cela finisse; il faut que la seule vue des demeures où habiteront les deux pouvoirs dise où est le souverain. Qu'est-ce donc qu'un souverain sans palais, qu'un dieu sans temple? A vous de le bâtir, ce temple. La place est toute trouvée. Où s'élevait le temple du despotisme, la Bastille, — le temple de la loi s'élèvera. Pour le bâtir, il faut de l'or. En voici!... Voici mes bijoux, mes pierreries...

Elle arracha ses bracelets, détacha précipitamment, sans s'interrompre, ses boucles d'oreille, et :
— Les voici!... répéta-t-elle, en jetant tout au pied de la tribune. Oui, nous le bâtirons, le temple, le seul vrai temple. Quel autre est digne de Dieu que celui où fut prononcée la déclaration des droits de l'homme? Et Paris, gardien de ce temple, Paris sera moins une cité que la patrie commune des cités, le rendez-vous de toutes les tribus humaines, la Jérusalem de l'univers!...

— Oui!... Oui!... s'écria-t-on; la Jérusalem de l'univers! Le rendez-vous du genre humain! Le temple! Le temple des temples!...

O Paris! O cloaque du dix-huitième siècle! Combien de siècles faudra-t-il que l'eau du ciel te lave pour que tu sois digne d'être ce que cette folle et ces fous veulent faire de toi!

Mais Théroigne avait fait vibrer, avec l'enthousiasme politique, cet autre enthousiasme que le mysticisme maçonnique avait semé dans un si grand

nombre d'âmes. Ces mots seuls de temple, de grand temple, les transportaient dans ce monde inconnu, mystérieux, de la franc-maçonnerie. Leurs idées s'agrandissaient à ces lueurs bizarres, comme grandissent les ombres dans un bois quand la lune descend à l'horizon. La sibylle au grand sabre avait soufflé dans les esprits plus qu'il n'y avait dans le sien même, et les Cordeliers de jadis, aux mystiques élans, auraient cru retrouver leurs enfants sous leurs vieilles voûtes.

Un homme était là qui, plus qu'aucun autre, frémissait sous ce vent mystérieux. C'était Clootz, l'Allemand, l'illuminé, l'*orateur du genre humain*, car il s'était aussi donné ce nom. Cynique avec des aspirations éthérées, cruel, dans l'occasion, avec un cœur qui débordait d'amour, athée avec la soif de croire, flegmatique et bouillant, Allemand parmi les Français et Français parmi les Allemands, c'était un de ces hommes pour qui tout est dans tout, l'infini dans chaque question, l'univers dans un grain de sable.

— Et pourquoi donc, s'écria-t-il, pourquoi la nature aurait-elle placé Paris à distance égale du pôle et de l'équateur, sinon pour être le berceau, le centre, de la confédération universelle? Ici s'assembleront les États Généraux du monde. Quand? Pas si loin peut-être. Que la Tour de Londres s'écroule, comme a fait la Tour de Paris, et c'en est fait des tyrans. Si l'oriflamme des Français flotte une fois sur Paris et sur Londres, le globe est à elle. Plus de

provinces, alors, et plus d'armées, plus de vaincus et de vainqueurs, plus de sujets et de rois. Paris, métropole du monde! Rome le fut par la guerre; Paris le sera par la paix. Faites-le, ce palais de l'Assemblée nationale; mais faites-le assez vaste, assez beau, pour recevoir un jour les représentants de l'univers. Il y en aura dix mille; bâtissez pour dix mille. Les Tuileries, le Louvre, bicoques en comparaison! Bicoque, Fontainebleau! Bicoque, Saint-Germain! Bicoque, Versailles! Bicoque, Notre-Dame! Bicoque, Saint-Pierre de Rome!... A l'œuvre, émules de Vitruve! A l'œuvre, tous et toutes! Une pierre apportée aux fondements de ce temple, c'est plus que tout un temple élevé aux anciens dieux, à Jupiter ou à Jésus, à Confucius ou à Marie! Une femme, une vierge a taillé, dit-on, de sa main, ces dentelles de pierre que Strasbourg étale sur sa flèche. Les siècles ont conservé son nom; l'éternité conservera celui de Théroigne. Le temps vient où celui à qui on dira : « D'où es-tu? » répondra : « Citoyen du monde! » La nature est une; la société sera une. Plus de guerres, alors! Il n'y a que les forces divisées qui se heurtent. Voyez les nuages dans le ciel. Séparés, ils s'entre-foudroyent; réunis, ils voguent ensemble, et leurs foudres ne frappent plus que le front orgueilleux des monts.

Et Desmoulins de s'écrier, au milieu de la frénésie universelle : — Vivat Anacharsis! Vivat! Vivat!... Il vient de me transporter par les cheveux, comme l'ange fit au prophète Habacuc, sur des hauteurs que

j'entrevoyais à peine. Vivat! Vivat!... J'ai vu la révolution arriver aux derniers confins de l'univers... J'ai vu les hommes, se prenant tous par la main, danser autour de ma montagne une ronde immense et sans fin...

Et continuant dans ce style moitié sérieux, moitié burlesque, qui était celui de son journal : — Vivat, encore une fois, vivat Anacharsis! Ouvrons avec lui les cataractes des cieux. Ce n'est rien, rien, que la raison ait noyé le despotisme en France : il faut qu'elle inonde le globe; il faut que les trônes des rois et des lamas, arrachés de leurs fondements, nagent dans ce déluge. Quelle carrière, amis! Quel champ! De la Suède au Japon, rien de moins. Elle branle, la Tour de Lóndres! Je ne placerais pas un schelling sur la chambre des lords. Quant à Pitt, c'est un homme lanterné, à moins qu'il ne prévienne, par la démisssion de sa place, la démission de sa tête, que John Bull va lui demander. La liberté souffle au Midi comme au Nord. On commence, sur le Mançanarez, à pendre les inquisiteurs. C'est tout à l'heure qu'on pourra dire : « Il n'y a plus de Pyrénées! » Et non-seulement plus de Pyrénées, mais plus d'Alpes, plus de Caucase, plus de Krapacks, plus d'Oural... Place, place à la grande ronde! Et malheur à qui n'en sera pas!...

Mais au milieu de l'enthousiasme général, un homme avait l'air assez morose, et on comprend que c'était Marat.

Marat ne donnait pas dans ces conceptions gran-

dioses. Quand il n'aurait pas eu, en ce moment, l'ennui de se voir oublié pour la grande ronde des peuples, il se serait encore médiocrement soucié de tout ce mysticisme. C'était l'homme positif, Marat, le teneur de livres de la révolution. Il comptait par têtes à couper et par bouts de corde à employer; il arrivait à l'échéance, son billet à la main, et, pas plus qu'un caissier, il ne voulait se payer de phrases.

On le vit donc reparaître à la tribune, et sa seule présence ramena l'ancienne question. Il demanda si le club voulait faire comme l'astrologue de la fable, perdu dans les espaces et se laissant choir dans un puits. Il leur servirait de beaucoup d'avoir vogué par dessus le Caucase, quand Marat leur ami, leur sentinelle, serait entre les griffes de la contre-révolution! Le vent de la liberté souffle, dites-vous. Oui, il souffle, mais pas tout seul. Voulez-vous laisser crever le soufflet?...

A cette magnifique image, toutes les mains se levèrent, et il fut voté par acclamation que Marat était inviolable *sur le territoire* des cordeliers.

XXIV

Voulez-vous maintenant que nous retournions aux Jacobins, et que nous assistions aussi à une de leurs séances?

Mais il nous faut auparavant retourner chez Mirabeau, et ce sera la veille de cette séance même, soit le 27 février 1791.

Il revient de l'Assemblée nationale. Est-ce bien lui? Sans ces traits fortement marqués, sans cette physionomie qui n'a pas sa pareille, nous le reconnaîtrions à peine. Il a cependant plutôt engraissé que maigri; mais l'épuisement est visible dans son embonpoint même, et ses jambes fléchissent sous le poids de son corps. Ses yeux enfoncés disent la fatigue, l'ennui, le désespoir peut-être.

— Teutch, je veux être seul ce soir. Je n'y suis pour personne, entends-tu?... Va voir si l'abbé Julien est dans sa chambre, et dis-lui qu'il vienne me voir.

Il s'assit devant le feu. Teutch remarqua qu'il s'en approchait plus qu'à l'ordinaire, comme s'il eût vieilli depuis la veille.

Quand Julien entra, Mirabeau le laissa s'asseoir sans lui rien dire. Puis :

— J'ai envie de me coucher, Julien...

— Eh bien...

Mais il n'acheva pas. L'air et le ton de Mirabeau venaient de lui faire comprendre qu'il s'agissait de tout autre chose que du besoin de se mettre au lit.

— Ma journée est finie, reprit-il lentement; je suis à bout de courage et de forces. Ma tâche, au lieu d'avancer, recule; des efforts surhumains l'empêchent à peine de reculer plus vite. Quand on en est là, Julien, ce qu'il y de mieux à faire, c'est...

— C'est de mourir à la peine, Mirabeau.

— Vous voyez que j'y meurs.

— Est-ce bien sûr?

— Quand je serai enterré, vous le croirez peut-être.

— Peut-être pas davantage. Non, vous ne mourrez pas à la peine, Mirabeau; vous étiez homme à supporter bien d'autres fatigues que celles-là. Mais votre popularité vous abandonne...

— Et ce n'est rien?

— Ce ne serait rien pour un homme qui ne lui aurait pas tout sacrifié.

— Voilà un an que je fais tout pour la perdre.

— Oui... soutenu par l'espoir de la conserver... homme d'ordre aujourd'hui, révolutionnaire demain,

accordant un peu à la justice et un peu à la violence, un peu à vos amis et un peu à vos ennemis, un peu à la conscience, et un peu... non... je voulais dire *beaucoup*... aux exigences de cette popularité qui est restée votre idole. Mais elle est jalouse, la déesse! Elle dit, comme le vrai Dieu : « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. » Et quoique vous les ayez assez mal servis, ces *autres dieux*, elle vous renie et vous réprouve.

— En vérité, Julien, dit Mirabeau, si je ne savais ce que vous êtes, je croirais n'entendre qu'un prêtre continuant à m'en vouloir pour cette vilaine affaire de la Constitution civile.

— Si je vous en voulais, je ne serais pas sous votre toit et ne mangerais pas votre pain. Je ne vous en veux pas, mon pauvre ami ; je vous plains.

— Ah ! plaignez-moi... Vous ne me plaindrez jamais trop... Si vous saviez.

— Ne dites pas *si*, car il n'y a rien que je ne sache.

— C'est impossible.

— Rien, vous dis-je. Voulez-vous un échantillon de ce que je sais?

— Voyons.

— Eh bien, je sais que vous aviez conçu, lors de votre entrevue avec la reine, les plus délirantes espérances...

— Dumont vous l'a dit.

— Non.

— Et qui vous l'a dit?

— Personne. Ce n'est pas à moi que vous cacherez jamais rien. Oui... Le vieil amant de Sophie s'est imaginé qu'une reine n'était pas au-dessus de ses soupirs. Mais la reine est restée reine; elle n'a payé qu'avec de l'or...

— Eh bien, oui, Julien, vous aviez bien deviné... Oui, le vieil amant de Sophie s'était flatté d'ajouter Antoinette aux noms qu'il a ternis de son amour... Oui, en se vendant, Mirabeau ne voulait pas croire qu'il se vendît pour de l'or... Mais qu'est-ce que vous allez réveiller là? Il y a trois mois, six mois que cette chimère a fui, six mois que je me traîne dans cette carrière sans issue, usant, rongeant ma vie, tantôt m'épouvantant de la voir se consumer, tantôt la consumant avec une fureur nouvelle, demandant à la table, à la débauche, d'emporter au plus tôt ce qui m'en reste. Le bruit court que mes ennemis veulent se débarrasser de moi, que je suis empoisonné, que cinq ou six semaines, tout au plus, en feront l'affaire... Eh! bon Dieu, le poison, il y a deux ans que je le bois! Mes ennemis seraient bien sots de s'en donner la honte et le souci. Mais Socrate, quand il eut bu la ciguë, on lui permit au moins d'attendre la mort en paix. Moi, me restera-t-il un seul moment pour expirer? Il faut que j'aille, il faut que je marche, il faut que je sois toujours le même, toujours le Mirabeau de 89, toujours l'homme éloquent, toujours le roi de la tribune; il faut que je meure debout, que je meure en parlant!... Si je mourais, au moins, en défendant quelque principe

que j'eusse toujours défendu, que l'on pût graver sur mon tombeau comme mon oraison funèbre! Mais j'ai dit oui et non sur toutes choses, j'ai demandé mes inspirations aux uns, aux autres, aux sages quelquefois, aux fous souvent, à mes intérêts et à mes passions toujours! Je voudrais en vain, maintenant, me tracer une ligne droite. Tout nage autour de moi. Je ne sais plus ni ce qui est bien, ni ce qui est mal, ni ce qui est faux, ni ce qui est vrai. Je suis, au fond, indifférent à tout, étranger à tout... et il faut que je continue à me mêler de tout, à parler de tout, à m'enflammer à propos de tout! Ce soir, me voici harassé. J'ai le frisson, j'ai la fièvre... Eh bien, demain va se traiter une des questions les plus graves, la plus grave peut-être qui ait surgi depuis la révolution. Les deux tantes du roi ont voulu sortir de France. On les a arrêtées. L'Assemblée, sur la demande du roi, leur a permis de continuer leur voyage, mais elle a ordonné à un de ses comités de lui présenter un projet de loi contre l'émigration. C'est demain qu'on le présente, demain que la discussion s'ouvre, demain que mon sort se décide...

— Votre sort?... dit Julien.

— Oui, mon sort. Le projet de loi est détestable, tyrannique, absurde; et si je parle contre, si mes ennemis peuvent dire que je suis pour les émigrés...

— Soyez pour la justice...

— Est-ce qu'on voudra le reconnaître?

— Pour la justice et pour la liberté...

— On ne me comprendrait pas.

— Ainsi?...

— Ainsi... Mais laissez-moi, Julien. Je vois que je vous ferai encore plus de pitié demain soir qu'aujourd'hui.

— La pitié a des bornes, Mirabeau.

— Eh bien, je vous ferai horreur. Vous pourrez dire : « Voilà un homme qui a parlé contre sa conscience, contre ses convictions. Voilà un des apôtres de la liberté nouvelle qui s'est fait l'avocat d'un despotisme pire que celui des rois... » Vous direz cela, Julien; vous aurez le droit de le dire. N'importe! le sort en est jeté. Ce lambeau de popularité qui me reste, je ne puis me résoudre à l'abandonner encore. Je m'y cramponnerai demain; je m'y cramponnerai jusqu'au tombeau. Ce sera mon linceul!...

— Et un linceul qui vous brûlera vivant et mort!... s'écria Julien. Quoi! si cruellement puni pour avoir étouffé, en d'autres temps, le cri de la conscience, vous voulez l'étouffer encore, vous voulez mourir en l'étouffant! L'abîme est là, devant vous; vous le mesurez du regard, et vous vous y jetez! Mais non; je ne puis pas croire que vous l'ayez bien mesuré, que vous compreniez bien quelle est la cause que vous voulez trahir. L'affaire des émigrés n'en est qu'un minime incident. C'est celle de tous les principes au nom desquels la révolution s'est faite. Vous ne pouvez les abandonner demain sans autoriser la révolution à les fouler aux pieds, sans l'armer de droits effroyables, sans lui permettre d'écraser, au

nom du salut public, tout ce qui fera obstacle à l'ambition de ses meneurs. Vous ouvrez la porte aux violences, aux spoliations, aux proscriptions; vous livrez à Marat l'honneur et le sang de la France... et c'est pour un lambeau — vous l'avez dit — pour un lambeau de popularité!... Mirabeau, vous ne ferez pas cela... Dites-moi que vous ne le ferez pas!... Vous vous taisez?...

— Je souffre... Ma tête s'en va...

— Répondez-moi...

— Non... Demain...

— Votre nuit sera terrible...

— Je n'y puis rien.

— Vous y pouvez beaucoup... Dégagez-vous seulement de votre chaîne.

— Impossible...

— Eh bien, adieu...

— Vous me laissez?

— Adieu.

XXV

Cependant les assertions de Marat, répétées dans son journal, portaient leurs fruits. Le 28 février, dès le matin, des bandes marchaient sur Vincennes. Elles vont à la recherche du fameux souterrain, et, pour ne pas le manquer, on démolira le donjon. Pourquoi, après tout, survivrait-il à sa vieille sœur la Bastille ? Un des héros du 14 juillet, Santerre, est à la tête de cette expédition.

Mais l'Assemblée nationale avait prêté le château de Vincennes à la commune de Paris, qui y avait établi des prisons. Tandis que la garde nationale se rassemble à la hâte pour aller repousser l'attaque, l'Assemblée se réunit dans son local ordinaire, au Manége.

Jamais encore l'atmosphère n'avait été aussi sombre autour d'elle. Le trône était trop bas pour lui servir, comme dans les premiers temps, de rempart ; les coups passaient par-dessus et arrivaient néces-

sairement jusqu'à elle, autorité suprême, presque unique. Puis, tous les émeutiers n'étaient pas partis pour Vincennes. Une foule innombrable assiégeait les portes du Manége, s'écrasait aux tribunes, menaçait d'envahir la salle. Cordeliers, Jacobins, clubs en sous-ordre, tout s'était prononcé pour une loi contre l'émigration; on la voulait terrible, impitoyable. Marat avait sommé le peuple de se porter à l'Assemblée, de manifester hautement et violemment son opinion, de chasser, — il avait fait grâce, cette fois, des poches pleines de cailloux, — de chasser, disons-nous, les députés qui refuseraient la loi. M. de Volney pouvait être content. Le peuple était là; le maître avait l'œil sur ses commis.

Mais dans un coin obscur d'une tribune réservée, un homme se cachait qui attendait, avec une tout autre anxiété, la grande bataille promise.

Julien n'avait pas revu Mirabeau. Il ne voulait le revoir que sur ce théâtre redoutable, décidé, si l'orateur trahissait la cause de la justice, à rompre enfin et pour toujours une amitié exposée à de tels chocs.

Mais ce qu'il avait dit à Mirabeau, bien d'autres l'avaient compris plus ou moins. On se sentait au sommet d'une pente où nul ne pouvait se promettre de ne descendre qu'autant qu'il le voudrait; et quant à ceux qui ne s'en effrayaient pas, qui voulaient la révolution despotique, impitoyable, on était encore trop près de 1789 et des théories libérales pour qu'ils osassent le laisser voir.

Le rapporteur de la commission, Le Chapelier,

commença donc par dire qu'il apportait le projet de loi, mais que ce projet était contraire à la constitution et aux principes ; qu'il priait l'Assemblée de décider préalablement si elle voulait, oui ou non, une loi sur la matière.

Alors, grand embarras. En demandant un projet de loi, l'Assemblée avait implicitement prononcé qu'elle voulait une loi ; mais depuis qu'on en avait pesé les difficultés, les dangers, un grand nombre de ceux qui avaient pris part au premier vote ne savaient maintenant s'il convenait d'y persister. Ils voyaient, d'ailleurs, que ce seraient eux qui détermineraient la majorité pour ou contre, et cette responsabilité les effrayait. Ils cherchaient quelqu'un qui la prît.

Tous les regards se tournent vers Mirabeau. La situation est dans sa main.

Il monte à la tribune. A peine a-t-il ouvert la bouche, qu'un frémissement de colère court le côté gauche, les galeries, et va se prolonger au dehors en cris de rage. Il a osé être juste ; il parle contre la loi. Julien respire et bénit Dieu.

Nous renvoyons, pour les détails de cette séance mémorable, à toutes les histoires de la révolution. Mirabeau, ce jour-là, fut plus qu'un grand orateur, plus que lui-même. Une puissance nouvelle se révélait en lui. On sentit l'homme du devoir, l'homme de la conscience, l'homme du sacrifice.

Il fut vainqueur.

Mais qu'était-ce que d'avoir vaincu à l'Assemblée

nationale? Il aurait fallu vaincre encore dans ces clubs tout-puissants dont elle avait un moment secoué le joug, et Mirabeau ne pouvait l'espérer. Il avait trop vu, pendant la séance, la fureur des principaux Jacobins. Son apostrophe foudroyante : « Silence aux trente voix ! » n'avait dû, il le sentait bien, tout en les faisant taire, qu'aigrir leurs cœurs déjà pleins de fiel.

Rendons-nous donc à leur séance du soir.

La foule est grande, mais tout autre, comme nous l'avons déjà vu, qu'aux Cordeliers. Point d'hommes du peuple, ou presque point. Ce sont des hommes de lettres, des rentiers, des journalistes, des médecins, des avocats surtout. Mais c'est dans ces classes-là que le vent révolutionnaire, dès qu'il souffle, tourne le plus de têtes. Ce n'est pas du peuple, en général, que sortent les démagogues ; les plus mauvais ou les plus fous sont toujours des gens qui se sont faits peuple.

Mais quelle est donc la nouvelle qui paraît exciter une si vive indignation? Serait-ce la défaite des bandes de Vincennes par la garde nationale? Les Jacobins s'en sont peu émus ; c'était l'affaire des Cordeliers. Mais il paraît qu'en revenant de Vincennes la garde nationale a trouvé au château des Tuileries une garde d'un nouveau genre, trois cents gentilshommes, dit-on, habits noirs, cheveux roulés, pistolets dans les poches, poignards aussi, à ce qu'on ajoute. Que voulaient-ils? Garder le roi, ont-ils dit ; mais sûrement ils voulaient l'enlever, et massacrer

au besoin la garde nationale, ce qui est bien un peu beaucoup pour trois cents gentilshommes, dont une moitié de vieillards. Mais que n'est-on pas disposé à croire! C'est là-dessus qu'on glose, qu'on s'indigne. Les trois cents gentilshommes ne s'appelleront plus que les *chevaliers du poignard*, et ce nom exploité va servir à alimenter les haines, à aiguiser des piques et des sabres autrement avides de sang que les poignards anodins de ces messieurs.

Mais ces messieurs n'en avaient pas moins fait une sottise, car tout cela eût été facile à prévoir. Il paraîtrait que l'auteur de cette équipée était le duc de Villequier, premier gentilhomme de la chambre. Le roi déclara n'en avoir rien su. Il laissa désarmer et insulter, en sa présence, ces défenseurs officieux, dont plusieurs même furent conduits à la prison de l'Abbaye. On n'a jamais bien su et on ne saura jamais quel avait été leur vrai dessein.

Bonne fortune, en tout cas, pour les meneurs. Écoutez, dans ce groupe, cet homme qui pérore, car la séance n'est pas encore ouverte. C'est Chabot, l'ancien capucin, celui qui proposera un jour à quelques-uns de ses amis de l'assassiner, lui, Chabot, aux environs des Tuileries, afin qu'on le croie victime d'un de ces fameux poignards, et qu'on le venge en conséquence. Quel feu! Quelle colère! Comme le capucin est bien resté sous cet habit laïque, lequel a hérité, il est vrai, et abondamment, de la saleté de la robe! Mais prenez donc garde, ami Chabot. Vous avez failli effleurer, de

votre main crasseuse, cet habit vert si propre, si sévèrement brossé, qui n'est rien moins que celui de M. de Robespierre, de M. Robespierre, veux-je dire, car l'Assemblée nationale commence à vouloir tout de bon qu'il n'y ait plus de *de* ni de titres, ce dont résultent des travestissements fort curieux. Que M. Le Chapelier s'appelle *Chapelier* tout court, ou M. de Chénier *Chénier*, ou M. de Robespierre *Robespierre*, il n'y a pas grand mal à cela, d'autant plus qu'un grand nombre de ces petits *de*, de ces petits *le*, étaient d'une légitimité assez douteuse; mais quand M. de La Fayette devient M. Motier, que les Montmorenci s'appellent Bouchard, que les Bourbons vont tout à l'heure s'appeler les Capet, — alors, messieurs les niveleurs, vous n'êtes plus que ridicules, en attendant d'être pis. Qui est-ce qui s'habituera à dire *Riquetti* pour *Mirabeau*? Riquetti *l'aîné*, disent les journaux, pour l'embourgeoiser encore un peu plus. Aussi n'a-t-il pu s'empêcher de dire un jour aux sténographes du *Moniteur* : « Avec votre *Riquetti*, vous avez désorienté l'Europe pendant trois jours! » Mais à qui la faute, après tout? Quand il voulut se faire nommer, lui, noble, par le tiers état, n'avait-il pas ouvert une boutique sur laquelle on lisait : *Riquetti, marchand de drap?* L'égalité appelle l'égalité, et la sottise des gens d'esprit la sottise des sots. *Le Moniteur* a cependant pris un milieu; il met, depuis quelque temps : Riquetti l'aîné, *dit Mirabeau*. D'ailleurs, sa gloire a protégé son nom. Amis et en-

nemis le lui conservent, même avec le titre féodal, et, jusque dans le peuple, jusque dans les bas fonds des clubs, on dit encore : « Le comte de Mirabeau. » C'est le *marquis* qu'il faudrait dire, car il a hérité légalement du titre de son père ; mais c'est lui qui a préféré garder celui de comte. Il aime, dans l'intimité, à s'en remplir la bouche, et souvent, avec ses amis, parlant de lui à la troisième personne, il dira de sa voix la plus sonore : « Le comte de Mirabeau vous a fait observer que... Le comte de Mirabeau répondra que... » Tant il est né aristocrate et comte, ce prince des démagogues !

Tous ces petits détails, on les savait, et on ne manquait jamais d'en reparler toutes les fois que Mirabeau avait trahi la cause populaire, ou ce qui passait pour l'être. On en reparlait donc copieusement, ce soir-là, aux Jacobins, car c'était à lui qu'on attribuait, avec toute raison, le grand échec de la journée. Comment se faisait-il qu'au milieu de tant de colères, on s'abstînt de dire ouvertement qu'il était payé par le roi ? La chose, pourtant, devenait de plus en plus visible. Il n'y avait pas quinze jours qu'il avait dépensé dix mille livres pour un repas donné au bataillon de garde nationale dont il était colonel. Le luxe de sa maison allait croissant. Pourquoi, encore une fois, l'accusation ne fut-elle jamais formulée hautement, directement ?

L'explication la plus plausible est dans ce fait encore mal éclairci, mais qui peut-être le sera mieux un jour, que Mirabeau était loin d'être le seul dont

la cour achetât les services ou le silence. Il paraît prouvé que, chez les Jacobins comme ailleurs, le roi avait de nombreux pensionnaires, intéressés par conséquent à laisser en paix sur ce chapitre le pensionnaire principal, et à ne pas permettre qu'on approfondît trop ce que le roi pouvait faire, aux Tuileries, avec un état de maison excessivement réduit, des vingt-cinq millions de sa liste civile.

Mais que de choses dites, que de nouvelles échangées dans ce vaste tohu-bohu qui précède la séance! On a calculé, par exemple, le total des dons patriotiques offerts depuis le 22 septembre 1789, et ce total n'est guère que de trente millions. On trouve que c'est peu; on a raison. Si on en concluait que le nouvel ordre de choses n'excite pas autant d'enthousiasme que certaines gens le prétendent, on aurait plus raison encore; mais ce sont des choses qu'on ne dit pas, et puis la faute en est aux aristocrates, aux traîtres, qui osent dire que tout ne va pas au mieux, que la France n'est pas souverainement heureuse. Et c'est à ces aristocrates, à ces traîtres, que l'Assemblée nationale voudrait laisser la liberté d'aller dire au dehors ce qu'ils disent au dedans! Mais il faudra bien que l'Assemblée revienne sur son vote. Une loi se fera; nous la voulons. Voici le dernier numéro de notre *Journal des amis de la constitution*, où se publie chaque semaine ce que nous écrivent tous les clubs affiliés au nôtre. C'est la sentinelle de la France, comme le journal de Marat est la sentinelle de Paris. Nous aurions peut-être

mieux fait de ne pas en laisser la rédaction à ce sournois de Laclos, que tout le monde sait être un agent du duc d'Orléans; mais le duc d'Orléans est notre grand bailleur de fonds, et l'argent est le nerf des clubs comme de la guerre : quand nous pourrons nous passer de lui, nous le planterons là, et tout sera dit. Voyez comme nous nous passons déjà du pape! Nous avons installé notre ami Gobel à Notre-Dame, avec une pompe vraiment digne des momeries de l'ancien temps. Voilà Fauchet évêque du Calvados, voilà Grégoire évêque de Loir-et-Cher, voilà Lamourette évêque de Lyon, évêque du Rhône, veux-je dire, car ce sont les départements qui forment les diocèses. Un moment viendra bien où nous nous passerons aussi d'évêques, et de curés, et d'églises... Mais chut! le peuple n'est pas encore mûr, et voilà un bourgeois qui vient de me faire les gros yeux pour avoir entendu une partie de ma phrase, car nous avons encore ici quelques bonnes gens qui croient que la révolution est terminée. N'est-ce pas, M. de Laharpe, qu'elle ne fait que commencer?

— Et elle ne commencera véritablement, répondit-il, que quand nous aurons tout de bon enterré l'ancien régime en décrétant qu'il n'y a point de Dieu... M. de Robespierre est sûrement de mon avis...

Mais Robespierre eut l'air de n'avoir pas entendu; il se réservait d'examiner si l'existence de Dieu convenait ou non à ses projets. Peut-être aussi n'avait-il pas écouté, car il semblait fort absorbé. Ce jour était pour lui un grand jour. Au point où en étaient les

choses, il allait hériter de quiconque tomberait.

Grand bruit. Ce sont les chefs qui font leur entrée dans la salle. Voilà Duport, et puis Alexandre de Lameth, et puis Barnave, le nez au vent, comme c'est assez son allure. Mais les deux autres ont l'air un peu embarrassé. On leur a déjà demandé pourquoi ils n'ont pas parlé dans la grande séance, pourquoi ils ont laissé rouler le tonnerre sans étendre la main pour l'arrêter, et ils sentent bien qu'on va le leur demander encore; c'était même déjà presque un murmure que cette rumeur qui s'est faite à leur entrée. Il faudra se justifier; et comment?

Duport s'approche de la tribune et paraît vouloir y monter. On lui fait observer qu'il n'est pas encore sept heures, que la séance n'est pas ouverte. Il paraît alors contrarié, inquiet; il regarde à plusieurs reprises du côté de la porte. Aurait-il peur de voir entrer le tonnerre de tantôt? Mais il est peu probable que Mirabeau vienne aujourd'hui affronter les Jacobins. Il se pourrait cependant bien que ce fût là le motif de la préoccupation de l'avocat. La peur ne se raisonne pas.

D'autre part, ce que sentait Robespierre, Duport le sentait aussi, savoir qu'en achevant de démolir Mirabeau dans le club, on travaillait pour Robespierre, ce dont Duport n'avait nulle envie, assurément. Autre raison pour désirer que Mirabeau ne fût pas présent, afin qu'il pût, lui, Duport, reconquérir sa position sans mettre trop en cause l'ennemi dont il avait besoin contre un autre ennemi. Et nous qui

sommes là, à soixante ans de distance, sachant ce qui va arriver, ce que Robespierre va être, les moindres détails de la séance reflètent à nos yeux le redoutable intérêt du drame que nous y voyons en germe.

Enfin, sept heures sonnent, et Duport s'élance à la tribune. Il a besoin de s'étourdir; il a hâte, moins de parler, que d'avoir parlé, d'avoir fini. Mais le voilà qui s'embarrasse dans un interminable préambule. Il ne dit pas pourquoi il s'est tu à l'Assemblée; il n'aborde pas davantage le fond de la question. On dirait qu'il a peur de retrouver, chemin faisant, les arguments de Mirabeau, et de les répéter au lieu de les réfuter. La suite montrera qu'il n'est déjà plus, en effet, l'homme de la révolution impitoyable; il voudra, comme Mirabeau, revenir en arrière, et il ne mourra pas, comme Mirabeau, dans son lit.

Mais au moment où il se croit au bout, heureux de n'avoir rien dit ni de trop positif sur la question, ni de trop fort contre Mirabeau, un mouvement se fait... C'est Mirabeau.

Il ne rencontre que des regards courroucés, et cependant on s'écarte devant lui. La révolution ne pouvait, quoi qu'elle en eût, se mettre à mépriser et à maltraiter cet homme; on peut douter que l'échafaud même eût osé se dresser pour lui. Un homme, d'ailleurs, impose toujours quand il se présente seul au milieu de ses ennemis.

On le laissa donc arriver jusqu'au pied de la tribune. Un siége se trouva là. Il s'assit.

Duport continuait, mais horriblement agité. Finir brusquement, impossible; il aurait l'air de fuir au premier regard de l'ennemi. Poursuivre avec autant de modération qu'auparavant, impossible encore; il aurait l'air d'adoucir à dessein. Et à trois pas de Mirabeau, cet autre cauchemar, cette figure impassible, Robespierre, qui attend le cadavre du vaincu !

Mais Duport ne peut se résoudre à être lui-même ce cadavre. Il tournoie encore un moment dans des banalités; puis, tout à coup, sans que cette idée ait été même amenée : « Les ennemis de la liberté, s'écrie-t-il, ils ne sont pas loin de vous!... »

Alors les applaudissements éclatent, insolents, frénétiques. Les voisins mêmes de Mirabeau semblent vouloir les lui jeter au visage. On a vu des troupeaux de loups suivre longtemps un voyageur sans oser l'approcher; mais qu'un d'eux se hasarde à lui donner un coup de dent, et l'homme est dévoré.

Mirabeau ne remuait pas. Duport, poussant sa pointe, se met à raconter la séance de l'Assemblée. Ce qu'il reproche surtout à l'orateur, ce n'est pas tant son opinion dans la question du jour, que l'orgueil de sa dictature, que ses apostrophes écrasantes, comme si ce n'était pas avouer qu'il s'est tu par frayeur. Il termina par cette phrase qui a grande envie d'être belle, et qui n'était, au fond, qu'un de ces réchauffés de style antique comme il s'en faisait tant à cette époque : « Qu'il soit un bon citoyen, et je cours l'embrasser; et s'il détourne son visage, je

me féliciterai de m'en être fait un ennemi, pourvu qu'il devienne l'ami de la chose publique. »

C'était habile, pourtant. Il humiliait son vainqueur en lui offrant sa grâce, et il ne l'humiliait pas tellement que Mirabeau ne pût encore, appuyé du pardon des Jacobins, être un rempart contre Robespierre.

Mirabeau va-t-il courber la tête? Non; il espère encore en son courage.

Il va donc droit à ce fait que Duport a laissé dans l'ombre, le silence des chefs à l'Assemblée. On a parlé, dit-il, de ce qu'on a appelé sa dictature. Contre quoi, contre qui a-t-il eu à en user? Contre des raisons? Non; contre des interruptions et des murmures. « Il y a d'ailleurs, ajoute-t-il, deux sortes de dictatures, celle de l'intrigue et de l'audace, celle de la raison et du talent. Ceux qui n'ont pas su établir ou garder la première, et qui ne savent pas s'emparer de la seconde, à qui doivent-ils s'en prendre, sinon à eux-mêmes? » Il résume alors rapidement les motifs de son opinion dans la question présente, et, cela fait : « Mon sentiment sur l'émigration, dit-il, c'est la pensée universelle des philosophes et des sages. Si l'on se trompait dans la compagnie de ces grands hommes, il faudrait bien s'en consoler. »

A ce mot insolent, que l'orateur n'eût sans doute pas lâché s'il n'avait lu dans tous les regards l'inutilité de ses raisons, les murmures éclatent. Lameth, qui s'est déjà indigné des ménagements de Duport, est sûr maintenant d'exprimer la haine de tous avec

la sienne. Il ne voit plus Robespierre, seul muet, avertissement vivant, terrible. L'occasion le tente, le fascine ; il achèvera Mirabeau.

Et en effet, il l'acheva.

Ce ne fut ni par des raisons — où les aurait-il prises ? ni par des injures — le lion se serait redressé. Mais il flatta si bien toutes les passions des Jacobins, il creusa si profondément le fossé que Mirabeau avait tracé lui-même entre les Jacobins et lui, que Mirabeau en eut le vertige de la peur. « Il lui tombait, dit Desmoulins, racontant cette scène, de grosses gouttes du visage. Il était devant le calice, dans le jardin des Olives... » Mais le calice l'effraya. Pour affronter ces amertumes-là, il ne suffit pas d'être un grand orateur, même un grand homme. Il faut une longue habitude des sévérités de la conscience et des joies de la vertu. Mirabeau ne méritait pas la gloire de se vaincre lui-même jusqu'au bout.

Lui donc qui avait si admirablement dit, le même jour : « La popularité que j'ambitionne n'est point un faible roseau ; c'est dans la terre que je veux enfoncer ses racines, sur l'imperturbable base de la raison et de la liberté... » — il se remit à bâtir sur le sable. Ces hommes qu'il méprisait, il les flatta ; ce pardon qu'il avait d'abord dédaigné, il le sollicita. Qu'était-ce que cet abîme qu'on affectait de voir entre eux et lui ? Une ligne, un rien. Avec eux étaient ses pensées, ses sentiments, son cœur ; avec eux il voulait combattre ; avec eux il voulait vaincre ou périr.

On écouta d'abord froidement. Était-ce bien l'homme de tout à l'heure? Irait-il ainsi jusqu'au bout? N'allait-il pas se redresser tout à coup, meurtrissant le visage à qui se serait approché, sur la foi de ses paroles, pour lui donner le baiser de paix?... Mais non; il continua. Au lieu de le rappeler à lui-même, à sa dignité, à sa force, cette froideur l'enfermait de plus en plus dans son rôle de suppliant. Quelques-uns, enfin, applaudirent, puis d'autres, puis d'autres; et quand il s'écria, en terminant: « Je resterai avec vous jusqu'à l'ostracisme!... » ce qui n'était, hélas! que la traduction oratoire de cette idée misérable: « Je resterai jusqu'à ce qu'on me chasse... » — des acclamations lui prouvèrent qu'il avait reconquis les cœurs, ou, plutôt, qu'il avait repris sa chaîne.

— Eh bien, nous voilà reculés... disait à Robespierre, au sortir de la séance, un jeune homme qui ne l'avait pas quitté.

— Enfant!...

— Vous espérez encore?...

— Je n'espère plus, Saint-Just... Je tiens...

XXVI

Louis XVI était donc aux Tuileries, où l'avait amené le flot fangeux d'octobre 89. Une caricature de ce temps le représente assis dans une cage dorée, signant de nombreux papiers entassés devant lui sur une table. L'empereur d'Autriche lui demande : « Que faites-vous là, mon frère? » — « Vous le voyez, mon frère; je sanctionne. »

Son pouvoir, en effet, n'avait plus guère occasion de s'exercer qu'en sanctionnant les décrets de l'Assemblée; il n'était roi, en quelque sorte, que pour montrer qu'il ne l'était pas, car on voyait de reste qu'il ne se considérait plus comme pouvant refuser sa sanction. On ne demandait même pas, généralement, s'il l'avait donnée; la chose allait sans dire. Comme jadis les parlements, il enregistrait les édits du souverain. Comme eux aussi, de temps en temps, il s'aventurait aux remontrances; mais jamais roi n'avait moins écouté celles de la magistrature, que

l'Assemblée nationale n'écoutait celles du roi. Elle ne cherchait même pas à conserver à la sanction royale une apparence de liberté; et quand on songe qu'elle était pourtant royaliste, qu'elle voulait, presque à l'unanimité, une monarchie, un trône, un roi, on est forcé de convenir que jamais assemblée politique ne poussa plus loin l'inconséquence. Quand le roi ne cédait pas sur-le-champ, elle s'opiniâtrait toujours en proportion de la répugnance qu'elle lui voyait manifester ou qu'elle jugeait devoir exister chez lui; alors le roi, pour avoir la paix, cédait, et la paix durait vingt-quatre heures. Aux journées d'octobre, par exemple, tandis que Versailles regorge de bandes ameutées, que le château va être envahi, brûlé peut-être, car nul ne sait où s'arrêteront les fureurs de cette foule, — le président est là qui vient demander l'acceptation de ce long fatras philosophique, la *Déclaration des droits de l'homme!* Le roi a beau faire dire que ce n'est guère le moment, qu'une déclaration si compliquée demande un examen approfondi, qu'il a, d'ailleurs, mainte observation à faire; de cinq à dix heures du soir, au bruit de l'émeute qui gronde, au milieu du conseil qui délibère sur les mesures à prendre, on vient lui dire, à chaque demi-heure, que le président est toujours là, qu'il ne veut pas s'en aller sans la sanction. Le roi fait comme toujours; il cède. Comme ce trait les peint, ces faiseurs de théories! Sans les suites, dont le souvenir toujours présent arrête le rire sur les lèvres, ce ne serait pas à l'histoire, mais à la co-

médie, qu'il appartiendrait de les mettre en scène.

Ainsi furent donc sanctionnées toutes ces lois que Louis XVI n'approuvait évidemment pas; ainsi allait croissant, par sa complaisance même, la défiance de l'Assemblée, celle du peuple, celle de tout le monde. Les plus ardents à lui forcer la main trouvaient en même temps qu'il cédait trop pour que ce pût être de bonne foi. On l'obligeait à tout moment d'agir contre sa conscience, et on concluait de cela même qu'il était impossible de se fier à lui.

Beaucoup d'historiens ont voulu voir dans sa conduite le plan bien arrêté de montrer qu'il n'était pas libre, et de se ménager par là un moyen de revenir sur toutes ses concessions. Il eut souvent, nous ne pouvons en douter, cette pensée; mais qu'il l'ait eue systématiquement et constamment, c'est une chose qui ne se peut soutenir. L'histoire a pénétré maintenant assez avant dans tous les replis de sa vie, pour pouvoir affirmer qu'il se crut sérieusement, et plusieurs fois, à la veille d'entrer dans l'exercice régulier de la royauté constitutionnelle. L'illusion durait peu, mais il y retombait avec plaisir.

Au reste, tout n'est pas éloge dans cette observation. A côté de la bonne foi et du sincère désir de condescendre aux vœux du peuple, il y avait là cet abandon qui se hâte de s'accommoder de tout, afin de n'avoir pas à s'indigner. C'était, dans l'abnégation même, une sorte d'égoïsme. Louis XV avait dit : « Ceci durera bien autant que moi. » Louis XVI semblait dire : « Ceci ne m'empêchera pas de bien dor-

mir. » Non qu'il ne fût capable de sentir vivement, dans telle ou telle occasion, les atteintes portées à sa dignité, à son honneur ; mais le calme revenait vite, comme on voit recroître sur des ruines les plantes qu'un éboulement a déchirées.

C'est au mélange de ces sentiments divers, bonne foi, égoïsme, douleur, insouciance, force contre les choses et faiblesse contre les hommes, qu'il faut attribuer le singulier genre de vie auquel il s'astreignit depuis son retour à Paris. En le voyant s'enfermer aux Tuileries, renoncer tout à coup et absolument à la chasse, qu'on savait être sa passion, on ne put guère ne pas croire à une intention bien arrêtée de se donner l'air d'un prisonnier, et cette opinion ne contribua pas peu à le faire traiter comme tel. Cependant, sur ce point encore, impossible aujourd'hui de soutenir que Louis XVI se fût fait un système. Il a pu quelquefois être bien aise de paraître enfermé; mais si, dès le début, il s'y condamna, ce ne fût encore en grande partie que par ce besoin de paix, par cette frayeur d'avoir à montrer de l'énergie, par cette facilité philosophique et peu royale à s'accommoder de toutes choses.

Aussi les Tuileries le virent-elles devenir ce qu'il était né pour être, un bon bourgeois. Il s'était arrangé dans le palais de ses ancêtres, comme un marchand retiré qui se bâtit pour ses vieux jours une maison commode, pas trop grande, bien tranquille et bien chaude. L'appartement de la reine était au rez-de-chaussée, et le sien dans les grands appartements,

le long de la galerie dite des Carraches. Mais il avait fait découper plusieurs de ces grandes pièces, et il aimait à s'enfermer avec ses livres, ses cartes, dans ces cabinets solitaires où n'arrivaient ni les bruits de la rue, ni ceux de l'intérieur. N'oublions pas l'atelier de serrurerie, devenu encore plus nécessaire depuis que Louis XVI ne dépensait plus à la chasse la surabondance de sa force; mais cet atelier était dans l'appartement de Thierry, le fidèle valet de chambre. Hélas! il n'était plus question de lui demander Ville-d'Avray pour agrandir Saint-Cloud! L'Assemblée avait cependant *permis* au roi, en 1790, d'aller passer la belle saison dans cette dernière résidence; c'est là, on se rappelle, que Mirabeau vit la reine.

Mais revenons aux Tuileries.

— Et qu'est-ce que vous voulez y mettre, dans cette armoire?... disait un jour à Louis XVI le serrurier Gamain, son aide en serrurerie.

— Quelques papiers, dit le roi.

— Faut qu'ils soient diablement importants, ces papiers-là, reprit Gamain, tout en limant un des bords d'une espèce de porte en fer dont le roi limait l'autre bord.

Le roi ne répondit pas.

— Si jamais la nation fourrait le nez là-dedans...

— Je n'ai rien à cacher à la nation.

— Mais enfin, ce sera si bien caché...

— Sans doute; et ce n'est pas vous qui direz le secret...

— Pour qui me prenez-vous?... Mais voilà qui est fait. Avez-vous fait?

— J'ai encore ce bout.

— Vous êtes bien long. Donnez.

Gamain lui prit la lime, se mit à sa place, et acheva. Ce mauvais ton lui était assez ordinaire, et le roi s'y était fait. Il croyait voir, d'ailleurs, dans la rudesse de l'homme, un gage de fidélité.

La porte s'ouvrit derrière eux, et se referma soudain. On avait entendu une voix qui murmurait : « Encore cet homme! »

— Elle n'est pas de bonne humeur aujourd'hui, votre femme, dit Gamain.

— Vous pourriez bien dire *la reine*...

Il leva les épaules.

— On sait bien que votre femme est la reine.

— Ce n'est pas vous qui avez inventé cela, Gamain. Est-ce que nous serions, par hasard, de quelque club?

— On est citoyen, sire, avant d'être serrurier.

— Oh! oh! voilà qui est encore moins de votre crû... Voyons, Gamain... De quel club sommes-nous?...

Gamain comprit pourtant qu'il venait d'être impertinent. Il dit d'un air embarrassé qu'il allait quelquefois aux Jacobins.

— Je croyais, dit le roi, qu'il n'y avait là que des avocats.

— Je ne suis pas du club, mais de la société.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Des ouvriers qui se réunissent dans une salle au-dessous de l'autre. On vient nous expliquer la constitution...

— Ah! ah!...

— Dans les grandes occasions, on nous permet de monter.

— On vous *permet?*

— C'est-à-dire que nous montons.

— A la bonne heure.

Gamain ne comprit pas le sourire de Louis XVI. Il s'imagina que le roi se bornait à trouver tout simple qu'on fût égaux au club comme dans l'État.

— Est-ce pas juste?... reprit-il. Sommes-nous pas des citoyens tout comme les avocats?

— Sans doute... Sans doute...

— Parbleu!

— Y étiez-vous le 28 février?

— Attendez... Est-ce pas le soir que M. de Mirabeau fit amende honorable?

— Oui.

— J'y étais.

— Et le voilà redevenu votre homme...

— Hum!...

— Non?...

— Enfin, le voilà qui meurt. N'en parlons plus.

— Et votre homme, à présent, c'est?...

— Robespierre, parbleu!... Allons-nous poser cette porte?...

La porte se trouva aller fort bien, et Louis XVI congédia son homme. Puis, aidé de Thierry, il char

ria de ses cabinets à l'armoire les papiers qu'il voulait y enfermer. Il ordonna enfin que lorsque M. de Montmorin, qu'il attendait, arriverait, on l'introduisît sur-le-champ.

M. de Montmorin, qui arriva en effet peu après, le trouva penché sur une carte.

— Je suis à vous, monsieur de Montmorin... Ils n'ont rien trouvé... Rien...

— Votre Majesté a reçu de nouvelles dépêches?

— Les voilà... Je suivais l'itinéraire sur la carte... On a cherché partout, fouillé partout... Rien... Ce pauvre La Pérouse!... Décidément, je ne suis pas heureux...

— La mer est si pleine de hasards...

— Sans doute... Mais vous savez ce qu'était pour moi ce voyage...

— Votre Majesté l'avait conçu...

— Oh! si ce n'était qu'amour-propre... Mais j'y avais mis tout mon cœur; j'y avais attaché comme un peu de superstition... Non, non... Je n'ai pas la main heureuse... Eh bien, qu'est-ce que vous m'apportez?...

— Bien des choses, sire.

— Bonnes?...

Il souriait tristement.

— Une au moins est bonne, dit le ministre.

— Ah! ah?

— Les réviseurs de la constitution consentent à y mettre que la personne du roi est inviolable et sacrée.

Le roi se mit à fouiller parmi ses papiers.

— Votre Majesté a déjà reçu communication de la chose?

— Non... Je cherchais certain rapport de l'intendant de ma liste civile... Je voulais voir combien on leur a donné, à ces messieurs...

— Ils pourront dire au moins qu'ils n'ont pas tout à fait volé l'argent.

— Oui... Un mot pour un million, ou à peu près...

— Un mot!...

— Vous croyez que je puis voir là autre chose?... *Inviolable!...* Jusqu'à nouvel ordre, oui... Et encore!... Avez-vu ce que m'écrit, au nom du département de la Seine, un de ceux qui ont daigné me reconnaître inviolable, Talleyrand? Il me tance comme je n'ai jamais tancé, du temps que je pouvais tout, le dernier de mes serviteurs. Il me reproche de favoriser les prêtres réfractaires, de ne me faire servir que par des ennemis de la constitution ; il me somme de déclarer à tous les cabinets de l'Europe qu'une glorieuse révolution s'est faite, que je l'ai acceptée, que je suis et que je veux être le roi d'un peuple libre... Que sais-je, moi! Toutes les phrases du jour... Voilà comme je suis inviolable.

Si le roi n'avait eu, tout en parlant, les yeux sur cette insolente lettre, il se serait aperçu que son ministre n'en paraissait pas fort indigné.

C'était l'homme du monde le moins fait pour lui inspirer quelque énergie. M. de Montmorin n'était pas seulement faible ; il partageait, sur beaucoup

de points, l'aveuglement de l'Assemblée, voulant un roi et trouvant bon que ce roi ne fût rien. Une chose, pourtant, contribuait à le maintenir un peu plus sage : c'était son attachement pour Louis XVI, dont il avait été, dans sa jeunesse, un des *menins*. De là la part qu'il prenait aux tentatives faites pour que le roi restât quelque chose ; mais c'était affection plus que conviction.

Il ne répondit pas.

— Et qu'est-ce qu'il y a d'autre?... reprit le roi après un moment de silence.

— Le roi ne s'appellera plus roi *de France*, mais roi *des Français*.

— Bonnet blanc, blanc bonnet.

— Du tout, sire!... Roi *de France* signifiait roi du sol, maître du sol et de tout ; roi *des Français* signifie élu par les Français.

— Élu?

— Accepté...

— Toléré...

— Ah ! sire...

— Poursuivez.

— Une loi règlera l'éducation de l'héritier présomptif de la couronne.

— Une loi!...

— L'héritier présomptif appartient à la nation, sire. Il a paru naturel que...

— Assez de métaphysique, Montmorin. C'est tout?...

— Je le voudrais, sire; mais...

— Eh bien?...

— Ils ont voté une chose inouïe...

— Le reste ne l'est pas?

— On vous ôte le droit de grâce...

— Mais ils sont fous! s'écria le roi. Le roi de Pologne, roi électif, l'avait; le président des États-Unis l'a aussi...

— C'est ce qu'ont dit vos défenseurs, sire; c'est ce qu'aurait dit sûrement M. de Mirabeau, peut-être avec plus de succès.

— Où en est-il?

— Mourant...

— M'enlever le droit de grâce!...

— Cependant, sire...

— Ah! *cependant*... Encore un peu de métaphysique, sans doute... Vous disiez vous-même tout à l'heure que la chose était *inouïe*...

— Oui... Et cependant, à tout prendre...

— *A tout prendre*, n'est-ce pas? ce n'est pas plus inouï que de m'avoir ôté la nomination des juges, l'initiative des lois, vingt autres choses...

— Ce n'est que trop vrai, sire.

— Et comme j'ai subi le reste...

— Il le fallait.

— ... vous trouvez que je pourrai bien subir ceci...

— Plût à Dieu que j'eusse un autre conseil à vous donner!... Mais tout s'en va. Voilà le *Club Monarchique* dissous. Une émeute a ravagé le local, chassé les membres...

— A quoi me servait-il, ce club?

— Votre Majesté a raison. Ce n'est qu'un embarras de moins.

— Vous êtes un homme consolant, Montmorin. On me prendrait ma couronne tout de bon... si ce n'est déjà fait... que vous me diriez encore : « Un embarras de moins. »

— Votre Majesté le dirait peut-être avant moi.

— Peut-être.

— Mais nous n'en sommes pas là. Je venais proposer au roi...

Il tira de son portefeuille un papier.

— ... une démarche qui ne peut manquer d'avoir, d'un côté ou d'un autre, d'excellents résultats.

— Voyons.

— Il s'agirait de faire ce que Talleyrand demande.

— Montmorin!...

— Daignez me laisser achever, sire. On veut que vous déclariez aux cabinets étrangers que vous acceptez la révolution, que vous êtes heureux et fier d'être le roi d'un peuple libre...

— *Et cœtera.* Après.

— Eh bien! il faut le faire, mais en allant au delà de ce qu'on demande. Il faut vous exprimer en termes si nets, si forts, qu'il ne soit plus possible de vous accuser d'être l'ennemi de la révolution.

— Mais ce serait un mensonge abominable...

— Est-ce qu'il y a des mensonges en politique?

— Montmorin, je veux être un honnête homme.

— Mon Dieu, sire, vous le serez. Si les affaires s'arrangent, si le trône et la révolution finissent par

s'entendre, votre déclaration se trouve vraie; si tout va de mal en pis, elle se trouve vraie encore, car l'exagération même des termes fera entendre le contraire, et prouvera qu'il ne vous a pas été permis d'écrire autrement...

Et voilà tout ce qu'il avait trouvé, le lamentable ministre, pour venir au secours de cette grande décadence! Une démarche dont l'habileté consistait dans l'énormité même du mensonge!

Louis XVI était un honnête homme, et Louis XVI le lut sans sourciller, ce honteux tissu de faussetés. Tout au plus eut-il, aux premières lignes, l'air de faire un léger effort pour chasser un commencement d'indignation. Dès la seconde phrase, il était calme; dès le milieu, il en était à ajouter au crayon les mots qui pouvaient le mieux renforcer la pensée! La faiblesse avait tout tué, même l'honneur.

Il congédia le ministre et garda le papier. Il y avait encore, lui dit-il, quelques endroits qu'il voulait retoucher.

XXVII

La reine arriva peu après, et le trouva, comme Montmorin l'avait trouvé, sur ses cartes. Thierry avait apporté des bougies.

Elle approcha sans rien dire. Il l'entendit s'asseoir près de lui, et, sans se retourner, il répéta à peu près mot pour mot ce qu'il avait dit au ministre. — Je suis à vous, ma chère amie... J'achevais... Ce pauvre La Pérouse!... On a couru tous les parages où on pouvait supposer... Rien... Rien...

Mais il se retourna vivement, car il crut avoir entendu que la reine sanglotait.

— Qu'est-ce?... Qu'avez-vous?... Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau?...

— C'est du nouveau de me voir pleurer?

— Malheureusement non; mais...

— Votre fils entendait l'autre jour je ne sais qui répéter machinalement : « Heureuse comme une reine. » — Moi, dit-il, j'en sais une qui ne fait que pleurer.

— Hélas! ma chère amie...

— Et quand je ne serais pas entrée ici avec des larmes dans les yeux, les larmes seraient assez venues...

— Mais je ne comprends pas...

— Eh! sire, s'écria-t-elle, qu'est-ce donc que ces mers où vous vous enfoncez à la poursuite d'un bâtiment perdu, tandis que la France perdue...

— La France a méconnu tout ce que j'ai fait pour elle ; la France m'abandonne.

— Et vous voulez lui rendre la pareille?... Soit ; elle le mérite. Mais si c'était au moins avec un peu de dignité! Qu'auraient dit les défenseurs qui vous restent s'ils avaient eu le malheur, comme moi, de vous voir tout à l'heure avec cette lime pour sceptre, en compagnie de cet homme qui vous parle de votre *femme*, car je l'ai entendu! Que diraient-ils en vous voyant si profondément occupé d'un homme noyé ou tué au bout du monde?...

— Ils diraient que je ne suis pas un de ces rois sans cœur, qui ne savent ce que c'est que de pleurer un serviteur fidèle.

— Oh! que vous voilà bien! Toujours content de vous-même dès que vous surprenez dans votre cœur un mouvement de bonté.

— C'est quelque chose, madame.

— Oui, chez l'homme ; chez le roi, non.

— C'est cependant encore ce qui m'a réussi le mieux... ou le moins mal... Voyez comme le peuple m'a su gré d'envoyer si souvent à la porte de Mira-

beau. L'effet a été si bon, si général, que les démagogues ont eu peur de ce qui pourrait m'en rester de popularité. Loustalot disait ce matin, dans ses *Révolutions* : « Sachons gré à Louis XVI de ne pas y être allé lui-même ; cette démarche l'eût fait idolâtrer, et eût causé une diversion fâcheuse pour le patriotisme... »

La reine branlait la tête.

— Ils ont été bien bons de s'effrayer ; un roi devenu populaire par de semblables moyens ne leur sera jamais un grand obstacle. Moi aussi j'ai envoyé plusieurs fois savoir des nouvelles de Mirabeau ; mais ce n'a pas été sans me sentir profondément humiliée, et vous pouvez être sûr que tout le monde, amis et ennemis, ceux qui ont applaudi comme ceux qui ont critiqué, ont eu le sentiment de cette humiliation. Ceux qui savent ou qui soupçonnent que Mirabeau nous est maintenant acquis, ceux-là n'ont vu dans notre empressement que notre frayeur de le perdre ; ceux qui le croient l'homme de jadis, que peuvent-ils avoir pensé en nous voyant pratiquer si largement le pardon des injures ?

— Il le fallait.

— Ai-je dit que non ? Mais croire que nous ayons reconquis, par cet hommage rendu à un tel homme, un seul pouce de terrain, erreur, sire, erreur !... Ce que nos ennemis étaient hier, ils le sont aujourd'hui et ils le seront demain.

— Mais enfin, vous pleuriez ; et je reviens à ma question : Pourquoi ?

— Je ne venais pas pour vous le dire.

— Soit.

— Et que vous dirais-je, d'ailleurs? Je pleurais parce que j'ai pleuré hier, parce que je sais bien que je pleurerai demain, parce que... Ah!...

La reine poussa un cri. Une des quatre bougies posées sur la table du roi venait de s'éteindre tout à coup; une autre pâlissait sensiblement.

Elle raconta en frémissant que la même chose était arrivée, une demi-heure auparavant, dans sa chambre, et que quatre bougies, presque à la fois, s'étaient éteintes.

Le roi leva les épaules.

— Et vous ne savez pas, dit-il, qu'on fabrique de ces bougies faites pour s'éteindre tout à coup?... Saint-Germain et Cagliostro savaient assez s'en servir. Comment celles-là sont ici, hasard ou non, je l'ignore; mais... Tenez... En voilà encore deux qui s'éteignent...

Il essaya de les rallumer à celle qui restait, mais il ne put. Il regarda. Ce n'était plus de la cire; la fraude était démontrée.

Mais la reine semblait plutôt regretter que le surnaturel eût disparu.

— Si c'est le hasard, dit-elle, qui a amené ici des bougies de cette espèce, voilà un hasard bien étrange; et si quelqu'un s'en est mêlé...

— On tâchera de le savoir, dit le roi.

— A quoi bon?... Ami ou ennemi, c'est quelqu'un qui voit bien où nous en sommes, et qui comprend

qu'un présage sinistre est le seul qui ait chance de se vérifier. Est-ce le premier, d'ailleurs? Puis-je oublier que je suis née le jour du tremblement de terre de Lisbonne?...

— Vous seule?

— Seule entre les princesses. Et les fêtes de notre mariage? Et tous ces gens écrasés ou meurtris sur la place Louis XV?...

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Et ce courrier qui se tua en allant porter au roi la nouvelle de votre naissance?

— Assez de courriers se cassent le cou.

— Vous raillez, sire... Ce n'est guère votre habitude, et cela seul me prouverait, si j'en avais besoin, que les présages ne vous laissent pas aussi froid qu'on le croirait. Il y a là, dans ce tiroir, un livre...

— Qui vous l'a dit?...

— ... un livre que vous lisez tous les jours, que vous avez lu j'en suis sûre, aujourd'hui-même...

— Non.

— Eh bien, que vous lirez...

— Cela se peut.

— Vous l'avouez ?

— Pourquoi pas ?

— Montrez-le moi.

— Le voilà.

— Je ne m'étais pas trompée... Un volume de Hume... L'histoire de Charles I[er]...

— Revue et augmentée...

— Oui, je vois... Votre histoire est écrite paral-

lèlement dans les marges... Où s'arrêtera-t-il, ce parallèle?...

— Où Dieu voudra.

— Qu'avez-vous mis là, sur le frontispice?

— Un passage d'un mandement de l'évêque de Montauban, publié en 53...

— A l'occasion de votre naissance?

— Précisément.

Dans cette pièce, qui avait fait grand bruit, l'évêque rappelait, à propos d'incrédulité, les bouleversements de l'Angleterre. Le tableau était plein d'inexactitudes, de mensonges, comme tout ce qu'écrivent les prêtres sur ce pays; mais bien des traits, plus ou moins faux dans une histoire de Charles Ier, avaient déjà acquis, dans celle de Louis XVI, une effrayante vérité. « On vit des sujets révoltés, disait l'évêque, saisir à main armée et traîner dans une prison un roi dont le seul crime était d'avoir supporté avec trop de patience leurs premières séditions; un parlement, secouant le joug de toute autorité supérieure, frapper d'une main les évêques et lever l'autre sur la tête de son souverain, l'accuser sans bienséance, le calomnier sans pudeur, le condamner sans justice, le conduire, enfin, sur un échafaud... »

Et Louis XVI avait souligné ces derniers mots!

Dès le commencement des troubles, ce lugubre volume était devenu son évangile. Il en avait même déjà fait, avant de monter sur le trône, une traduction qui parut sous le nom de M. Leclerc, un de ses

secrétaires. Un autre homme aurait pu en tirer d'utiles leçons; mais il n'y trouvait, lui, que des encouragements à la faiblesse, comme le malade qui lit la description de sa maladie, qui s'en nourrit, qui n'y gagne que d'être toujours plus malade. Il n'était pas précisément fataliste en ce sens qu'il s'abandonnât à attendre un certain sort irrévocable; mais il s'abandonnait à la prévision du malheur comme on se laisse ordinairement aller à celle de la prospérité, c'est-à-dire sans se demander bien si on y croit ou si on n'y croit pas. Du reste, ceux qui l'ont peint arrivant par ce sentiment à la mélancolie, contemplant sourdement le portrait de Charles I[er], par Van Dyck, ont fait du drame et non de l'histoire. Il examinait le portrait comme il lisait le livre, froidement. Les hautes méditations, les tristesses profondes ne lui étaient pas connues; la mélancolie, qui semble être à l'opposé de la vigueur, est elle-même, au fond, une certaine vigueur d'imagination et d'âme, fouillant les replis de la douleur, affrontant ses étreintes. Rien de semblable chez Louis XVI. La prospérité ne l'eût pas enflé, mais le malheur ne le grandissait pas. Cette contemplation lugubre se mêlait machinalement aux actes vulgaires de sa vie. Le livre même était tout plein de ces petits papiers où il écrivait chaque jour, avec une exactitude puérile, ce qu'il avait fait, ce qu'il avait vu. Ces cartes — on en a conservé — peignent à merveille Louis XVI. L'écriture est celle d'un vieillard qui économise le papier, ou, si on veut, d'un enfant

qui s'applique. De réflexions, jamais; d'éclairs, jamais.

Il l'avait pourtant fait apporter au Tuileries, ce fameux portrait de Charles Ier, et c'était dans son cabinet, là même où il se trouvait en ce moment avec la reine, qu'il l'avait fait placer. L'unique bougie éclairait cette grande figure pâle, ce front sur lequel on cherche, malgré soi, le signe des malheurs futurs.

C'était déjà comme une leçon parlante que ce tableau était venu en France, mais, hélas! il faut bien le dire, par les soins de madame Du Barry...

Elle avait à soutenir Louis XV, faible aussi, mais pourtant capable d'oser, dans cette lutte où les parlements devaient périr. Elle lui apprenait à rester roi, et elle avait appelé le grand peintre, mort depuis cent vingt ans, au secours de sa folâtre influence sur le petit-fils de Louis XIV. On acheta pour elle, en Angleterre, le tableau de Van Dyck. Le page qu'on y voit s'appelant Barry, disait-elle, c'était pour elle un tableau de famille. Aussi le mit-elle dans son boudoir, et souvent, dans ses ébats éhontés, elle prenait le roi par le cou, le traînait devant l'image fatale, et lui disait : « Vois-tu?... Voilà un roi à qui on a coupé le cou parce qu'il avait été faible avec son parlement. Va donc ménager le tien ! »

Cependant la reine avait lu, non sans frémir, le mandement sinistre de l'évêque de Montauban. Le roi la regarda lire en homme qui savait depuis longemps cette page par cœur, qui en avait pris son

parti, qui le prendrait des événements comme de la prophétie.

Elle resta un moment immobile, les yeux fixés sur le roi, combattue entre la pitié pour la victime et le mépris que lui inspirait cette résignation inerte. La pitié l'emporta enfin. Elle se jeta en sanglotant dans ses bras, presque à ses genoux.— Non, non !...» s'écriait-elle; non !... Tout n'est pas perdu... Non!... Nous avons encore des amis... On peut lutter encore... On peut au moins, s'il faut mourir, mourir honorablement... Plus de faiblesse, sire !... Plus de concessions lâches...

Mais elle s'aperçut que Louis XVI, à ces mots, dégageant à demi un de ses bras, écartait vivement un des papiers déposés sur sa table.

Elle se tut, se leva... Le roi baissa la tête et lui laissa prendre le papier. C'était ce honteux projet de note pour les cours étrangères.

« Le roi me charge, monsieur l'ambassadeur, de vous mander que son intention la plus formelle est que vous manifestiez à la cour où vous résidez ses sentiments sur la révolution et sur la constitution française, afin qu'il ne puisse rester aucun doute ni sur les intentions de Sa Majesté, ni sur l'acceptation libre qu'elle a donnée à la nouvelle forme de gouvernement, ni sur son serment irrévocable de la maintenir... »

Libre et *irrévocable* étaient ajoutés de la main du roi.

« Le roi a dû adopter sans hésiter une heureuse constitution qui régénérait à la fois son autorité, la nation et la monarchie... »

Heureuse était de la main du roi.

« La nation française n'a plus d'ennemis intérieurs que ceux qui, se nourrissant encore de folles espérances, croiraient que la volonté de vingt-quatre millions d'hommes rentrés dans leurs droits naturels n'est pas une irrévocable, une immuable constitution... »

Immuable était de la main du roi.

« Les plus dangereux de ces ennemis sont ceux qui ont affecté de répandre des doutes sur les intentions du monarque. Ces hommes, s'ils se croient les amis du roi, sont bien coupables ou bien aveugles. Ce sont les seuls ennemis de la royauté, car ils auraient privé le roi de la confiance de la nation, si ses principes, sa probité, eussent été moins connus... »

Sa probité était de la main du roi.

« Les ennemis de la constitution disent encore que le roi n'est pas libre. Calomnie absurde si l'on prend pour défaut de liberté le consentement que le roi a plusieurs fois exprimé de rester au milieu des citoyens de Paris; calomnie atroce si on suppose que sa volonté a pu être forcée... »

Atroce était de la main du roi; M. de Montmorin n'avait mis que *criminelle*.

« Ces calomnies, cependant, ont pénétré dans les cours étrangères; elles y ont été répétées par des Français qui se sont volontairement exilés de leur

patrie. Le roi vous charge de déjouer leurs intrigues. Donnez de la constitution française l'idée que le roi en a lui-même. Elle affermit l'autorité royale par les lois; elle fera le bonheur du roi... »

Ces derniers mots étaient de la main du roi!

La reine avait lu d'abord tout bas, puis à demi-voix, puis tout haut. L'indignation palpitait dans sa voix. A chacun des mots corrigés ou ajoutés par le roi, un regard de reproche et de colère accompagnait l'ironie ardente du ton. Lui, la tête toujours baissée, il n'avait pas essayé de dire un mot.

Elle laissa tomber le papier, et se couvrit le visage de ses mains. Puis, se retournant tout à coup vers le tableau : — Honneur à vous, roi d'Angleterre! On a pu vous tuer; mais vous avilir, on ne l'a pu. Vous aviez commis de grandes fautes, et des crimes peut-être; mais vous n'avez pas dit, en prison, que vous étiez libre, que vous étiez heureux. Heureux! Heureux! Cette constitution *fera le bonheur du roi!* Et c'est le roi qui a écrit cela! C'est l'homme qui me voit promener mes larmes dans tous les réduits de son palais! Ah! c'est plus qu'une fausseté, cela, sire; c'est un blasphème. Je sais assez que nous sommes condamnés à nous faire souvent un faux visage, à dire ce que nous n'avons pas dans le cœur; mais le dire de ce ton, affecter à ce point les formes de la sincérité, se mettre sur le visage un masque si complétement, si honteusement faux... Ah! de tous nos malheurs, ce serait le comble! Et quant à moi...

— Est-ce donc votre nom qui sera au bas de cette pièce?... demanda froidement le roi.

— Mon nom!... Vous ne savez pas qu'on le lit partout, qu'on le met partout, que c'est moi qui porte le poids de toutes les fautes de votre règne?

— Est-ce donc si injuste?

— Courage... Courage... Accablez-moi...

— Qui est-ce qui a ôté peu à peu à mon pouvoir toute force et tout prestige? Qui est-ce qui m'a fait céder en tant d'occasions où j'aurais dû, où j'aurais pu résister? Qui est-ce qui intercéda, par exemple, pour Beaumarchais, lorsque je m'étais juré qu'on ne jouerait pas sa pièce? Qui est-ce qui m'a fait enfler au delà de toute mesure les dépenses du Livre Rouge, ce registre fatal que mes ennemis n'ont qu'à nommer pour faire voter tout ce qu'ils veulent contre la monarchie et contre moi? Qui est-ce qui m'a arraché, pour acheter Saint-Cloud, une somme que, même alors, je n'avais pas le droit de donner? Qui est-ce qui a obtenu pour ses amis toutes ces pensions scandaleuses, sur lesquelles mes plus zélés défenseurs sont obligés de passer condamnation? Qui est-ce qui a abaissé la majesté royale en se riant imprudemment de l'ancienne étiquette? Qui est-ce qui a donné par sa conduite une apparence de fondement aux imputations les plus infâmes?... Et c'est vous qui me reprochez maintenant, après m'avoir si longtemps accompagné, encouragé, poussé, sur le chemin de l'abîme, c'est vous qui me reprochez de glisser sur la pente et de ne pouvoir plus m'y re-

tenir! D'où vous vient-il donc, ce beau courage? Quel nouveau conseiller vous l'a soufflé?...

— Le voilà, dit la reine, frappant de la main sur le papier. Je n'admets pas qu'il soit jamais trop tard pour reculer devant une lâcheté nouvelle. Quant aux fautes antérieures, l'histoire jugera lequel a été le plus coupable, ou la reine mal conseillée qui a eu le malheur de n'en pas voir les conséquences, ou le roi qui aurait dû être son guide, et qui a tout permis, tout ordonné. Je sais bien qu'on m'accusera; je m'y soumets. Séparez, si vous le voulez, votre cause de la mienne; je m'y soumets encore... Mais que ce soit au moins pour vous montrer autre qu'avant! Je ne veux pas le déchirer sans votre permission, ce honteux papier que voilà... Permettez-le-moi... Ordonnez-le-moi...

Elle le tenait des deux mains, prête à tirer. Le roi ne répondait rien.

— Le voulez-vous... Dites!... Le voulez-vous?... Répondez... Au nom de Dieu, répondez!...

Une petite sonnette s'agita. Le roi ouvrit une espèce de boîte aux lettres qui se trouvait derrière lui, lut un billet qui venait d'y tomber, et le passa à la reine en lui disant : — Qu'ai-je besoin de répondre? Dieu répond...

Le billet était de M. de Montmorin.

« Sire, disait le ministre, il est mort. Vos ennemis triomphent. Il n'y a plus de salut, pour le moment, que dans ce que j'ai eu l'honneur de proposer à Votre Majesté. »

La reine lut lentement, posa le billet sur la table, et s'en alla sans ajouter un mot.

Le lendemain, le grand mensonge était expédié à tous les ambassadeurs, et on le lisait dans tous les journaux. C'était le roi qui en avait ordonné l'insertion au *Moniteur!*

Il en coûte d'être sévère envers un homme qu'attendaient de si cruelles épreuves; on hésite, on recule, comme si on se sentait armé soi-même de la hache qui le frappa. Longtemps on a tout mis sur le compte de sa faiblesse. Nous l'avons fait comme tout le monde; mais notre dernier mot, si nous osions le prononcer, ne serait pas celui-là. Dire précisément en quel instant et en quelle occasion la faiblesse devint bassesse et la politique mauvaise foi, personne ne le pourrait; mais il serait facile de prouver que Louis XVI a rarement attendu la contrainte pour exprimer ce qu'il ne sentait pas, pour promettre et jurer ce qu'il n'avait aucunement l'intention de tenir. Ajoutez à cela l'exagération des termes, le soin constant de choisir, entre toutes les formes, celles qu'on est le plus habitué à voir employer sincèrement, — et vous avouerez que, si les révolutionnaires n'avaient pas le droit de le mettre à mort, ils avaient malheureusement celui de l'estimer peu. Quand la trahison du serrurier fit découvrir cette fameuse armoire, il osa affronter la vérité, l'évidence, jusqu'à nier qu'il connût cette cachette et qu'il y eût jamais rien mis. Quand on lui présenta les papiers qu'elle contenait,

il reconnut les uns, nia les autres. Qui pourra dire si les quelques voix de majorité qui l'envoyèrent à l'échafaud ne furent pas la conséquence de ces derniers mensonges, et du mépris trop juste qu'il s'attira en les faisant?

XXVIII

Mais Louis XVI avait bien deviné, le jour de la mort de Mirabeau, en supposant qu'un nouveau conseiller avait inspiré la reine.

Julien, depuis quelque temps, était l'intermédiaire entre elle et l'orateur. Il mêlait aux directions politiques celle d'une conscience droite et d'un cœur noble. Souvent même il laissait les premières pour les secondes, n'enseignant à la malheureuse reine que ce dont elle allait avoir de plus en plus besoin, la dignité dans l'infortune.

Nous avons aussi vu le rôle qu'il remplissait auprès de son ami, et la victoire qu'il avait obtenue, dans une occasion importante, sur les mauvais retours de celui-ci.

Mais le soir de cette même journée, comme il attendait Mirabeau pour le féliciter et l'embrasser, il l'avait vu revenir sombre, agité, plus honteux, semblait-il, que triomphant. Mirabeau l'avait repoussé en s'écriant : Laissez-moi!... Je ne les mérite pas,

vos félicitations... Vous m'avez entendu à l'Assemblée... J'ai osé être juste... J'ai été éloquent... Oui... oui... Et savez-vous ce que j'ai fait après?...

Il raconta alors cette fatale séance aux Jacobins, ces honteux efforts faits par lui pour reconquérir leur amitié, ces flatteries auxquelles il était descendu. Et tout cela, pourquoi? Avait-il pu se flatter réellement de les ramener à lui? Avait-il sérieusement espéré que cette amitié reconquise durât quelques semaines, quelques jours? Non; mais l'ancien démon s'était emparé de lui. Il n'avait pu résister à la frayeur de se voir honni de ces hommes, maîtres de la faveur publique. « Et je m'y suis cramponné, mon pauvre ami, à ce dernier lambeau de faveur! Et il ne m'en est resté aux mains que la boue dans laquelle je suis allé le ramasser! »

Il s'assit tristement. Julien, douloureusement désenchanté, était cependant heureux de le voir sentir sa faute avec cette amertume si profonde et si vraie. Je ne me suis pas trompé, se disait-il. Il était né pour être grand; il le sera peut-être...

Mais Mirabeau : — Julien, la honte n'en sera pas longue. Je suis blessé à mort; poison ou non, je sens que je finirai dans peu. Ne vous récriez pas... Je vous dis que je finirai dans peu. Les animaux sentent venir leur fin; pourquoi ne sentirions-nous pas venir la nôtre? Ils vont se cacher pour mourir; je me cacherai aussi, moi... Je m'envelopperai, loin de ces misérables bruits, dans le linceul de l'amitié... Le voulez-vous, Julien?

Julien ne put que se jeter dans ses bras. Un homme est toujours éloquent lorsqu'il s'inspire de sa mort, et cet homme, c'était Mirabeau.

— Oui, continua-t-il, vous m'aiderez à mourir. Je sais bien que vous avez sur ces choses... des idées... qui ne sont guère les miennes... qui ne le seront jamais...

— Qu'en savez-vous?...

XXIX

Un mois après, jour pour jour, Julien venait de se retirer — c'était le soir — dans la chambre que lui prêtait l'hospitalité de Mirabeau. Il écrivait. Jetons encore un coup d'œil sur ces pages.

28 mars 1791.

Un mois que je n'ai rien écrit. Les événements vont si vite, que j'aurais tout au plus le temps d'enregistrer chaque soir ceux qui ont marqué la journée. Puis, à quoi bon les réflexions? Après le naufrage, à la bonne heure, pourvu qu'on en réchappe; mais au milieu de la tourmente, il faut agir ou se taire. Agir, je ne le puis. Je me tais donc, sauf quand Dieu m'appelle à parler.

J'ai continué à voir la reine. Elle a eu de la peine à s'habituer à un conseiller qui ne lui apportait pas chaque matin, comme les autres, une recette pour tout sauver. Je lui apportais bien les idées de Mira-

beau ; mais elle voyait à mon air que j'y avais peu de foi. Il faudrait anéantir et refaire ces vingt dernières années. Les anéantir, impossible ; les refaire, hélas ! quand on le pourrait, les referait-on mieux ? Il faut que la leçon s'achève, et, même achevée, même terrible, servira-t-elle beaucoup ?

Je crois peu à l'éducation du genre humain par les événements. L'orgueil est là qui toujours dira aux fils : « Vous serez plus habiles et plus heureux que vos pères ; où ils ont succombé, vous triompherez. » Que sommes-nous, pauvres hommes, qu'un essaim de moucherons tourbillonnant autour d'une flamme ? L'exemple de ceux qui s'y prennent est perdu pour ceux qui vont s'y prendre.

Je vais souvent à l'Assemblée ; mais ma curiosité est d'une tout autre nature que celle qui y conduit la foule. Il y a beaucoup de gens à qui je n'essayerais même pas d'expliquer en quoi elle consiste, sûr que je serais de n'être pas compris.

Je m'étudie à suivre dans sa transformation en lois l'esprit de ce siècle raisonneur, et je me donne la triste satisfaction de voir comment le raisonnement bannit, non la raison seulement, comme on l'a dit tant de fois, mais les plus simples données de l'expérience et du bon sens. Ces jours-ci, par exemple, on a discuté sur le droit de grâce ; on veut l'ôter au roi, et l'idée est assez absurde pour qu'elle ait toute chance de passer. Voici donc comment on raisonne. « Nous avons posé en principe que la nation est souveraine. Le jury représentant la nation, il ne

serait pas logique que le roi, pouvoir inférieur, pût infirmer un arrêt du souverain. » Et c'est ce qu'on va répétant, avec quelques variantes, sur toutes les questions.

Un des grands malheurs, il est vrai, de cette situation, c'est qu'aux idées abstraites se mêlent inévitablement les questions de personnes, de circonstances. Dans la constitution qui se fabrique, partout où on met « *le roi,* » c'est à Louis XVI qu'on pense, et à Louis XVI entouré de gens hostiles au nouvel ordre de choses, à Louis XVI qu'on soupçonne de n'être pas de bonne foi, et qui ne l'est pas, qui ne peut l'être. Mirabeau lui-même, si capable de voir de plus haut que les autres, m'a souvent dit la peine qu'il a à ne pas faire la même confusion, à séparer *le roi* de Louis XVI, et la France future des tristes gens qui représentent pour le moment la France.

Mais voici quelque temps qu'il n'a plus foi même aux concessions qu'il arrache à l'esprit révolutionnaire. Il sent qu'elles ne pourraient avoir quelque importance qu'en s'enchaînant les unes aux autres et qu'en formant un tout. A quoi sert une digue si elle n'est continue, si l'eau, refoulée d'un côté, entre d'un autre? Quand l'Assemblée a été monarchique un jour, on peut être sûr qu'elle sera républicaine le lendemain, et républicaine à la façon des pires démagogues.

Mais que parlé-je encore de monarchie, de république? Il y a longtemps que la question n'est plus

entre ces deux formes, si même elle y a jamais réellement été. Elle est entre la liberté sage dont le mot de monarchie est devenu, à tort ou à raison, le symbole, et le despotisme populaire qui a fait son chemin sous le nom de liberté.

Mirabeau a le sentiment, comme moi, qu'un immense malentendu vient de se nouer en France, lequel ne se débrouillera qu'au bout de longues années et de siècles peut-être. « Nous venons d'inaugurer, me disait-il dernièrement, l'ère des mots; nous attendrons longtemps l'ère des choses, et je suis bien sûr, quant à moi, de ne pas la voir. »

Aussi ai-je vu croître de jour en jour son dégoût pour ces discussions auxquelles il est forcé de prendre part, son dédain pour tous ces nains à grands mots, son mépris pour la gloire même et pour la popularité. Il ne me parle plus que comme un homme dont la dernière heure va sonner, et qui en est bien aise. Il me préfère à ses autres amis, précisément parce que je n'essaye pas de lui ôter ces pensées. Et pourquoi les lui ôterais-je? Elles avancent l'éducation de son âme.

Et moi-même, où en suis-je? Ai-je recueilli de ces tempêtes tous les enseignements qu'elles renferment? J'ai vu, j'ai jugé, je me suis complu dans ma sagesse, et, en humiliant l'orgueil du siècle, je me suis trop souvent livré au mien. J'ai relevé les sottises des hommes; ai-je assez aperçu, dans leurs folies, Celui qui les condamne à se confondre, et qui n'a pour les châtier qu'à les laisser faire? J'ai vu de plus haut

que beaucoup d'autres; ai-je, pour cela, vu en chrétien ?...

Je crains que tout ceci n'ait fait que me rapprocher de la terre, et j'ai peut-être besoin, comme les autres, que la leçon devienne encore plus claire et plus terrible. J'ai passé jadis par le feu des épreuves intérieures; un autre feu peut-être, un autre creuset m'attend. Déjà l'on demande à grands cris, toujours au nom de la liberté, des persécutions contre les prêtres qui n'ont pas accepté la Constitution civile. Certaines gens se sont beaucoup étonnés que je refusasse le serment; personne n'a compris que c'est parce que je suis en deçà ou au delà, au delà puisque je n'appartiens plus à l'Église catholique, en deçà parce que je ne crois pas que l'Assemblée nationale eût le droit de faire ce qu'elle a fait. Ce n'était pas aux enfants de Voltaire à changer la face de l'Église...

Julien écrivait encore, lorsqu'on vint le prier de descendre auprès de Mirabeau. Il le trouva couché depuis une demi-heure sur le lit qu'il ne devait plus quitter.

Redirons-nous, après tant d'autres, la sensation immense que produisit cette nouvelle : « Mirabeau est malade... Mirabeau va mourir! » Le fameux « Madame se meurt, Madame est morte... » avait été peu de chose au prix de cette nouvelle *étonnante*, de cet autre *coup de tonnerre* dont trembla le sol de la France en 1791. A peine, en remontant à l'assassinat d'Henri IV, à peine trouverons-nous quelque chose

de comparable à ce que Paris ressentit en apprenant le danger de son tribun.

L'histoire a cru recueillir tous les détails de sa maladie et de sa mort. Elle a noté tous les personnages qui le virent; elle a su ou paru savoir ce qu'il avait dit à chacun d'eux dans ces longues conversations qui, loin de le fatiguer, soulageaient les douleurs inexpliquées de son étrange maladie. Mais l'histoire n'a pas tout su, et nous dirons ce qu'elle a ignoré.

Une nuit — c'était la dernière — après une heure ou deux d'un sommeil assez paisible, Mirabeau appela.

— Qui est-ce qui est là?... dit-il.

— Moi.

— Qui?...

— Julien.

— Bon. Venez... Causons...

— Comment êtes-vous?

— Cela ne se demande plus. J'ai dit que la fin est pour demain... Quelle heure est-il?...

— Minuit vient de sonner.

— Alors, ce n'est plus pour *demain*...

— Ah! Mirabeau...

— Ne parlons plus du moment, Julien; parlons un peu de la chose.

— Vous savez assez de quelle manière je voudrais pouvoir vous en parler.

— Inutile, mon pauvre prêtre... et cependant, j'aime à vous voir là; je suis plus à mon aise avec vous qu'avec les autres.

— Oui... Avec moi, vous êtes dispensé de jouer un rôle et de poser... N'est-ce pas cela?...

— Je n'en sais rien, mais cela pourrait bien être.

— Cela est, Mirabeau. Vous vous sentez monter au cœur des pensées plus sérieuses que celles qu'il faut avec ces amis-là, et vous êtes heureux d'en avoir un qui puisse les entendre...

— Ou les deviner, plutôt, car je ne saurais guère les dire. Ce sont comme des nuages où je flotte, comme une atmosphère nouvelle où je me sens plongé de temps en temps. Y a-t-il des fleurs sur ma table?...

— Oui; des lilas.

— Donnez-m'en une branche... Bien... Je les ai toujours aimées, les fleurs. Il y avait des gens qui ne voulaient pas le croire; cela leur semblait jurer avec mes manières, avec mes mœurs, que sais-je! avec ma figure... Eh! bien non; je les aimais, et tout de bon... Mais je ne les ai jamais aimées comme ces derniers jours... Que disais-je donc?... Ah! voici... Ce que j'ai dans l'âme, en ces moments dont je vous parlais tout à l'heure, c'est quelque chose comme un parfum. Je le sens, et je ne saurais le décrire, pas plus que je ne vous décrirais l'odeur de ce lilas. Mais cette odeur-ci, au moins, vous avez un sens qui vous permet d'en jouir avec moi...

— Et je n'en ai pas un pour l'autre parfum, Mirabeau?... Ce que vous éprouvez, je vous aiderai, si vous voulez, à le dire...

— Aidez-moi... Eh! mais... J'oubliais... J'ai dormi, n'est-ce pas?...

— Oui.

— Eh bien, dans mon sommeil, ce je ne sais quoi a pris un corps. J'étais je ne sais où; je ne faisais rien, ne voyais rien... C'était une rêverie plus qu'un rêve. Une seule chose était distincte et m'est restée distincte... Il m'a semblé que je croyais en Dieu...

— Est-ce que le rêve est fini?

— Je vous comprends...

— Mais vous ne répondez pas...

— Je ne sais que répondre.

— Je changerai ma question, si vous voulez. Aimeriez-vous que ce rêve continuât?

— Oui.

— Bien, mon ami. Si vous désirez croire en Dieu, vous y croyez. Et savez-vous ce que je faisais, moi, pendant que vous aviez ce rêve?

— Dites.

— Je priais pour vous.

— Vous allez dire que Dieu vous a exaucé.

— Me défendrez-vous de le dire?

— Non. Je voudrais seulement que ce fût vrai.

— Vous le voudriez?... Bien... bien... Continuez seulement à vouloir. Il y a quelqu'un qui a dit : « Celui qui cherche trouve, et on ouvre à celui qui heurte. »

Mais Mirabeau se souciait peu de ce *quelqu'un*. Il ne répondit rien.

— Et que dit-on par la ville?... reprit-il après un moment de silence.

Le vieil homme revient, pensa Julien. Essayons d'écraser le vieil homme par le vieil homme.

— Que voulez-vous qu'on dise? On ne sait parler que de vous; on ne peut penser qu'à vous.

— C'est pourtant quelque chose, Julien, que d'occuper à ce point tout un peuple.

— Oui; vous aurez de superbes funérailles. Et après?...

— Après?... Mais j'espère qu'on se souviendra de moi, et longtemps...

— Et après?...

— On m'oubliera. C'est le sort commun.

Il ne comprend pas, se dit Julien, ou il ne veut pas comprendre. Poursuivons.

— J'ai eu aussi un rêve, Mirabeau.

— Oui?...

— Oui; un triste rêve. Écoutez. J'étais couché sur ce lit; mais il me semblait n'être plus moi. J'étais un autre; j'étais vous ..

— Ne dites pas un *triste* rêve, alors. Suis-je donc si malheureux, Julien?

— Je ne l'étais pas non plus d'abord. Au contraire; je trouvais dans mon orgueil satisfait des compensations infinies. On venait m'annoncer je ne sais combien de fois par jour que le roi et la reine avaient fait chercher de mes nouvelles; on me racontait des merveilles de l'empressement de la foule. M. de Talleyrand, en m'abordant, m'avait dit: « La moitié de

Paris stationne à votre porte, et l'autre moitié y vient trois fois par jour. » Des théâtres, me disait-on, étaient restés fermés, la foule ayant défendu qu'ils s'ouvrissent et que personne eût l'air de s'amuser tandis que j'allais mourir; même des messes étaient dites pour mon retour à la vie, et, quoique je ne crusse guère aux messes, je ne laissais pas d'en être fier comme d'une marque de plus de l'affliction universelle. Des courriers étaient envoyés dans les provinces; villes et villages attendaient dans une anxiété croissante. Les Jacobins, mes adversaires, avaient envoyé à ma porte une députation solennelle, et l'Assemblée nationale, me disait-on encore, avait le projet de prendre le deuil à ma mort...

— Mais vous m'en dites plus que je n'en savais!... s'écria le moribond. Quoi! c'est à ce point, Julien?... Et vous appelez cela un rêve triste! Mourir enseveli dans les larmes de tout un peuple!...

— Attendez. Quand je me fus bien nourri de ces idées, quand j'eus bien écouté, car il me semblait les entendre, les palpitations de tous ces cœurs, une pensée me vint qui effaça l'une après l'autre toutes ces brillantes images. Il me sembla que j'acquérais tout à coup le pouvoir de lire dans les cœurs, ou plutôt — car je n'avais pas même besoin, pour cela, d'un pouvoir miraculeux, — que je me mettais à réfléchir sur ce qu'il y avait réellement dans tous ces cœurs. Je vis mes ennemis — et ce n'étaient pas les Jacobins seulement — se réjouir en secret de ma mort, ne paraître affligés que parce qu'ils la re-

gardaient comme certaine, peut-être aussi parce qu'ils avaient à se laver du soupçon de l'avoir hâtée... Je vis autour de mon lit des amis dévoués peut-être, mais que l'éclat de mon nom pouvait contribuer autant et plus que l'amitié à réunir autour de moi...

— Vous vous calomniez, Julien, dit Mirabeau.

— Qu'en sais-je? Le cœur humain est si plein de ces choses-là!... Mais je reprends, car je n'ai pas fini.

Mon rêve continuait. De ces amis qui me soignaient, je passai à ceux du dehors. J'en vis d'abord beaucoup, y compris le roi et la reine, qui ne m'aimaient et ne pouvaient guère m'aimer que comme un homme devenu nécessaire, qui maudissaient tout bas, et avec assez de raison, l'humiliation d'en être venus à s'intéresser à moi. J'en vis d'autres ensuite — c'était le grand nombre, la foule, — dont l'amour m'effraya par sa vivacité même, car je compris combien vite il se changerait en haine, en horreur, pour peu qu'on vînt à savoir en quels termes je suis avec la cour. Je me disais : « L'homme dont la foule portera demain le deuil, c'est le révolutionnaire, l'homme de juillet 89, le démolisseur du trône; c'est l'homme que j'ai été, mais ce n'est pas l'homme que je suis; ce n'est pas moi... Ce peuple ne me pleure que parce qu'il est trompé sur mes sentiments et ma conduite. Je lui vole ses larmes. Il viendra peut-être une fois me les redemander dans mon tombeau, et il jettera aux gémonies les restes profanés de son idole d'aujourd'hui... »

Voilà ce que je me disais, Mirabeau, poursuivit Julien. Et je voyais comme un immense vide se faire par degrés autour de moi. La foule ne s'en allait pourtant pas; c'était moi qui me sentais seul, abandonné, au moment même où tous avaient l'air de ne vivre que pour moi. Vous expliquer comment cela se faisait, je ne le puis...

— Ce n'est pas nécessaire, Julien...

— Vous avez compris?

— J'ai compris...

— N'est-ce qu'à présent?

— Ah! Julien, quand je me disais heureux et fier...

— Eh bien?...

— Si vous saviez quel effort j'avais à faire!

— Moi aussi, dans ce rêve, j'avais commencé par m'étourdir. J'étais vous, je vous l'ai dit; je m'appropriais votre gloire et je vivais de votre vie. Mais comme je la sentis m'échapper et s'évanouir, cette gloire, quand les réalités prirent la place des chimères! Je m'aperçus que je me cramponnais à une ombre, à un néant; malgré moi, je la vis comme d'au delà de la tombe, et je me pris d'un grand dédain pour tout ce qui vient des hommes. Je compris que j'avais soif d'autre chose, que cette soif datait de loin, que je l'avais trompée jusque-là, qu'il fallait maintenant la satisfaire, ou mourir dans le désespoir... Eh bien! Mirabeau, de quelle eau m'auriez-vous conseillé de boire?...

— J'ai trop soif moi-même, Julien.

— Je me rappelai tout à coup un livre où il est

question d'eau, et d'une eau qui ne tarit pas. Il me sembla que je l'avais sous la main, ce livre... comme j'ai précisément celui-ci...

Julien tenait en effet un livre.

— ... et qu'en l'ouvrant, poursuivit-il, j'y lus ces mots :

« Que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu; croyez aussi en moi.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père ; si cela n'était pas, vous aurais-je dit : Je vais vous y préparer une place?

« Et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi.

. . . .

« Et je prierai mon père, et il vous donnera un autre consolateur pour demeurer éternellement avec vous, savoir l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point ; mais vous, vous le connaissez, car il demeure avec vous et il sera en vous.

« Je ne vous laisserai point orphelins; je viendrai vers vous.

. . . .

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne point comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point... »

Voilà ce que je lus, continua Julien ; et alors...

— C'est déjà fini?

— Je craignais de vous ennuyer.

— Encore un peu.

— Autant que vous en voudrez.

— Julien, votre rêve est bien trouvé.

— Se réalisera-t-il ?

— Voilà presque un commencement...

— A quand la fin?

— Julien, vous êtes bien heureux.

— Et vous?...

Il réfléchit un moment.

— Moins malheureux.

Peu d'heures après, voici ce que Julien écrivait.

« Il est mort. Ai-je réussi à combler un peu ce vide immense que j'avais entrevu sous l'orgueil de sa résignation? Dieu le sait. Mais le siècle ne devait pas lâcher sa proie. Mirabeau avait à peine achevé de me faire l'aveu de sa détresse, qu'il reprit tout à coup son rôle d'auparavant ; le mot « moins malheureux » était encore sur ses lèvres, que le bonheur forcé du stoïcisme avait déjà reparu sur ses traits. Cabanis arrivait, et Cabanis est un athée. L'athée a chassé Dieu, au moins du visage et des paroles. L'a-t-il également chassé du cœur? Encore une fois, Dieu le sait.

Il est mort. « La révolution a perdu sa providence, » a dit un de ses amis. Une autre providence l'a ainsi ordonné. Soumettons-nous.

La soumission, quant à moi, m'est facile. Je n'ai jamais cru que Mirabeau fût destiné à arrêter le

torrent. Ses victoires, depuis longtemps, n'étaient plus de celles qui en préparent et en facilitent de nouvelles ; il pouvait toujours dire, comme cet ancien général : « Encore une, et tout est perdu. »

Eussé-je cru à la possibilité de succès constants et durables, je me résignerais encore sans trop de peine à l'événement qui en rompt le cours. J'ai assisté sans peur aux commencements de la tempête ; j'assisterai sans peur à ses fureurs. Il est un port auquel je suis toujours sûr d'arriver. »

XXX

Nous voici maintenant en 1792, à la fin d'août.

Mirabeau est mort depuis seize mois, et le trône vient de s'écrouler. Au lieu de dire : « Déjà ! » soyons plutôt étonnés qu'il ait tenu si longtemps.

On se trompe, en effet, et cette erreur a été celle de beaucoup d'historiens, quand on se figure les meneurs de la révolution n'arrivant que par degrés à la conception des violences, des folies, qui allaient en marquer le règne. Les degrés, du moins, s'il y en eut, furent franchis avec une rapidité prodigieuse. Dès 1790, dès 1789, beaucoup de journaux s'habituèrent à parler un langage qu'on croit généralement n'avoir été que celui de 93 et de 94; dès l'aurore, on prêcha ou on approuva tous les crimes qu'on devait commettre plus tard. La royauté fut traînée dans la boue longtemps avant que personne avouât le projet d'établir la république. Quand Louis XVI, par exemple, eut sanctionné le décret sur le serment

des prêtres[1], Marat, dans son journal, le somme de livrer aux tribunaux tous ceux qui refuseront; et si un seul échappait, ajoute-t-il, s'adressant au roi lui-même, « vous passeriez pour un ennemi de la liberté publique, pour un perfide conspirateur, pour le plus lâche des parjures, pour un prince sans honneur, sans pudeur, pour le dernier des hommes... » Et ces injures, quoique énoncées sous forme éventuelle, tombaient en plein sur le roi, car on savait assez qu'il ne ferait pas poursuivre les prêtres réfractaires. Voilà ce qu'il avait gagné à accepter, contre sa conscience, un décret injuste et tyrannique, et à prolonger, par tant d'autres concessions du même genre, l'agonie de son pouvoir.

C'était vers le même temps que le *Journal des révolutions de Paris*, le plus lu de tous, proposait l'organisation d'un corps de *Tyrannicides*, pour mettre en action, disait l'auteur de l'article, « ce certain droit des gens exercé avec tant d'héroïsme par Harmodius et Aristogiton, par Scévole et les deux Brutus. » C'était classique, comme on voit; maint professeur put se dire, en lisant ces lignes meurtrières, qu'il y avait bien un peu trempé. « Citoyens, poursuivait l'auteur, arrêtez un instant vos regards sur cette institution, digne d'un grand peuple. Un bataillon de cent jeunes enthousiastes de la liberté, avoués par la nation, liés entre eux par le serment solennel d'immoler le premier tyran qui

[1] Décembre 1790.

s'élèverait contre la patrie, serait susceptible de rendre de bien plus grands services à l'espèce humaine qu'une armée de quatre millions de fédérés. La légion sacrée une fois sur pied, nos quatre millions de citoyens armés pourraient se dispenser désormais de sacrifier leurs travaux domestiques aux exercices du Champ-de-Mars. Cent patriotes au-dessus des événements sont assez pour soutenir et défendre les droits de vingt-cinq millions d'hommes; cent tyrannicides feront face sans peine à tous nos ennemis du dedans et du dehors. Mais cette poignée d'hommes doit être, pour ainsi dire, la quintessence de la nation. Cette troupe sainte n'admet pas de demi-patriotes; il les faut tous du caractère de ce jeune citoyen qui, le jour de la prise de la Bastille, d'une main montre à ses concitoyens la lettre accusatrice surprise à Flesselles, et, de l'autre, armée d'un pistolet, met à mort le traître. »

Ce mot d'ordre, *la mort*, avait donc été, dès le début, celui de la révolution. Les uns, Marat, Desmoulins et leur école, le répétaient tout haut et tout crûment; les autres, comme Robespierre, l'enveloppèrent longtemps dans les sophismes et les phrases du siècle. A la chute du trône, il éclata comme un tonnerre, et un immense *Væ victis* fut le cri unanime des nouveaux maîtres de la France.

Dès le 17 août, on crée un tribunal spécial pour juger ceux qui ont osé, au 10 août, faire leur devoir. Dès le 24, plusieurs sont exécutés. Le 28, une loi ordonne l'arrestation de quiconque a participé, de

près où de loin, par des actes, par des paroles, par des vœux même, à la dernière lutte de la royauté expirante. C'est Danton, ministre de la justice, qui a demandé cette loi, et, en quelques minutes, on l'a votée. « Il faut, a-t-il dit, une convulsion nationale pour faire rétrograder les despotes. Jusqu'ici, nous n'avons eu qu'une guerre simulée ; ce n'est pas de ce misérable jeu qu'il doit être ici question. Il faut que le peuple se porte, se roule en masse sur les ennemis pour les exterminer d'un coup; il faut, en même temps, enchaîner tous les conspirateurs; il faut les mettre dans l'impossibilité de nuire. » Comme il a bien entortillé, l'atroce avocat, dans sa harangue, les choses du dehors et les choses du dedans, les Autrichiens qui viennent de prendre Longwy, et les royalistes écrasés qui soupirent après la délivrance ! Il y a telle de ces phrases qu'on ne sait s'il faut appliquer à ceux-ci ou à ceux-là. Patience ! Les assassins se chargeront de prononcer.

En attendant, toujours sous la dictée de Danton, on fait du patriotisme à l'antique. On décrète que Longwy, coupable de s'être rendu aux Autrichiens, « sera détruit et rasé ; » on veut tâcher de se croire des héros, de peur de s'apercevoir qu'on est des bêtes féroces. Mais le calcul, en somme, n'aura pas été trop mauvais. Des historiens viendront qui se pâmeront d'enthousiasme à ces sanglantes rodomontades, et qui se croiront obligés d'appeler grands ces hommes qu'ils auront d'abord, comme nous, appelés atroces.

La loi est à peine rendue que l'exécution com-

mence. On ferme les barrières. Des patrouilles circulent autour du mur d'enceinte pour arrêter quiconque voudra fuir ; des bateaux armés ferment la Seine au-dessus et au-dessous de la ville. Ordre d'illuminer, la nuit venue, toutes les maisons; peine de mort pour qui entravera, n'importe de quelle manière, les perquisitions qui vont avoir lieu.

La grande chasse commence, continue, s'achève, sans que les agents de Danton aient rencontré la moindre résistance. Le lendemain, toutes les prisons sont pleines.

XXXI

Une des plus pleines était celle qu'on appelait et qu'on appelle encore *l'Abbaye*, ancienne prison seigneuriale de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, devenue, quelques années avant la révolution, une prison militaire.

Elle avait reçu, à ce titre, les Suisses échappés au carnage du 10 août ; il y en avait cent cinquante-six, tant officiers que soldats. Les arrestations subséquentes amenèrent des prisonniers de toutes les conditions, journalistes, prêtres, officiers non Suisses, employés hauts et bas du gouvernement déchu, et jusqu'aux frères Sanson, les bourreaux de Paris, coupables d'avoir guillotiné, au nom du roi, quelques criminels véritables. Au nom de la liberté, et les innocents, à la bonne heure.

Pour loger toute cette foule, il avait fallu profiter de toutes les parties du bâtiment. La chapelle avait de nombreux hôtes; la sacristie aussi. C'est

dans ce dernier local que nous conduirons nos lecteurs.

Il est nuit. Une misérable chandelle, que les habitants de ce lieu viennent d'obtenir à grand'peine et qu'ils ont payée un écu, les éclaire. Quelques grabats sont rangés le long des murs. On aperçoit un petit escalier de pierre, qui conduit dans une tourelle ; cette tourelle a une lucarne sur la rue.

Les prisonniers sont en ce moment réunis, dans un des coins de la salle, autour d'un lit. Sur ce lit est couché un homme d'une physionomie noble et fière, mais visiblement affaibli par une souffrance déjà longue.

Il avait eu, en effet, au 10 août, le bras cassé par une balle. Une autre balle l'avait atteint à la jambe ; un coup de sabre, à la tête. Réfugié dans une maison, il avait été découvert et traîné à l'Abbaye ; son bras cassé, dont l'appareil s'était dérangé dans le trajet, avait dû être remis une seconde fois. C'était M. de Reding, officier suisse.

On parlait — de quoi aurait-on parlé? — du despotisme ignoble et sanguinaire qui exploitait la victoire du 10 août.

— J'ai peine encore, disait le blessé, avec mes idées de soldat, à me figurer un tel oubli des lois de la guerre et de l'honneur. La cruauté pure et simple, j'en prendrais mieux mon parti ; mais ce qui me renverse, c'est cette perfidie qui étonnerait les sauvages mêmes, car ils égorgent leurs prisonniers, mais ils n'essayent pas de les faire passer pour criminels. Ces

gens-ci avaient accordé eux-mêmes, dans leur constitution, une garde au roi ; ils lui reconnaissaient donc le droit de se défendre, et à nous celui de le défendre. Être venus par milliers se ruer sur le château, — et dire ensuite, et soutenir que c'est nous qui les avons attaqués, nous qui sommes des assassins! Avoir annoncé leur projet, fixé le jour de l'attaque, pris ouvertement leurs mesures, — et prétendre, après, que c'est nous qui avions formé un complot, nous qui nous préparions à verser le sang du peuple! Et c'est là la nation française! C'est là ce peuple qui se dit le premier des peuples!... Mais pardon, monsieur de Sombreuil... Je sais bien que je vous fais de la peine... Vous ne pouvez vous résigner à penser du mal de votre pays...

— Ces misérables ne sont pas la nation, dit l'ancien gouverneur des Invalides.

— Non; mais où est-elle?

— Elle est où sont les gens d'honneur.

— Bien, monsieur de Sombreuil!... s'écria un jeune officier, assis de l'autre côté de lui. Nous ne serions que trois en France à penser comme vous, que nous pourrions et que nous devrions dire encore ce que vous venez de dire...

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis...

— Voilà qui me fait du bien, Montsabray, dit M. de Reding.

— Mais, du reste, reprit le jeune homme, ce que vous disiez tout à l'heure, je le dis comme vous. A

quel degré d'abrutissement moral ne faut-il pas être descendu pour mentir avec cette effronterie, et pour être cruel avec cet abominable sang-froid ! Je voudrais, dût-il m'en coûter la vie, assister à un de leurs conciliabules ; je voudrais voir ce qu'ils se disent entre eux, comment ils tombent d'accord sur les mensonges à faire et sur les crimes à commettre...

— Eh ! monsieur, dit un autre prisonnier, ils sont d'accord avant de s'être vus. Le même génie les anime ; le même intérêt les pousse. Tout ce qui les sert est bon, et une délibération est bientôt close quand chacun n'y apporte que ces principes-là. Voilà pour les chefs ; quant au peuple, la chose est encore plus simple. Jamais armée ne fut docile aux ordres de son général comme l'est la multitude à ceux de ses meneurs. Conscience, raison, simple bon sens, elle a tout abdiqué. Ces gens qui ont marché à l'assaut des Tuileries, qui s'y étaient préparés depuis un mois, — il y en a des milliers qui croient sérieusement avoir été attaqués, assassinés ; il y en a des milliers qui nous égorgeront, si on leur en donne l'ordre, avec la conviction de ne tuer que les assassins de leurs frères.

— On se donne assez de peine, dit M. de Sombreuil, pour que cette idée soit la leur et qu'ils n'en sortent pas. Voyez la fête funèbre de dimanche, que le journal d'hier nous racontait ; elle n'a eu évidemment d'autre but que de les habituer à regarder comme un martyr quiconque périt dans une émeute. Sur une douzaine d'écriteaux, portés par autant de

cavaliers, on lisait : *Massacre de Nancy*, *Massacre de Nîmes*, *Massacre d'Avignon*, *Massacre du Champ de Mars*, etc., etc. Partout où le gouvernement a essayé de résister et où quelques émeutiers ont mordu la poussière, *massacre*, toujours *massacre*.

— Et c'est Chénier qui a fait le discours !

— Cela vous étonne, monsieur? Chénier aura de l'encens pour toutes les idoles.

— Son frère est en fuite, dit-on.

— Je l'espère. Il risquerait trop de partager le sort de Durosoi.

— Ce pauvre Durosoi! On a peu parlé de sa mort et on n'en parlera guère, et cependant c'est l'inauguration d'une tyrannie nouvelle. Ce que nos révolutionnaires ont réclamé longtemps avec le plus de violence, la liberté de la presse, voilà qu'au premier pas ils l'écrasent, l'anéantissent. Durosoi n'avait commis d'autre crime que d'être le rédacteur du *Journal de Paris*.

— Il écrivait bien mal.

— Il a su mourir. C'est quelque chose.

— Eh! nous le saurons tous. Mourir va devenir un accident tout ordinaire.

— Je crois qu'on entend une voiture, dit M. de Reding. Allez voir, Montsabray.

Montsabray monta dans la tourelle.

— Eh bien, que voit-on?

— Une voiture... mais je ne distingue rien... Ah! si... Il y a des gendarmes tout autour... Ce sont des compagnons qu'on nous amène...

Il revint.

— Voyez déjà, reprit M. de Sombreuil, comme nous nous habituons à tout ceci. On entend le bruit d'une voiture; on va voir ce qui arrive. *Ce sont des compagnons qu'on nous amène.* On revient s'asseoir, et tout est dit.

— Que voulez-vous que j'ajoute?

— Oh! rien... Mais qu'est-ce que c'est donc?... Dieu me pardonne! C'est son violon!...

— Et pourquoi pas, monsieur?... dit un petit homme qui venait de prendre en effet, sous un des lits, une boîte à violon, et qui se mettait en devoir d'accorder l'instrument.

— Mais vous êtes fou, Brassac!...

— Ta... ta... ta... ta...

On me dit fou... J'en suis bien aise,
Car la folie a mille appas.
Je serai fou, ne vous déplaise,
Et rirai de qui ne l'est pas...

— Et quel est l'autre fou qui a rimé ça?...

— Collé, je crois... ou Désaugiers... A moins que ce ne soit Piron, ou Favart, ou... Ma foi, c'est peut-être moi... Bien! voilà ma chanterelle cassée...

Il commençait à dater d'un peu loin, mons le chevalier de Brassac, car c'était lui qui avait fait, en 1750, la musique d'un opéra de M. de Pompignan, *Héro et Léandre.* C'était un de ces vieux types en *ac*, sentant la Garonne d'une lieue, nés en gaudriolant, décidés à mourir de même; brave soldat, du

reste, quoique hâbleur comme un faux brave. Il avait gagné mieux que personne ses épaulettes de maréchal de camp.

Nos prisonniers reprirent leur entretien; mais on l'entendait fredonner, grommeler, raccommoder sa chanterelle, qui toujours criait et se cassait. Elle se trouva enfin trop courte, et plus moyen d'y refaire un nœud. Et Brassac de grommeler de plus belle. — Voyez-vous ce voleur, ce brigand de guichetier! Je lui dis de m'acheter une chanterelle de Naples, et il m'apporte une horrible ficelle!... Tant pis! Je jouerai sans chanterelle, canaille!... Je t'écorcherai les oreilles...

— Et les nôtres, Brassac?... dit M. de Montsabray.

— Les vôtres?... N'écoutez pas.

— Vous auriez bien mieux fait de faire acheter un journal.

— Eh! parbleu, en voilà un... deux... trois... Je lui avais dit de m'apporter tous ceux qu'il trouverait...

— Et vous les gardiez dans votre poche?...

— Je n'y pensais plus... Gueuse de chanterelle, va!...

— Donnez donc... Donnez... Puisque vous ne voulez pas lire...

— Tenez... Tenez... Pouah! quels journaux!... *Le Patriote*... *Le Bonnet Rouge*... Ça pue le ruisseau...

— Et le sang...

— *La Commune de Paris*, *l'Ami du Peuple*...

— Il nous sert en ami, votre guichetier...

— Oui!... Et ma chanterelle?...

Mais on laissa le gascon pour parcourir au plus vite ses journaux.

M. de Montsabray l'avait dit : ils puaient le sang. Ce n'était qu'un long cri de mort varié sur tous les tons, sérieux, plaisant, raisonné, enthousiaste, froid, furieux. Les nouvelles étaient à l'avenant. On racontait la mort de Durosoi, celle de ses compagnons de guillotine, MM. de la Porte et d'Angremont, celle des royalistes assassinés çà et là par tels et tels généreux citoyens, « vengeurs du peuple. » On revenait sur la prise de Longwy; on parlait de celle de Verdun, qui ne pouvait tarder, et qu'il s'agissait de venger sur tous ceux qu'on soupçonnerait de s'en être réjouis. On annonçait que les paysans de la Vendée paraissaient vouloir se soulever; et comme c'est chose reçue que toute insurrection est un forfait sous un gouvernement né d'une insurrection, il faut que ces paysans soient exterminés au plus tôt. Viennent aussi de longs détails sur la fête funèbre du dimanche. Le clergé constitutionnel avait offert son concours; on l'a refusé, car la nation ne veut désormais plus de prêtres, ni constitutionnels, ni autres, et les assermentés verront bientôt qu'ils ont commis une lâcheté inutile. A un de ceux qui offraient leurs services, l'abbé Charpentier, curé de Saint-Laurent, voici ce qu'une section a répondu : « Garde tes prières pour les imbéciles qui croient encore aux momeries sacerdotales. Nos frères morts pour la liberté n'ont pas

d'excuses à faire à ton bon Dieu, ni de pardon à lui demander. S'il entend son affaire, il aura pour eux des couronnes toutes prêtes; sinon, ils sauront s'en passer. »

La fête a donc été — nous ne dirons pas païenne, car ce serait faire injure aux païens, lesquels convoquèrent toujours la religion à leurs fêtes, — mais purement *civique*, comme on dit. On avait élevé sur le grand bassin des Tuileries une pyramide colossale, tendue de noir, couverte d'inscriptions lugubres. Là devait arriver, après une longue marche à travers Paris en deuil, la procession expiatoire. On porterait, entre autres objets sacrés, la fameuse pétition du 17 juillet 91, celle qui avait dès lors demandé la république, et avait été l'occasion du *massacre* du Champ de Mars. Puis viendraient d'énormes sarcophages, qui sembleraient porter des montagnes de cadavres; puis ces bannières de vengeance dont nous avons déjà parlé, puis la Loi, statue gigantesque, armée de son glaive, suivie de ceux à qui elle allait le remettre, les juges du tribunal extraordinaire. Derrière ce tribunal, les hommes qui l'avaient créé, la redoutable Commune de Paris, maîtresse de l'Assemblée, maîtresse de la France, et traînant dans ses rangs une autre statue colossale, celle de la déesse qui lui prête son nom pour écraser vingt-cinq millions d'hommes, la Liberté. Enfin, voici l'Assemblée nationale, ou du moins ce qui en reste, car un grand nombre de membres sont démissionnaires ou en fuite, et, même parmi les pré-

sents, combien qui tremblent! Ils ont tous à la main des couronnes de laurier; ils les déposeront au pied de la pyramide. C'est là que Chénier parlera, là que se chantera l'hymne funèbre dont il a fait les paroles et Gossec la musique, là que sera jurée, dans le secret de quelques cœurs farouches, l'inauguration de la terreur. Au reste, regardez à travers les Tuileries. Là-bas, sur le Carrousel, ne voyez-vous pas ces deux bras rouges?... C'est la décoration du fond, le dernier mot de tout ceci, la machine de ce bon docteur Guillotin, récemment adoptée par l'Assemblée nationale. C'est la première fois qu'on l'a laissée en permanence. Elle n'a rien fait aujourd'hui, si ce n'est de figurer parmi les décors de la fête; mais on lui promet pour un de ces jours le major des Suisses, Bachmann, brave entre tous les braves, et qu'ils mèneront à la mort, les misérables, en chemise rouge, comme on fait pour les parricides!

Voilà ce qu'ils lisaient, nos prisonniers, dans les journaux de M. de Brassac. Les décrets aussi foisonnaient, et d'autant plus abondamment qu'on était entré, depuis le 10 août, dans les voies révolutionnaires proprement dites, c'est-à-dire qu'on ne s'inquiétait plus de respecter, même en apparence, les principes posés dans la déclaration des Droits de l'homme. Une loi, entre autres, prononçait la confiscation définitive des biens des émigrés. Les punir de leur fuite au moment même où on entassait dans les prisons ceux qui ne les avaient pas imités, c'était presque une plaisanterie; mais les nouveaux tyrans

s'enivraient de despotisme, et l'atroce, comme le sublime, est souvent voisin du ridicule. Une autre loi bannissait de France les prêtres non assermentés, et cette loi même était déjà violée, car on venait d'emprisonner par centaines ces hommes auxquels la loi donnait quinze jours pour s'en aller. Une autre encore, mais qui n'était, celle-là, que ridicule, donnait le titre de citoyens français à un certain nombre d'étrangers, bizarrement choisis dans ce qu'il y avait de plus haut et de plus bas, Washington et Clootz, par exemple, côte à côte. Klopstock, l'auteur de la *Messiade*, était un des élus.

Cependant d'autres prisonniers, logés dans des salles voisines ou dans l'église même, venaient de temps en temps faire visite à leurs amis de la sacristie. C'était Thierry, le valet de chambre du roi; c'était M. de Jaucourt, membre démissionnaire de l'Assembleé nationale; c'était M. Lhomond, le vieux professeur de sixième, l'auteur de la vieille grammaire qui en a enterré tant d'autres, qui en enterrera plus d'une encore. Il trouvait là de ses anciens élèves, et plus d'une larme avait coulé au souvenir du temps où l'on récitait sans souci le *Rosa Rosæ* du bon Lhomond.

Voilà aussi l'abbé Lenfant, qu'on ne pourrait pas appeler bon, mais qui se montre ici sous les beaux côtés de son caractère, ferme, énergique, malgré le malheur et l'âge. Ses bonnes comme ses mauvaises qualités le recommandaient également à la haine des hommes du jour. Il avait droit à la persécution;

il le sait et il en est fier. Voilà aussi l'abbé de Boisgelin, agent général du clergé; voilà M. de Montmorin, pas le ministre, mais un des hommes, au contraire, qui ont osé regarder la révolution en face, et qui la braveront jusque sous la hache ou le sabre; voilà... Mais quel est donc cet homme qui parle si haut, qui raconte, qui gesticule, qui rit, qui pleure, qui se démène, tellement qu'on est forcé de lui dire qu'il va incommoder M. de Reding?... Ah! Figaro, tu ne prévoyais pas qu'un des premiers qui se mordraient les doigts de cette révolution que tu as tant appelée, tant aidée, ce serait toi, mon ami, toi! Mais écoutez... Il parle de fusils, de ballots, d'agiotage. C'est une affaire à n'y rien comprendre du tout, hors une chose, savoir que Beaumarchais n'est pas tant ici comme aristocrate et pour avoir été dépassé par ses amis, que pour avoir voulu tripoter sous la république comme il tripotait sous la monarchie, achetant, vendant, embrouillant, se ruinant et s'enrichissant d'un mois à l'autre. Il s'agissait, cette fois, de soixante mille fusils que le dit Beaumarchais devait livrer, et qu'il n'a pas livrés. On les a retenus en Hollande, à ce qu'il dit. Est-ce vrai? On ne sait. Les prisonniers, en attendant, le dispenseraient volontiers du récit éternel de cette histoire, et la plupart sont peu jaloux de frayer, même entre quatre murs, avec ce vieux brocanteur. Mais il est si plein de lui-même, et de ses malheurs, et de ses fusils, et de ce brigand d'Hébert, membre de la Commune souveraine après avoir vendu

des contremarques à ses pièces, qu'il ne s'aperçoit même pas, lui qui s'est tant moqué des autres, qu'on se moque de lui. Le voilà pourtant, sous ce rapport, entre assez bonnes mains. Celui qui le fait jaser, c'est M. de Jourgniac-Saint-Méard, ex-capitaine au régiment du roi, ex-collaborateur au *Journal de la cour et de la ville*, qu'il pourvoyait surtout de calembours, d'anecdotes, de farces grandes et petites. Il y en avait tant au dix-huitième siècle, de ces gens qui cachaient dans le fourreau de leur épée une petite plume bien pointue, ou faisant de son mieux pour le paraître! Mais rire et faire rire étaient devenus un crime; pleurer allait aussi bientôt l'être.

Tandis que M. de Jourgniac, aidé de M. de Brassac, s'amuse à faire parader le vaniteux marchand de fusils, nos prisonniers du coin ont repris leur conversation, surabondamment alimentée par le contenu des journaux. Ils voudraient en vain se persuader que ces emprisonnements en masse ne cachent pas quelque projet sinistre, et qu'on a voulu seulement, selon la phrase officielle, mettre les ennemis de la nation dans l'impossibilité de nuire. Ces mots eux-mêmes présentent un horrible double sens. Aucun des prisonniers n'en a fait tout haut la remarque, mais chacun d'eux l'a lue dans les yeux de tous les autres.

— Qu'avez-vous fait de l'*Ami du Peuple*, Montsabray? dit M. de Sombreuil.

— M. de Chautereine le tenait tout à l'heure. Est-ce qu'il l'aurait emporté?...

— Il a lu… d'un air… Avez-vous vu?…

Mais personne ne répondit. Ils avaient tous assez remarqué l'émotion de M. de Chantereine, ex-officier de la garde constitutionnelle du roi; leur émotion ressemblait trop à la sienne pour qu'ils ne cherchassent pas mutuellement à se la cacher.

Aussi s'efforcèrent-ils, comme d'un commun accord, de donner à la conversation une allure un peu moins triste; et quand les deux Gascons se furent débarrassés de Beaumarchais, on les reçut dans le cercle avec beaucoup plus de plaisir qu'on n'eût fait un moment avant.

Ils avaient, comme toujours, leur sac plein; ils avaient glané dans le sang, comme jadis parmi les fleurs des paisibles salons, leur provision de bons mots, d'anecdotes, de vers grands et petits. Ils racontaient avec une intarissable verve les séances de club auxquelles ils avaient assisté, au risque d'être reconnus et assommés; ils contrefaisaient à merveille ce jargon à phrases gigantesques, ces attendrissements saupoudrés de mots féroces, ces sanguinaires niaiseries dont aucune époque, aucun peuple, n'avait offert le modèle. Ils arrangeaient d'impayables dialogues où l'un d'eux, par exemple, faisait Hébert, l'aboyeur, et l'autre le doux Barère, l'Anacréon de la guillotine, comme avait dit quelqu'un ou comme quelqu'un allait le dire, car nous ne savons pas si le mot était déjà trouvé. Ils récitaient certaine lettre insérée jadis dans le *Mercure*, où le baron de Vieusac — c'était ce même Barère — avait

trouvé moyen de fourrer, dans moins de deux pages, quatorze fois le mot d'*humanité*. Ils en dirent tant, et de si plaisantes, que la voûte de la prison finit par répéter quelques-uns de ces bons rires dont les Français ont le secret jusque sous les verrous et sous la hache; M. de Reding lui-même, qui n'était pas Français et qui souffrait, céda plus d'une fois à l'hilarante contagion. Et c'était chose impayable, en effet, que d'entendre ce vieux Brassac, pinçant son éternel violon, fredonner les couplets dont il avait enrichi son journal. Il avait travesti jusqu'aux chants révolutionnaires, le *Çà ira*, la *Carmagnole*, tous ces refrains aussi plats dans les mots que féroces dans la pensée.

— Je crois, dit M. de Reding, que voici encore une voiture. Allez voir...

Montsabray remonta dans l'observatoire.

— Eh! eh!... Une dame, cette fois...

— Jeune?... cria-t-on.

— Elle en a l'air.

— Jolie?

— Charmante.

— Vous pouvez la voir depuis là?

— Qui vous dit que je la vois?

— Vous dites qu'elle est charmante...

— Je le suppose.

— Ah! ah!...

— Il ne faut pas penser mal de son prochain.

— Et on l'amène?

— Au contraire... On a l'air de lui refuser la porte...

— Quelque amante éplorée...

— Mais elle montre un papier.... On examine ce papier... Elle entre...

Et Brassac d'entonner une espèce de romance, où il est question d'une belle dame allant voir un beau prisonnier.

Mais la belle dame, en personne, apparut tout à coup sur le seuil de la sacristie, et s'élança vers M. de Sombreuil... C'était sa fille.

Ce violon, cette folle gaieté que partageait M. de Sombreuil, la frappèrent visiblement d'une impression poignante. Elle sembla sur le point de s'arrêter, comme insultée dans sa douleur par un pareil contraste, et, même en se précipitant dans les bras de son père, il y avait encore comme un reproche sous ses larmes.

Mais au même moment, on entendit dans la chapelle des pas précipités, des cris d'effroi. Une voix convulsive et comme étouffée dans le sang s'écria : « Nous serons tous égorgés.... Tous.... Mais on ne m'aura pas... Je meurs... Je meurs... »

C'était M. de Chantereine qui venait de se couper la gorge, et, d'un dernier mouvement, il lança dans la sacristie le journal de Marat, déjà couvert de son sang. Les prisonniers reçurent l'affreux baptême ; il y eut des gouttes partout, et jusque sur les blanches mains de mademoiselle de Sombreuil. Aussi, quand elle se détacha des embrassements de son père,

aucun reproche ne se lisait plus dans ses yeux. Ce sang ne l'avait que trop vengée, et les regards de Brassac lui-même imploraient le pardon de ses folies.

XXXII

Mais l'ordre arriva, peu après, de renfermer les prisonniers dans leurs salles respectives. Mademoiselle de Sombreuil, qui venait partager la captivité de son père, dut se séparer de lui. Elle fut emmenée dans la chambre qu'occupait madame de Tourzel, gouvernante des Enfants de France.

Quand nos prisonniers, enfermés, se retrouvèrent autour de ce même lit, ils furent longtemps sans rien dire. Ce sang, cette voix, ces mots sinistres, avaient glacé les plus braves. Ce que le malheureux venait de dire, ils se l'étaient tous dit auparavant, et d'ailleurs, comme lui, ils l'avaient lu dans l'infernale feuille; mais la voix d'un mourant semblait y avoir ajouté l'imprévu d'une prophétie, l'horreur d'un inexorable arrêt.

Et il ne se passait pas dix minutes que le bruit sourd d'une voiture n'annonçât l'arrivée de quelque nouveau prisonnier. Mais M. de Reding ne songeait

plus à envoyer dans la tourelle, ni son ami à y aller.

Une fois, cependant, il se fit tant de mouvement, que deux ou trois montèrent à la lucarne. Ils virent entrer en grand cortége le procureur de la commune, Manuel, et, peu après, ils le virent sortir. Un homme l'accompagnait, qui paraissait lui exprimer la plus vive reconnaissance ; un prisonnier, sans doute, qu'il était venu faire mettre en liberté. On reconnut Beaumarchais.

— Tant mieux !... dit M. de Brassac. Son sang aurait fait tache dans le nôtre.

M. de Brassac, on le voit, savait être autre chose qu'un farceur.

La soirée était assez avancée et les grabats allaient recevoir leurs hôtes, quand un nouveau prisonnier fut introduit. Le geôlier eut la politesse de dire qu'il était bien fâché de déranger ces messieurs, mais qu'il ne savait plus où mettre les arrivants ; que ces messieurs feraient volontiers, sans doute, une place à M. l'abbé Julien.

On le reçut avec empressement. Il courut serrer la main au blessé, qui murmurait : « Vous aussi! »

— Oui, moi aussi, dit-il. Est-ce que je ne l'ai pas bien mérité?

— Mieux qu'aucun de nous.

— Pourquoi mieux?... Vous avez fait votre devoir ; j'ai fait le mien.

— Mais nous n'étions, reprit M. de Reding, que les bras. Vous étiez la tête.

— Je tâchais d'être le cœur.

— Et vous avez échoué comme nous.

— Affreuse nuit!

— Nous y revenons sans cesse, dans nos loisirs de la prison, à cette nuit et à cette journée du 10 août. Elle nous devient tellement présente, que nous nous surprenons à en parler comme si c'était à refaire, comme s'il était encore temps de profiter des fautes commises et de ressaisir la victoire.

Julien s'assit auprès du lit, et le cercle se reforma. Il raconta qu'après avoir échappé aux massacres des Tuileries, il avait trouvé un asile dans un village près de Paris; que l'œil d'un ennemi, d'un ancien prêtre devenu un fougueux jacobin, — nous n'avons pas besoin de le nommer, — l'avait découvert dans sa retraite. On lui demanda ce qu'il pensait du sort réservé aux prisonniers. Il éluda; mais on ne comprit que trop qu'il n'apportait aucun espoir. On crut même entrevoir, mais nul n'osa lui en demander davantage, qu'il n'en était plus aux conjectures.

On revint donc encore, cédant à ce triste besoin dont avait parlé M. de Reding, aux détails de la catastrophe. Julien pouvait raconter beaucoup de choses qui n'ont été généralement connues que plus ou moins longtemps après, et qu'un grand nombre des défenseurs mêmes du château avaient ignorées jusque-là. Dans cette nuit fatale du 10 août, tandis que Louis XVI s'enfermait avec le père Hébert, son confesseur, repassant son rôle de martyr et oubliant celui de roi, Julien n'avait pas quitté la reine. Il lui enseignait les deux rôles, lui apprenait

à les agrandir l'un par l'autre. Et ce n'était, du reste, que ce qu'il avait fait depuis la mort de Mirabeau.

Cette nuit donc, aux bruits lointains de l'émeute, aux sons lugubres du tocsin qui s'entre-répondaient de tous les clochers de Paris, il avait eu à soutenir la reine et contre les défaillances de son cœur, et contre la déplorable résignation du roi. Il y avait travaillé, non en lui cachant le martyre, mais en le lui montrant à sa véritable place, c'est-à-dire après une résistance honorable, un devoir cruel accompli. Le courage même, lui disait-il, n'est qu'une espèce de lâcheté s'il se borne à courber la tête, à accepter la mort pour se délivrer des chances et des angoisses du combat. Le roi devait rester au château, user de tous ses moyens de défense, et périr, s'il le fallait, avec ses derniers défenseurs.

Aussi Julien retrouvait-il, en peignant ces heures terribles, les couleurs que sans doute il avait alors trouvées pour peindre les résultats qu'aurait la fuite du roi. Il rendait à ses compagnons de prison et leurs impressions du 10 août, et la sombre douleur que ce jour leur avait laissée, car ils avaient tous figuré dans les rangs de la malheureuse armée que Louis XVI abandonna. Quel moment, disait-il, que celui où il se leva, regarda la reine, et dit « Partons! » La reine avait repoussé avec indignation cette fatale idée de chercher un asile auprès de l'Assemblée nationale. Le ministre de la marine, M. Dubouchage, avait dit hautement que c'était livrer le roi; j'avais

dit plus encore, car je n'avais pas craint de prononcer le mot de lâcheté, et ce mot était resté comme enfoncé dans le cœur de la reine. Mais quand elle vit le roi décidé à partir, quand il eut dit *Partons*, et retrouvé, pour ordonner la fuite, ce ton de commandement qu'il n'avait pas su prendre pour ordonner le combat, elle ne put que rougir et le suivre. Moi, je me dérobai dans une embrasure de fenêtre, pour qu'elle n'eût pas au moins la douleur de rougir devant moi.

Je fus longtemps, poursuivit Julien, sans revenir de ma stupeur. Je regardais machinalement au loin les flots pressés des assaillants, que la fuite du roi remplissait d'une ardeur nouvelle ; j'écoutais machinalement les douloureuses réflexions de ceux qu'il venait de laisser sans chef, sans ordres, sûrs maintenant, qu'ils combattissent ou ne combattissent pas, de hâter sa perte et la leur. Mes pensées étaient d'un autre genre. Je repassais les longues causes qui avaient préparé, amené, précipité cette crise suprême ; ou plutôt, — car ce n'était pas dans ma tête et comme une froide histoire que je rappelais ce passé, — je voyais tout le siècle comme défilant devant mes yeux, hommes, choses, idées, vérités, mensonges ; il me semblait saisir, comme du sommet d'une éminence, tous les rapports, tous les enchaînements. Je ne pensais pas ; je voyais. Les émotions de cette nuit avaient créé en moi comme une faculté nouvelle.

Mais à cette rapide intuition des événements et

des années se mêlaient aussi quelquefois les souvenirs de tout à l'heure, les scènes de la nuit même. Une surtout m'avait laissé une de ces impressions qu'on ne peut dire, et qui deviennent comme une portion de notre âme.

C'était au point du jour, dans une salle du pavillon de Flore. Les abords du château étaient encore déserts; les bruits lointains de la nuit s'étaient calmés. Cette solitude, ce silence, la fraîcheur du matin, les splendeurs de l'horizon, tout ce qui d'ordinaire apaise et charme, ne faisait qu'ajouter à la sombre horreur de l'attente; entre une telle nuit et un tel jour, c'était une affreuse ironie que ce sourire de la nature et ce calme apparent des hommes. Les tours de Notre-Dame se dressaient comme deux fantômes sur le blanc rougeâtre du ciel. La reine les regardait souvent. « Savez-vous, me dit-elle, à quoi je pense? » Mais j'avais lu sa pensée dans ses yeux. « La reine pense, lui dis-je, au temps où elle allait, dans toutes les pompes du trône, s'agenouiller à l'ombre de ces tours... » — « Oui, reprit-elle, et que le canon tonnait, que le bourdon sonnait, que les vieilles tours frémissaient, que le peuple... Mais il y a longtemps que le peuple ne mêlait plus ses acclamations à tout ce bruit... Mon nom n'a recommencé à retentir qu'enveloppé de cris de mort... Dites-moi, l'ai-je méritée, cette haine?... — « Madame, lui dis-je, il y a longtemps que vous savez ma pensée sur ce qui a pu contribuer à vous ôter l'amour du peuple; ce n'est pas en ce moment que je la répéterais... » Elle

soupira. « J'entends... On ne fait plus de reproches aux mourants... » Puis, comme le soleil venait de se montrer tout à coup à l'horizon, rouge, noyé dans un brouillard de pourpre : « C'est le dernier, n'est-ce pas?... » dit-elle en me le montrant de la main. « Dieu le sait, madame, » répondis-je. Elle frémit. « Quoi ! je pourrais ne pas le voir se coucher !... » Et elle le fixait de ses yeux ardents, humides, comme si elle eût voulu l'arrêter dans sa marche, ou que son cœur troublé se fût mis à lui demander, comme à un Dieu visible, d'avoir pitié de la monarchie et d'elle. Mais l'astre s'élevait comme dédaignant sa prière ; et elle, s'emparant du présage redoutable qui semblait écrit dans ses rayons : « Qu'il est rouge ! dit-elle ; que de sang !... » Puis, se redressant vivement : « Ah ! reprit-elle, — et c'était, cette fois, la fille de Marie-Thérèse, — si nous étions au moins au matin d'une bataille ! Si ce rouge soleil se levait sur deux braves camps ombragés de leurs bannières, prêts à marcher, sans haine comme sans peur, à la rencontre l'un de l'autre! Alors, dût le présage être clairement pour moi, je l'accepterais avec bonheur ; je le saluerais comme un message de gloire, ce soleil qui m'annoncerait la mort. Mais devant ces ignobles piques, ces hideux bonnets rouges, ces regards, ces gestes, ces cris féroces... Ah ! on a presque honte d'être brave, et on serait tenté de se laisser assassiner plutôt de descendre à se défendre. Vainqueurs, qu'est-ce que nous ferions de la victoire? Vaincus, c'est le massacre, ou, comme

faveur, l'échafaud ! » Et la reine parlait encore, que le bataillon dit des Marseillais déboucha sur le Carrousel. Ils arrivaient, comme évoqués par sa méprisante indignation, plus effrayants et plus hideux encore qu'elle ne les avait peints. Ils semblaient dire : « Nous voici !... Ce que tu as prédit, nous le ferons. Nous combattrons d'abord ; nous égorgerons après. Ceux qui échapperont aujourd'hui à nos vengeances, nous les retrouverons une autre fois... »

Julien se tut ; mais M. de Maussabray, le regardant fixement, lui prit la main. — Monsieur, ce n'est pas par hasard que ces paroles sinistres vous échappent... Vous en savez plus que vous n'en dites... Parlez... Nous sommes des hommes.

— Vous le voulez ?.. reprit-il. Je parlerai. Comme j'approchais, ce soir, de la barrière Saint-Jacques, une clarté rougeâtre pénétra tout à coup dans la voiture où j'étais enfermé. Je regardai. Des torches, plantées dans un champ, éclairaient des hommes creusant une espèce de puits, et j'entendis, à côté de la voiture, deux de mes gardiens qui causaient. — Ils n'auront pas fini, disait l'un. — Il le faudra bien, disait l'autre. On travaillera toute la nuit. — Ils ne se doutent pas, les royalistes, reprit le premier en ricanant, de la peine qu'on prend pour eux... — Chut !... fit l'autre, et il regardait la voiture. Ce champ, messieurs, je l'ai reconnu...

— Et nous le reconnaissons, dit M. de Maussabray. Continuez.

— J'ai fini. Ce champ, c'est celui sous lequel s'é-

tendent les catacombes de Tombe-Isoire. C'est dans ces souterrains qu'on porta, en 86, les ossements recueillis au cimetière des Innocents...

— Et c'est là qu'on nous jettera demain...

XXXIII

Ce *demain,* c'était le 2 septembre.

Une chose navrait, au milieu de leurs angoisses, les prisonniers qui avaient l'affreuse certitude du sort réservé à tous : c'était la sécurité de ceux qui ne s'en doutaient pas ou ne voulaient pas y croire. Le malade que vous savez aux portes de la tombe et qui vous entretient de ses projets, qui vous parle d'années quand il devrait à peine parler d'heures, ce n'est déjà qu'avec une douloureuse pitié que vous l'entendez disposer de ce temps qu'il ne verra pas ; mais là, au moins, c'est Dieu qui a prononcé la sentence, Dieu, maître de la vie parce qu'il l'a donnée, et ne l'ôtant, d'ailleurs, que pour la rendre. Mais se dire que c'est une volonté humaine qui va briser ces illusions par le crime, apercevoir l'épée au-dessus de qui parle d'espérance, — ah ! c'est à oublier qu'on l'a soi-même au-dessus de sa tête, et à n'avoir de larmes que pour ceux qui ne pleurent pas ! Ils s'entretenaient, les malheureux, de leurs enfants, de

leurs femmes ; ils calculaient le temps après lequel on leur permettrait de les revoir ; ils hâtaient de leurs vœux la fuite de ces lourdes heures qui semblaient mener à la délivrance et qui ne menaient qu'à la mort.

D'autres aussi, quoique mieux avertis, se rassuraient en calculant l'énormité même du forfait. Non ! des bourreaux ne se trouveraient pas pour cette sacrilége immolation ! La croire possible, ce serait calomnier l'humanité. Le peuple avait été cruel dans l'ardeur de la victoire ; il ne le serait pas, froidement, un mois après. Dieu aurait-il donc tellement abandonné la France qu'il lui permît de se noyer dans ce déluge de sang ? C'était impossible, absurde. Qui est-ce qui pouvait se croire encore au temps de la Saint-Barthélemy ?

Quant à Julien, sans illusion comme sans terreur, il attendait. On eût pu le croire sans intérêt dans la redoutable solution que ses amis, aux battements de leur cœur, sentaient venir. Il laissait aux uns leur sécurité, aux autres leur espérance ; il écoutait curieusement ceux qui se mettaient à croire en Dieu pour s'épouvanter un peu moins de la cruauté des hommes, car il y en avait plus d'un, parmi ces malheureux promis au fer des massacreurs, qui l'avaient aiguisé par leur criminelle adhésion aux impiétés du siècle. Et même parmi ces prêtres dont la révolution allait faire des martyrs, combien qui, jusque-là, n'avaient eu du prêtre que la robe et du chrétien pas même l'apparence !

De ce nombre n'était pourtant pas l'abbé Lenfant.

Il avait traversé le siècle sans se laisser infecter de ses souillures ; mais il était resté également inaccessible à ce que les idées nouvelles avaient eu de vrai et d'humain. Ancien jésuite, la destruction de l'ordre ne lui en avait ôté que le nom, si même elle le lui avait ôté, car on avait toujours dit : « L'abbé Lenfant, *ancien jésuite.* » Mais l'abbé Lenfant n'était pas le jésuite finassier, intrigant, doucereux ; c'était, nous l'avons dit, l'autre type du jésuite, le sévère, le dominateur, l'inflexible. On le savait l'auteur de la *Lettre à lire au conseil du roi sur le projet d'accorder l'état civil aux protestants* ; et tel il s'était montré, en 1787, dans cette lettre, intolérant comme un Letellier, froidement et franchement cruel, tel il se montrait, en 92, sous les verrous de l'Abbaye. C'était merveille de l'entendre argumenter contre M. de Jaucourt, protestant, et bon protestant. Il aurait craint, eût-on dit, de paraître avoir adouci, dans un malheur commun, la rigueur de ses principes. Les animaux féroces oublient, au bruit de la foudre, leurs éternels combats ; le jésuite se faisait gloire de continuer les siens. Les rois persécuteurs n'avaient eu qu'un tort, à son avis, celui de ne pas persécuter avec assez de persévérance, de n'avoir pas extirpé jusqu'aux racines. La présence de Julien, dont il savait les hérésies, l'excitait sans doute aussi à se montrer d'autant plus orthodoxe en fait de persécutions ; Torquemada lui-même n'eût rien ajouté ni rien repris. M. de Jaucourt avait fini par ne plus lui répondre ; Julien n'avait pas ouvert la bouche.

On apporta les journaux du matin. Julien en prit un, l'abbé un autre, M. de Jaucourt un troisième. Au bout de quelques moments : — Point de nouvelles, dit l'abbé.

— Point non plus, dit M. de Jaucourt.

— Je suis plus *heureux* que vous, dit Julien ; j'ai *l'Ami du Peuple*...

Le ton de ce mot « heureux » disait assez la nature des nouvelles.

— Voyons, dirent-ils; — et Julien remarqua, chez l'abbé, cette tension d'un homme ému qui se prépare à rester impassible.

Il rouvrit le journal, s'adossa à une fenêtre, et, d'une voix basse et sourde, comme voulant épargner à tout autre qu'à ses deux interlocuteurs l'horreur de ce qu'il allait lire, il lut ce qui suit :

« Le peuple a enfin secoué sa léthargie; il a montré comment on se débarrasse des traîtres qui voudraient rompre l'unité et l'indivisibilité de la patrie. La ville de P.... a donné...

— Le nom n'y est pas?... dit l'abbé.

— Non, dit Julien. Je poursuis.

« ... a donné un magnifique exemple, qui sera suivi, nous n'en doutons pas, partout où le patriotisme compte des cœurs dévoués et des bras fermes. Elle a compris que c'était ne rien faire que d'envoyer de loin en loin à la mort quelqu'un des chefs de la grande conspiration contre le peuple ; que ce n'était même pas assez de les anéantir tous à la fois, attendu que leur souvenir, vivant dans leurs familles,

risquerait de perpétuer chez leurs enfants cet esprit de révolte contre la souveraineté de la nation. Il a donc été décidé que la justice du peuple frapperait d'un même coup tous les adhérents des conspirateurs, pères, mères, femmes, enfants…

— Les monstres!… s'écria l'abbé.

Mais Julien semblait d'autant plus froid qu'il approchait de détails plus horribles.

« En conséquence, toutes les mesures sont prises. On endort les coupables en paraissant les oublier; on arme en secret les patriotes, on leur distribue le travail, et, à un signal convenu, ils se mettent à l'œuvre. Nous manquons de détails précis; nous savons seulement que les soldats de la nation ont été dignes d'elle et de sa cause. Un des premiers frappés a été M. de C……

— Le nom n'y est pas?… dit l'abbé.

— Il n'y est pas.

« … On a jeté son corps par la fenêtre, et les patriotes, remplis d'une nouvelle ardeur, ont volé à de nouveaux actes de justice…

L'abbé murmurait : — Cannibales!

— « Ils ont compris, poursuivit Julien, qu'il ne saurait y avoir d'innocents parmi les ennemis du peuple, et que toute pitié serait un crime. Le sang a ruisselé; il a lavé et purifié le sol de la liberté. L'enfant à la mamelle, écrasé…

— Assez!… s'écria l'abbé; assez!… assez!…

— « … écrasé contre les murailles…

— Assez, vous dis-je!… Assez!… Vous me faites

mal... Je finirais par avoir peur quand les égorgeurs arriveront... Au nom de Dieu, assez!...

Julien lisait toujours. Nous ferons grâce des lignes atroces qui suivaient.

L'abbé finit par lui arracher le journal. — Donnez... Donnez... Je lirai moi-même, si je veux... J'aime mieux cela que de vous entendre... Où est-il, cet article?... Montrez-moi...

Mais Julien, le regardant en face : — L'article, monsieur?... Il n'y est pas...

— J'avais compris... dit M. de Jaucourt.

— Et je vois, reprit Julien, que monsieur commence aussi à comprendre. Oui, monsieur, c'est cela. Au lieu de lire, je racontais. Je n'ai omis que la date... Quelque chose comme deux cent... Voyons... Deux cent vingt ans en çà... Deux cent vingt ans et huit jours... La ville de P.... pourrait bien être Paris, et ce M. de C......, qu'on jeta par la fenêtre, s'appelait, je crois, Coligny...

Mais assez d'ironie, continua-t-il, changeant de ton. Votre horreur est une sentence que vous essayeriez inutilement de révoquer. Vous avez dit *monstres*, je crois, et *cannibales*... Ces monstres et ces cannibales, ceux qui leur mirent le poignard et la hache à la main portaient notre robe, monsieur, et il y a cinq ans à peine qu'un homme s'est trouvé pour ramasser dans le sang la bannière sous laquelle on égorgeait alors. Cet homme, c'est vous. Ne dites pas que vous n'avez pas prêché le meurtre... Vous avez prêché ce qui y mène; vous avez tout dit,

sauf le dernier mot. Et de quel droit vous étonneriez-vous, après cela, que d'autres élèvent aussi leur bannière sanglante? Ce que vos amis du seizième siècle ont fait au nom de l'unité religieuse, nos maîtres d'aujourd'hui le font au nom de l'unité politique. L'Église s'est arrogé le monopole de la foi; vous voudriez donc encore pour elle celui de la cruauté? Soyez tranquille; on pourra l'imiter, mais on ne l'égalera pas. Dans ce récit que je fabriquais tout à l'heure, il m'a fallu, pour être fidèle à l'histoire, calomnier Marat lui-même; son horrible journal n'a jamais conseillé ni approuvé de massacre sur une pareille échelle, et, s'il demande trois cent mille têtes, il veut au moins qu'on les choisisse avant de les abattre. Du reste, je n'ai eu que deux ou trois mots à changer, la *nation* au lieu de l'*Église*, la *liberté* au lieu de la *foi*, et, pour *catholiques*, *patriotes.* Je vous voyais vous indigner que ce despotisme atroce s'exerçât au nom de la nation; était-il donc plus légitime aux yeux de l'humanité, de la raison, celui qui parlait au nom de l'Église et qui prétendait s'exercer sur ce qu'il y a de plus libre en l'homme, sur ce que Dieu lui-même laisse libre, la conscience? Les réflexions que nous faisons ici sous les verrous de la révolution, c'est par millions que vous compteriez ceux qui les ont faites sous les verrous de l'Église; et si, comme c'est probable, nous ne devons pas sortir vivants, ce sera toujours mieux que de sortir pour aller aux tortures du bûcher. Non, non! il n'y a pas eu et il n'y aura pas de meil-

leurs précepteurs que nous en fait de despotisme, de meilleurs exemples que les nôtres en fait de cruautés. Je dis *nous*, comme vous voyez; puisque j'ai gardé cette robe, j'en subirai, comme un autre, la peine. Mais quand les assassins... Ils viennent, je crois... Entendez-vous?... Quand les assassins, dis-je, m'ôteraient... Oui... On entend du bruit, des cris... Il paraît que cela commence... Quand ils m'ôteraient lentement la vie au milieu des tortures, ils ne m'ôteront pas cette pensée qu'une justice terrible est là-dessous. Je puis, comme homme, leur reprocher leurs crimes; comme prêtre, je n'ai qu'à me taire et à mourir...

XXXIV

On entendait des cris, en effet, et du tumulte, mais c'était encore au dehors. Les guichetiers vinrent précipitamment ordonner aux prisonniers de rentrer dans leurs chambres, et on les y enferma.

Les hôtes de la sacristie avaient eu le triste avantage de savoir les premiers ce que c'était que ce tumulte. Julien les trouva muets d'horreur. Ils avaient aperçu, de leur tourelle, cinq voitures se dirigeant lentement vers la prison au milieu d'une populace furieuse. On égorgeait, chemin faisant, les malheureux qui y étaient renfermés. Devant la porte, les voitures s'arrêtent. On jette sur le pavé une dizaine de cadavres, et on se remet à égorger. Des trente prisonniers — c'étaient des prêtres — qui remplissaient les cinq voitures, huit ou dix seulement, en s'élançant sous la porte de l'Abbaye, échappent, pour le moment, aux égorgeurs.

Mais ceux-ci se préparaient à entrer, et leurs dis-

cours disaient assez que ce n'était pas une simple émeute, contre laquelle on pût espérer quelque secours, mais une affaire arrangée, un coup de main qui ne devait rencontrer aucun obstacle.

Donc, plus de doute, ils vont venir. Ce jour est le dernier jour des malheureux parqués dans la prison; ils n'ont plus à attendre, comme un vil bétail, que le boucher.

Quels moments! Cent historiens les ont dites, ces angoisses épouvantables; et toujours il nous semble, en les lisant, qu'ils n'ont pas assez dit, que nous dirions plus, que nous dirions mieux. Malgré soi, on essaye; et puis on se trouve toujours ou froid, ou faible, ou, si on veut forcer, prétentieux, ampoulé. Les mots vous manquent; l'idée, que l'on croyait si féconde en développements, ne fait que revenir toujours la même. On s'en veut d'exprimer si mal ce qu'on croyait avoir si bien senti, et, comme ce peintre qui voulut se mêler aux horreurs d'une bataille, on en est presque à regretter de n'avoir pas vu les massacres, afin de les peindre dignement!

Nous aurions vu massacrer un à un les cent cinquante-six prisonniers suisses. Ils n'avaient pas reculé, au 10 août, devant les balles; ils reculèrent devant cette horrible mort. On les entendit crier grâce; on les vit se serrer, pâles d'effroi, en deçà de la porte à travers laquelle ils apercevaient les sabres, les piques, les bourreaux. Un de ceux-ci ose faire appel à leur courage. « Voyons!... Qui passera le premier? » — « Moi!... s'écrie un jeune officier.

Adieu, camarades... adieu!... » Il sort. Les brutes qui l'attendent redeviendront hommes un instant; ils s'écartent, par un mouvement involontaire, comme pour le laisser passer. Mais à peine est-il à deux pas du seuil, que les bourreaux redeviennent bourreaux. On se rapproche, on se serre, on l'enferme d'un mur d'acier, et il se précipite sur les piques, comme Winkelried à Sempach. Il expire. Les autres suivent.

Nous aurions vu les assassins, cela fait, se rappeler tout à coup qu'un dernier Suisse manquait à la pile des morts. Ils vont le chercher. C'est Reding. Que n'a-t-il pu marcher! Il leur en aurait épargné la peine, car il entendait, de son lit, les cris de ses frères massacrés, et nul mieux que lui ne leur eût montré à mourir. Ses compagnons de chambre s'abaissent, pour lui, à la prière; Julien se tait, mais veut lui faire un rempart de son corps. « Ote-toi de là, prêtre!... s'écrie un des bourreaux. Ton tour viendra... » On le pousse, on le terrasse; Reding est enlevé. Un homme le prend sur ses épaules, les jambes en haut, la tête en bas. Ses blessures rouvertes, son bras qui se disloque, lui arrachent des hurlements. Un homme qui va derrière lui scie le cou avec son sabre, peut-être par humanité!

Nous aurions vu les mêmes horreurs commencer au même moment, ou à peu près, dans neuf prisons, continuer sans nul obstacle, ne finir que quand la dernière victime était tombée.

Nous aurions vu cette scène horrible entre toutes,

la tête de la princesse de Lamballe promenée sur une pique devant les fenêtres du Temple, et la reine forcée de la voir.

Nous aurions vu... Mais tenons-nous-en à ce que pouvaient apercevoir, de leur tourelle, nos prisonniers de l'Abbaye.

Ils virent cette comédie infâme que venaient jouer devant le peuple les ordonnateurs du massacre. La Commune envoyait, pour arrêter les assassins, ceux dont les assassins n'étaient que le bras docile. Leurs paroles, habilement arrangées pour exciter au meurtre en paraissant conseiller la clémence, arrivaient aux victimes comme un dernier et suprême arrêt de mort.

Ils virent cette autre comédie, moins atroce, mais si incroyablement honteuse, celle des députations de l'Assemblée nationale. Ses envoyés tremblants répétaient, ou à peu près, ce qu'avaient dit ceux de la Commune. Elle ne les chargeait, d'ailleurs, que de supplier le peuple; de décrets, point. Elle qui les faisait souverainement et par douzaines, elle trouva bon d'oublier, tant que dura le massacre, qu'elle eût le droit d'en faire. Les girondins n'en étaient pas encore à répudier ouvertement ces conséquences du 10 août, leur ouvrage; ils ne devaient devenir humains que quand le pouvoir aurait glissé de leurs mains un peu moins sanglantes que celles de leurs rivaux. On en a fait des demi-grands hommes; ils n'étaient guère alors que des demi-scélérats.

Tandis que ces harangues ou atroces ou lâches

servaient à peine d'intermède aux égorgements, la nuit venait envelopper la scène, mais non pas la cacher. Des torches plantées dans la rue, dans la cour, reflétaient dans le sang leurs feux rougeâtres. A droite, à gauche, des cadavres; au milieu, une place libre, une mare noirâtre. C'était là qu'on achevait les victimes; qu'on les achevait, disons-nous, car il y en avait peu qui arrivassent jusque-là sans que l'égorgement eût commencé. Heureux qui recevait vite un coup mortel! Mais les bourreaux faisaient de leur mieux pour qu'on se sentît mourir. On en voyait qui arrêtaient le bras impatient de leurs confrères; souvent on laissait le blessé, fou de terreur, courir sur le pavé glissant, tomber, se relever, courir encore, tomber enfin la face contre la terre et s'étouffer dans le sang. Ainsi se traîna, ainsi expira Thierry, le valet de chambre du roi. Mais ni l'horreur ni les coups de pique n'arrachèrent de son âme le souvenir de son maître détrôné. On le vit, rampant dans le sang, se soulever sur une main, agiter de l'autre son chapeau, et jeter à la face des bourreaux un suprême *vive le roi !*

Nos prisonniers allaient de la sacristie à la tourelle, de la tourelle à la sacristie. On redescendait en courant, rassasié et comme écrasé d'horreur; on remontait, l'instant d'après, pour voir, pour écouter, pour frémir, pour descendre encore, pour se jeter, la face la première et en se bouchant les oreilles, sur ce lit encore tiède qui avait porté Reding. Car c'était lui qu'on revoyait dans chaque nouvelle victime, lui

dont on entendait les derniers cris dans tous les cris. Les égorgements du dehors ne faisaient que renouveler l'impression palpitante de cet égorgement vu de si près, et dans lequel chacun s'était senti comme arracher sa propre vie. La porte de la salle s'était à peine refermée derrière les meurtriers, qu'un ruisseau rouge, arrivant par-dessous, s'avança lentement jusqu'au milieu. C'était le sang de Reding qui s'écoulait du corridor.

On ne la voyait plus, l'affreuse trace, depuis que la nuit était venue, mais on croyait la voir partout. Pour traverser la salle, on faisait un large contour; il semblait que l'inexorable ruisseau eût grandi peu à peu dans les ténèbres, et que tout dût finir par y nager. Un faible crépuscule, reflet des lueurs de la rue, arrivait par les fenêtres grillées; la voûte, haute et noire, n'en renvoyait presque rien. Les prisonniers ne s'apercevaient l'un l'autre que comme de pâles fantômes; et quand la lune se leva derrière les maisons voisines, le premier rayon qui entra s'alla poser sur le sang de Reding!

On aperçut, en même temps, Julien à genoux. Il priait, mais avec un calme qui disait assez que sa prière était exaucée d'avance. Elle l'était, en effet; il était prêt. On avait pu s'en convaincre dès la veille, et, mieux encore, depuis le commencement des massacres. Nul n'avait eu pour ses compagnons d'infortune des mots plus propres à raffermir le cœur, et, pour la mort, un plus complet et plus tranquille mépris.

Mais quelle parole adresser à ceux qui, comme

M. de Sombreuil, avaient deux vies à perdre? Il ne savait ce qu'on avait fait de sa fille. Elle pouvait, quoique librement venue, être enveloppée dans cet aveugle carnage; elle n'était peut-être déjà plus! Le vieux soldat, à cette pensée, se sentait défaillir, et une autre frayeur glaçait son âme : il avait peur de n'arriver devant les bourreaux qu'épuisé, et de ne pas tomber en gentilhomme, comme il serait tombé, dans son jeune temps, à Fontenoy.

Les heures succédaient aux heures, les égorgements aux égorgements. On entendait, de temps en temps, un lourd chariot s'éloigner; c'étaient les morts qui allaient aux catacombes.

Une vive lumière, tout à coup, se glisse par-dessous la porte. La porte s'ouvre. Des hommes, le sabre nu, les pieds dans ce sang déjà noir, prononcent un nom... C'est celui de M. de Sombreuil. — Et ma fille!... s'écrie-t-il. Qu'en avez-vous fait?... — Va toujours... — Il les suit, ou plutôt, car le vieux soldat s'est retrouvé, il les devance.

Les prisonniers écoutent si on l'égorge aussi dans le corridor. Mais non ; ce sera pour ailleurs. On ne fait que l'emmener.

Peu de moments après, bruit épouvantable dans la cour. C'est lui qui meurt, sans doute! Les prisonniers restent cloués à leurs places; la tourelle est vide, et nul n'y monte. Ce vieillard, qui était là tout à l'heure, l'aller voir déchirer! — Eh bien, j'y vais, dit Julien. Aucun ami ne sera à ses funérailles; qu'il y en ait au moins un à sa mort!

Il monta... et il vit ce qui a été tant raconté, tant chanté, mademoiselle de Sombreuil disputant son père aux assassins, le couvrant de son corps, écartant les coups, suppliante et fière à la fois, pleurant, plaidant, menaçant même... et arrachant, enfin, le premier pardon que l'affreuse meute eût accordé. Il y en eut, comme on sait, un second. Cazotte, l'illuminé, fut sauvé par sa fille comme l'avait été Sombreuil; Cazotte, comme Sombreuil, monta plus tard sur l'échafaud. Les chefs de la révolution ne reconnaissaient au peuple que le droit d'égorger.

Mais déjà on brûlait de regagner le temps perdu. Les cris : « A un autre!... A un autre!... » retentissaient plus fort que jamais. Un autre parut, et fut haché; un autre encore, puis plusieurs autres. Les bêtes, dans le cirque, n'attendaient pas plus impatiemment les chrétiens.

Il y avait pourtant, entre chaque mort, un intervalle. Nos prisonniers en firent la remarque. On ne tuait donc pas, pensèrent-ils, tout à fait au hasard; quelques formalités préalables avaient lieu. Lesquelles? Y aurait-il une chance quelconque de salut? Mais cette lueur d'espoir — ils s'en aperçurent bientôt — n'était qu'un tourment de plus. Elle affaiblissait les courages. Ceux qui s'étaient sentis prêts à mourir s'effrayaient de se retrouver prêts à espérer encore la vie.

Mais la mort s'était remise à frapper avec une telle fureur, qu'elle semblait vouloir les sauver de toute illusion. L'intervalle entre les massacres deve-

nait toujours plus court. On vint chercher M. de Vaugirard, ancien officier aux gardes françaises, et, deux minutes après, il était mort. On vint chercher un ancien garde du corps, M. Desfontaines, et, à peine avait-il eu le temps d'arriver jusqu'à la cour, qu'on entendit ses derniers cris, bientôt suivis d'autres cris.

Peu tombaient, en effet, quelque courageux qu'ils fussent, sans que la douleur leur arrachât quelques-uns de ces cris. Cet affreux avertissement, les prisonniers tâchaient d'en profiter. « Notre occupation la plus importante, a écrit un d'entre eux[1], était de savoir quelle serait la position que nous devrions prendre pour recevoir la mort le moins douloureusement, quand nous entrerions dans le lieu du massacre. Nous envoyions de temps à autre quelques-uns de nos camarades à la fenêtre de la tourelle pour nous instruire de celle que prenaient les malheureux qu'on immolait, et pour calculer, d'après leur rapport, celle que nous devions prendre. Ils nous rapportaient que ceux qui étendaient leurs mains souffraient beaucoup plus longtemps, parce que les coups de sabre étaient amortis avant de porter sur la tête ; qu'il y en avait même dont les mains et les bras tombaient avant le corps, et que ceux qui les tenaient en arrière devaient souffrir beaucoup moins. C'était sur ces horribles détails que nous délibérions. Nous calculions les avantages de cette

[1] Jourgniac-Saint-Méard.

dernière position, et nous nous conseillions réciproquement de la prendre quand notre tour serait venu.... »

Et maintenant, qui la mettra le premier en pratique, cette leçon?

On vient, on appelle... A vous, Brassac!... Et Brassac s'en va en sifflant. Mais on frémit à cette fanfaronnade, bonne tout au plus en un combat. Personne ne veut aller voir comment Brassac tombera.

On écoute. Aucun cri. On écoute encore. Rien. Plus de doute; il est mort, et mort comme il l'avait promis. Le fanfaron est resté brave.

Mais on rit dans le corridor. Des rires! Des rires ici!... Ils approchent... Brassac!... Oui, c'est sa voix, c'est son rire. La porte s'ouvre, c'est lui. On l'a absous, dit-il; il vient chercher son violon. Et les guichetiers de rire. Mais lui, tout à coup, il s'arrête; il vient de s'apercevoir, l'étourdi, que sa folie n'est plus que de la cruauté. Il jette son violon; il embrasse en pleurant les compagnons qu'il va laisser sous le sabre, et les guichetiers l'entraînent plus pâle, plus écrasé, qu'aucun de ceux qui sortaient pour mourir.

Ainsi se passa cette nuit; ainsi allaient se passer encore et la journée du lendemain, et la nuit qui suivrait. Ceux qui devaient expirer les derniers n'en étaient pas encore au tiers de leur agonie.

On rouvrit, au matin, une communication entre la sacristie et la chapelle. Julien entendit une voix grave qui parlait de Dieu et de la mort; les prison-

niers de la chapelle écoutaient en silence, agenouillés, consolés. Il s'agenouilla comme les autres, et, oubliant l'homme de la veille, il sut ne voir dans celui qui parlait que le chrétien et le martyr. Un quart d'heure après, l'abbé Lenfant avait reçu sa couronne.

Tous pouvaient, maintenant, aller chercher dans la tourelle les émotions de l'interminable carnage. L'odeur du sang, d'ailleurs, les venait assez chercher dans tous les recoins de la prison.

Aux tortures morales commençaient à se joindre celles du corps. Il y avait bientôt vingt-quatre heures qu'on n'avait rien mangé, rien bu. La faim, beaucoup n'y songeaient pas; mais la soif, aiguisée par une surexcitation si violente, était affreuse. En vain, toutes les fois qu'on venait chercher une victime, ceux qui avaient encore à vivre demandaient qu'on leur épargnât au moins ce supplice préliminaire. On ne les écoutait pas. S'ils offraient de l'argent, on répondait qu'on n'en avait que faire, et qu'on l'aurait assez, leur argent, quand ils seraient morts. Dans l'après-midi, cependant, on finit par leur apporter un peu d'eau.

Des suicides affreux venaient ajouter leur horreur à celle des massacres. Un malheureux se brisait le crâne contre un mur, contre les ferrures d'une porte; un autre s'enfonçait un vieux couteau dans la poitrine, et la lame ébréchée ne voulait pas arriver jusqu'au cœur. D'autres encore, devenus fous, promenaient çà et là leurs lugubres extravagances, leurs

pleurs d'enfants, leurs rires plus navrants que des pleurs.

Julien avait trouvé quelques amis dans la chapelle, entre autres M. de Clamière, l'aîné, l'officier aux gardes. Il fut surpris de le voir si brisé; il ne le reconnaissait pas à cet abattement. Hélas! il y avait une heure qu'on était venu prendre son frère. On l'appela lui-même peu après, et il le rejoignit aux catacombes.

Les groupes s'éclaircissaient. On s'épuisait à chercher dans quel ordre les noms étaient appelés, et chaque nouvel appel venait renverser les calculs qu'on avait cru pouvoir baser sur les autres. Le hasard, le caprice, étaient manifestement la seule règle; il fallait trembler à chaque fois, mourir à chaque fois. Quelques-uns, vaincus par la fatigue, s'endormaient; et c'était chose, alors, doublement affreuse, quand il fallait les voir se réveiller pour aller à la mort.

Enfin, la seconde nuit venue, il n'y avait plus dans la chapelle et dans la sacristie que quelques hommes exténués, immobiles, étonnés de vivre, étonnés de penser encore. Quelques cris : « Grâce pour ceux qui restent! » avaient retenti, vers le soir, sous les fenêtres; mais le massacre avait continué. On disait bien aussi que cette espèce de tribunal devant lequel on était mené avait absous, outre M. de Brassac, plusieurs personnes; mais on ne savait pas qui avait été épargné, et on ne savait que trop qui était mort.

XXXV

Minuit venait de sonner. On appela Julien.

Il éprouva ce qu'il avait vu éprouver à beaucoup d'autres. C'était presque une délivrance que de n'avoir plus la mort à une distance inconnue, mais tout près, en face, sous la main.

Deux hommes l'avaient saisi. En arrivant dans un corridor éclairé, il se vit déjà marqué de leur sceau. Cinq doigts sanglants étaient tracés sur sa manche.

Un bourdonnement sinistre indiquait d'assez loin la salle du tribunal. On entendit une voix qui s'écriait : « Vous ne me jugez pas... Vous m'assassinez!... » — et une voix qui répondait : « Je m'en lave les mains... Conduisez M. de Maillé... » Julien le vit passer. Il reconnut un des défenseurs du château, blessé dans le combat et le bras encore en écharpe. Il l'entendit égorger à quelques pas.

La salle était sombre, étroite; une vapeur de boucherie s'y mêlait à celles d'un cabaret. Vers le

centre, une table; sur cette table, deux chandelles, des papiers, des pipes, des pistolets, des bouteilles, un buste, enfin, celui de Rousseau. Autour, une dizaine d'hommes, assis ou debout, les juges. Derrière eux, quelques bancs, où plusieurs dormaient étendus ; les suppléants, sans doute.

Mais regardez, si vous en avez la force, au milieu de ce noir amphithéâtre. Cet homme debout, en habit gris, un grand sabre au côté, c'est le président, Maillard. Vous l'avez vu à la prise de la Bastille; vous auriez pu le revoir à toutes les émeutes, au 5 octobre, au 20 juin, au 10 août, brave et cruel, héroïque assassin. Mais la fureur même, chez lui, marche à pas comptés. L'huissier Maillard est l'homme des formes; il versera des ruisseaux de sang, mais il ne voudra pas qu'une seule goutte en coule sans qu'un juge — et ce sera lui — ait gravement prononcé la sentence. Voyez cette figure impassible, solennelle, colossale, car Maillard a près de six pieds; voyez ce geste également froid et digne, soit qu'il ordonne aux tueurs de rester tranquilles et d'attendre, soit qu'il dise : « Emmenez monsieur... » ce qui signifie : « Égorgez-le! » Il serait homme à dire, comme le Dandin des *Plaideurs* :

> Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme...

et c'est lui qui, en attendant, a envoyé dormir aux catacombes les prisonniers de l'Abbaye.

On a écrit que le jury dont il avait trouvé bon de

s'entourer était pris parmi les massacreurs; d'autres assurent qu'il avait choisi, au contraire, quelques petits bourgeois du voisinage, et que leur silence, leur pâleur, l'empressement avec lequel ils se montraient cléments quand le terrible président voulait bien le permettre, prouvaient assez ce qu'était pour eux cette corvée. Il y eut probablement et de ceux-ci et de ceux-là, d'autant plus que le tribunal se renouvela plusieurs fois; mais Maillard était, en réalité, juge absolu et unique. Il ne demandait pas séparément les avis et ne recueillait pas les voix; un regard à droite, un à gauche, lui suffisaient pour que sa sentence fût réputée celle du jury. Ce qu'il lisait dans les yeux était d'ailleurs toujours conforme à ce qu'il venait de proposer.

On s'est demandé s'il était juste que le nom de cet homme restât entouré de plus d'horreur que celui de tant d'autres, et devînt comme le symbole de ces effroyables journées. Il voulait sans doute le massacre, a-t-on dit, mais c'était pourtant quelque chose que de le vouloir régulier. S'il prononça la mort de plusieurs centaines de personnes, il en sauva quarante-trois. Puis, ajoute-t-on, il était sincère; il croyait remplir un devoir. Le registre de la prison, sur les marges duquel il inscrivait, séance tenante, le sort de chaque prisonnier, nous a été conservé. L'écriture est belle, grande, noble, monumentale, celle d'un homme qui se possède entièrement, qui n'a ni trouble ni peur, mais une sécurité parfaite de conscience et d'âme.

Si la question pouvait se poser ainsi, c'est ainsi, en effet, qu'elle devrait être résolue. Oui; il est peu logique d'exécrer Maillard plus que les autres, et, si on veut lui faire une place à part, l'exception ne peut être, logiquement, qu'en sa faveur. Reste à savoir si c'est à la logique qu'il faut demander la solution de ces questions sanglantes, ou, du moins, à quelle logique il faut la demander. Nous ne reconnaissons, nous, dans ces choses, que celle de la première impression, celle du cœur; et Maillard, devant celle-là, a succombé dès le lendemain, au jugement des siens comme à celui des amis des victimes. La révolution s'est glorifiée de ses plus atroces serviteurs, et elle n'a pas osé se glorifier de Maillard. Elle ne lui donna, malgré sa capacité incontestable, ni charge, ni emploi quelconque. En descendant de son tribunal de l'Abbaye, il disparaît; il reste comme enseveli dans le sang.

Julien reconnut parmi les juges un ancien serviteur de l'hôtel de Luxembourg; circonstance alarmante, s'il en eût été à s'alarmer, car les hommes de cette classe qui avaient passé dans le camp de la révolution étaient généralement des plus impitoyables.

Mais Julien arrivait sûr de mourir. Le tribunal n'avait absous ni aucun des hommes du 10 août, ni aucun prêtre. La sentence était donc deux fois certaine.

On jugeait un des hommes qu'il avait crus morts depuis une heure, ce Jourgniac-Saint-Méard qu'on

savait homme à retourner chercher, comme Brassac, son violon, s'il en avait eu un.

C'était merveille de l'entendre exposer sa défense. Il allait au devant de toutes les accusations, de toutes les objections, franc et habile, sérieux et plaisant, fort bien servi, d'ailleurs, par l'absurdité manifeste de plusieurs des inculpations mentionnées au registre, notamment celle d'avoir mené des recrues à l'armée des émigrés. On écoutait, on riait; un survenant ne se serait guère douté qu'à ces fils tenait la vie d'un homme.

Mais assez d'autres choses l'auraient ramené, ce survenant, au souvenir de la réalité. Écoutez Saint-Méard lui-même, dans ce récit naïf que nous avons déjà cité.

« On examinait, dit-il, mes certificats, lorsque nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un prisonnier qui prit ma place devant le président. Ceux qui le tenaient dirent que c'était encore un prêtre qu'on avait trouvé dans la chapelle. Après un fort court interrogatoire, on l'entraîna, et il fut massacré. Cette expédition faite, je reparus devant le tribunal. »

Il avait à peine repris le fil de ses idées, qu'une nouvelle tragédie se vint jeter à la traverse.

Le concierge arrive en criant qu'un prisonnier se sauve par une cheminée. Maillard répond qu'il n'y a qu'à lui tirer quelques coups de fusil, et que, du reste, s'il s'échappe, le concierge en répondra sur sa tête. Les coups de fusil sont tirés, et le prisonnier ne tombe ni ne descend ; il ne peut pourtant être sorti, car le

canal est grillé. On allume alors de la paille. Il tombe, à moitié étouffé, le poignet brisé par une balle, et on le traîne aux massacreurs. C'était M. de Maussabray! Resté seul dans la sacristie, c'était seulement alors qu'il avait songé à fuir, car il n'aurait pas eu l'idée de se séparer d'un seul de ses compagnons de mort.

Et Saint-Méard, avec un sang froid non pareil, continue son plaidoyer. Il avoue qu'il a été royaliste; mais je n'ai jamais, dit-il, été payé pour l'être. Il déclare, d'ailleurs, n'avoir pris part à aucune affaire politique, n'avoir signé aucune pétition, n'avoir fait absolument rien qui puisse fournir matière à une accusation quelconque.

L'aisance de sa défense en faisait d'autant mieux ressortir l'humilité; l'huissier grand-juge était flatté de se voir traité si bien en juge. Puis, on venait d'avoir deux hommes à écharper, et dans des circonstances particulièrement piquantes pour le zèle un peu lassé des tueurs; on tenait un peu moins à en écharper si vite un autre. Saint-Méard est absous, et, par un revirement bizarre auquel d'autres absolutions ont déjà donné lieu, on l'embrasse, on le félicite, on l'emmène presque en triomphe.

Mais déjà les regards se portent sur le prisonnier qui attend. Juges et bourreaux se promettent de ne pas faillir à la revanche.

On l'amena donc devant la table. Maillard était en train d'apposer son large paraphe à la mention enregistrée de l'acquittement de Saint-Méard.

Quand il se releva : — Votre nom? dit-il.

— L'abbé Julien.

— Prêtre insermenté?

— Oui, monsieur.

Les deux hommes qui le tenaient firent un mouvement pour l'entraîner. L'aveu qu'il venait de faire avait été l'arrêt de mort de tous les autres prêtres.

Mais le président semblait chercher à se rappeler ses traits.

— Un moment, dit-il. Vous étiez, à ce que dit le registre, aux Tuileries.

— Oui, monsieur.

— Avec les assassins du peuple?

— Il n'y a eu d'assassins, aux Tuileries, que ceux que vous y avez menés.

On devine aisément quel tumulte suivit ces mots.

— Il nous appelle assassins!... A mort!... A mort!...

Et Julien, se retournant : — Vous voulez me prouver que j'ai raison?

Mais son sang-froid leur imposait. On criait, et on ne remuait pas; les deux hommes lui serraient le bras avec rage, et ne l'emmenaient pas. Maillard le regardait avec toujours plus d'attention.

— J'y suis!... dit-il enfin. Je vous ai vu à la Bastille.

— Cela se peut.

— Vous avez cherché à retarder la victoire du peuple.

— Je l'ai empêché de la souiller par une atrocité de plus.

Et les tueurs de crier : A mort!... A mort!...

Et Julien de se retourner encore, en leur disant tranquillement : — Je vois bien que je vais avoir raison...

Et Maillard, comme fasciné, hésitait. Un des jurés, celui que Julien connaissait, écrivait rapidement quelques mots.

— Que faisiez-vous aux Tuileries?... reprit le président. Vous êtes-vous battu contre le peuple?

— Ma robe ne me le permettait pas.

— Vous étiez un des conseillers de l'Autrichienne?

— De la reine ; oui, monsieur.

— Et quel conseil lui donniez-vous, ce jour-là?

— De résister jusqu'à la mort.

Les clameurs, à ce mot, redoublent ; les tueurs, comme s'apercevant tout à coup de leur inaction, s'élancent vers Julien. Maillard, qui ne veut pas qu'on égorge dans la salle, se hâte de faire signe qu'il va prononcer la sentence. Il se couvre — toujours les formes — et... Mais le juré qui vient d'écrire lui fait passer un petit papier. Il y jette les yeux, et un indicible étonnement se peint sur son visage. On se tait ; on regarde. Lui, tendant le papier à Julien : — Est-ce vrai, ce qu'on m'écrit là? — Et Julien, après y avoir jeté les yeux : — C'est vrai.

— Citoyens, dit le président, vous avez entendu les réponses de l'accusé. La justice du peuple n'en a point frappé de plus coupable, et elle s'arrêtera ce-

pendant devant cet homme... Silence! je n'ai pas fini... La justice du peuple s'arrêtera, dis-je, devant cet homme. Vous ne *pouvez* pas le tuer... Il est fils de Rousseau...

Il y eut un moment d'immobilité complète. Cette révélation était tellement étrange, que beaucoup avaient l'air de ne pas même la comprendre; beaucoup aussi, sans doute, ne saisissaient pas la conséquence, et se disaient qu'un fils de Rousseau, devenu un aristocrate, n'en était que plus criminel. Un rien pouvait faire pencher la balance; un mot, parti d'un coin de la salle, pouvait casser l'arrêt du président et rendre leur rage à tous les sabres.

On se tut. L'explosion, quand elle arriva enfin, fut celle qui avait suivi l'acquittement de Saint-Méard, mais d'autant plus bruyante et plus fiévreuse que les tueurs avaient à s'étourdir pour se pardonner à eux-mêmes d'épargner un tel coupable. On s'élance vers lui avec une telle ardeur qu'il peut douter encore si ce n'est pas pour l'égorger; l'ivresse du sang a, comme celle du vin, ses attendrissements à côté de ses fureurs. Julien se sent baiser la main; il aperçoit jusqu'à des larmes. On le force de monter sur la table du tribunal, afin que tous puissent le voir. On s'évertue à trouver, dans ses traits, ceux de son père; on se reproche presque de ne pas les y avoir devinés. La grande nouvelle arrive aux tueurs du dehors, aux spectateurs de la rue; et comme ils n'ont pas entendu les réponses de Julien, une bizarre histoire, du genre de celles dont Marat a nourri

cette populace, se trouve à l'instant fabriquée. Ce sont les aristocrates, c'est la cour qui a trouvé moyen de faire emprisonner le fils de Rousseau, afin que le peuple trompé l'enveloppât dans le châtiment des coupables. On s'indigne, on s'échauffe, on s'exaspère; les hommes de la salle, qui savent ce qui en est, cèdent à l'impulsion électrique du dehors. Julien est enlevé de la table. Deux hommes le prennent sur leurs épaules, un autre prend le buste, les précède, et la foule s'ouvre aux cris de : *Vive Rousseau!* Maillard et ses jurés joignent leurs acclamations à celles de la multitude, et celui qui était venu pour mourir va être porté en triomphe sur les cadavres de ses compagnons de prison.

Julien avait accepté la vie, mais non cet abominable hommage. Au risque de forcer le tigre à se rappeler qui il tenait dans ses griffes adoucies, il lutta contre ces transports stupides; mais on ne fit pas même attention à sa résistance, et sa voix se perdit dans le tumulte. Il résista encore jusqu'à la porte extérieure; mais quand son regard embrassa cet amphithéâtre épouvantable qu'il n'avait aperçu, depuis la tourelle, qu'en partie, cette mer de sang où nageait le corps défiguré de Maussabray, ces piques, ces haches, ces massues, ces mains, ces bras rougis, ce tas de cadavres nus qui attendaient, un peu plus loin, le tombereau des catacombes, — alors il cessa de lutter, et, cadavre lui-même, il se laissa promener tant qu'on voulut autour de ces horreurs. Le buste de son père avait roulé sur le

pavé, et le plâtre brisé avait bu en quelques secondes tout ce qu'il pouvait absorber de sang.

Aussi, en s'abandonnant à leurs mains, Julien cédait moins à l'émotion du spectacle qu'il ne pliait sous le poids d'une redoutable pensée, et comme d'une fatale expiation. Fils de Rousseau, il était condamné à avoir sa place et son rôle dans ce sanglant achèvement de l'œuvre de son père. Rousseau n'avait pas dit en termes formels : « Massacrez ; » mais Rousseau avait jeté par le monde toutes ces idées délirantes que le peuple ne sait écrire qu'avec du sang, et l'hommage des massacreurs lui assignait sa large part de responsabilité dans tous les crimes commis ou à commettre. Ce buste noyé dans le sang, c'était l'image de son œuvre, et Julien héritait de son opprobre en même temps que de sa gloire.

XXXVI

Et que sont-elles, ces épouvantables journées, au prix de la longue immolation qu'inaugurera la mort du roi? Le temps allait venir où on les dirait heureux, ceux qui étaient tombés sous les coups des hommes de septembre, et où les agonies ne se mesureraient plus par heures ni par jours, mais par semaines et par mois.

Mais nous allons franchir, les yeux fermés, si nous pouvons, la plus grande partie de cette effroyable période. De septembre 92, nous voici en juillet 94, ou plutôt, car on a proscrit jusqu'aux mots, aux premiers jours de thermidor.

Un homme est seul debout sur les cadavres confondus des amis et des ennemis de la révolution. Il a tué, comme coupable du crime de pitié, jusqu'à l'homme de septembre, le roi des tueurs, Danton. Le principe a brisé ses incarnations successives, et le voilà arrivé à la dernière, un homme qui n'est

plus un homme, un tigre qui n'est pas un tigre, mais quelque chose comme une machine à mort, une faux qui va son train, un argument mathématique, une ligne droite, un axiome.

Nous ne sommes pas de ceux qui disent que tout ce qui a été a dû nécessairement être, que la révolution, par conséquent, *devait* arriver à cette forme, et qu'à défaut de ce Robespierre-là elle en eût infailliblement trouvé ou créé un autre. Nous admettons que Robespierre a notablement influé, par son caractère propre, sur celui du régime dont il fut deux ans le centre et l'âme ; nous ne regardons pas comme impossible qu'un autre homme, plus ou moins différent, eût régné, lui n'existant pas, pendant cette période.

Mais si son existence et son pouvoir ne furent pas une chose *nécessaire*, fatalement et absolument inévitable, il serait facile de montrer — nous l'avons assez fait dans ce livre et dans un autre [1] — que ce fut chose logique, naturelle, inévitable aussi, en un sens, c'est-à-dire dans le cas où tout suivrait son cours, et ce cas est arrivé. Robespierre a été l'homme conséquent du siècle. Il a pris les principes du *Contrat social*, et il les a appliqués sans s'inquiéter de ce qui en résulterait. Où le penseur n'avait tracé que des points, l'homme d'action s'est mis à tirer carrément les lignes, et les lignes tirées ont emporté cent mille têtes.

[1] *Voltaire et son Temps*. 2e vol. Chap. XXVI.

Aussi, en écrivant les dernières pages de ce livre, il nous semble arriver dans un vaste cimetière où dormiraient pêle-mêle à peu près tous les personnages que nous avons vus à l'œuvre, jeunes et vieux, bons et mauvais. Un jour que la fatale charrette emportait ensemble deux hommes qu'elle seule pouvait unir, d'Éprémesnil, que la révolution avait fait royaliste, et Le Chapelier, le jacobin : — On nous donne, dit le premier, un grand problème à résoudre. Auquel de nous s'adressent les invectives de la foule? — A tous les deux, dit Le Chapelier. — Il disait vrai. C'est la seule égalité véritable que donnent les révolutions.

Mais aucune révolution n'avait encore aussi rapidement accumulé ces catastrophes successives qui frappent le crime par le crime, la folie par la folie. Où êtes-vous, brillants causeurs qui jasiez si bien sur le volcan? Où êtes-vous, innocents philanthropes, avec vos compliments au siècle sur la douceur de ses mœurs, sur son horreur pour le sang? Où est-il, Condorcet, avec sa perfectibilité indéfinie, avec cette vieillesse à peu près sans terme et sans souffrance qu'il promettait au genre humain? Hélas! ce n'est pas lui qui en fera l'expérience, et il ne mourra même pas sans avoir subi, le malheureux, ce premier châtiment de qui a cessé d'être juste, celui de se sentir inféodé à l'injustice, d'en être l'organe et l'avocat. Qu'il se souvienne en expirant que c'est lui qui a fait, à la tribune, l'apologie du 10 août, lui qui a le premier appelé crime la résistance au crime.

Toi, Camille, rappelle-toi que tu as le premier battu des mains aux assassinats révolutionnaires. Tu dis que l'on t'immole pour avoir parlé de pitié. C'était trop tard ; pleure si tu veux, mais meurs. Vous, girondins, vous ne pleurez pas ; vous chantez. La Marseillaise est donc votre dernier mot, tristes hommes? Vous avez tué Louis XVI ; on vous tue. Soumettez-vous.

En dévorant ceux qui l'ont faite, la révolution s'est enhardie dans son inexorable et imperturbable vengeance sur tous ceux qui l'ont combattue, sur tous ceux qu'elle accusera de ne pouvoir l'aimer, car il suffit maintenant de ce seul crime. A ces exécutions quotidiennes où tombent cinquante têtes, à ces lugubres promenades de l'instrument de mort par tous les coins et recoins de la France, on entremêlera de plus copieux massacres; Lyon, Toulon , Nantes, d'autres villes encore, verront dépasser largement tout ce que l'histoire a raconté d'horreurs du même genre, tout ce qu'on eût osé en raconter dans le plus effroyable des romans. La France du dix-huitième siècle s'est trouvée avoir dans son sein une génération de plus de monstres que n'en avait peut-être compté aucun pays, aucun peuple, dans une longue suite d'âges !

XXXVII

Parmi les villes sur lesquelles pesait le plus lourdement ce joug hideux de la terreur, Arras, patrie de Robespierre, avait été tout spécialement l'objet de ses vengeances. Là régnait, de par lui, cet atroce Joseph Lebon, qui n'eut peut-être pas d'égal, même parmi les Couthon et les Carrier.

Arras avait été un grand centre ecclésiastique et politique, ville d'États provinciaux, de tribunaux supérieurs, de noblesse et surtout de prêtres. Deux princes, presque deux rois, y avaient tenu leur cour, et ces deux rois étaient encore deux prêtres, l'évêque d'abord, puis le riche abbé de Saint-Waast, à qui appartenait environ le tiers de la ville.

Vint la terreur, et ce fut encore à des prêtres que la vieille Arras fut soumise.

Nous avons déjà dit ce que furent presque tous ceux qui s'étaient jetés dans le mouvement. Des passions longtemps comprimées et trouvant enfin à

éclater, l'habitude du despotisme ou l'horreur d'un long esclavage, la nécessité de prouver par plus de zèle et de crimes un dévouement d'abord invraisemblable, — tout les poussait invinciblement en avant. Il furent cruels entre tous.

Arras se trouva donc renfermer plusieurs de ces prêtres, et d'autres villes lui en envoyèrent quelques-uns. Lebon, prêtre aussi, était l'évêque de cet effrayant clergé; ses deux grands vicaires, comme on disait, étaient un ancien moine, Lefetz, et un ancien curé que nous connaissons de reste, Cambel.

Leur sanglant despotisme s'était signalé, dès le début, par des raffinements particuliers. Les prisons, toujours pleines, n'étaient pas seulement soumises à un régime de fer; le caprice du maître s'y exerçait encore tous les jours par de nouvelles cruautés. Souvent le pain, même l'eau, étaient refusés aux prisonniers pendant vingt-quatre heures. On troublait leur sommeil, on multipliait les alarmes; il fallait que tous, en quelque sorte, mourussent dans chacun de ceux qu'on venait chercher pour mourir. Ceux-ci étaient quelquefois ramenés dans la prison, puis rappelés le lendemain, puis ramenés encore; nul n'obtenait de ne mourir qu'une fois. Même acquitté par le tribunal, ce qui n'arrivait guère, l'accusé n'était point sûr de vivre, car Lebon s'était arrogé le droit de casser la sentence et d'ordonner un second jugement. La condamnation, dans ce cas, était certaine. Tantôt il suffisait d'une heure pour juger vingt accusés; tantôt Lebon se plaisait à prolonger

le procès d'un seul, à reproduire dérisoirement les vieilles formes, à entourer de garanties une défense qui allait aboutir infailliblement à l'échafaud. Quant aux arrestations, elles n'étaient peut-être nulle part plus complétement arbitraires. On avait vu Lebon arrêter lui-même, en pleine rue, les gens dont la figure, disait-il, ne lui plaisait pas. Il rencontre un jour une jeune fille, et lui demande où elle va. « Qu'est-ce que cela vous fait? » lui répond-elle. Avant le soir, son père, sa mère, ses frères, la rejoignent dans la prison, et tous, peu de jours après, ils périssent. Un autre jour, accompagné d'un détachement de hussards, il va faire une battue à Neufville-le-Roi, son ancienne paroisse, et il emmène prisonniers tous ceux dont il a eu, en ce temps-là, à se plaindre; il leur adjoint, lui qui s'est proclamé athée, ceux qui n'allaient pas à la messe. Toujours, dans ses fureurs, un peu de plaisanterie. Ce fut lui qui imagina de placer un orchestre au pied de la guillotine.

Nulle part aussi le fatal couteau n'avait frappé plus également toutes les conditions et tous les âges. Les femmes avaient péri presque en aussi grand nombre que les hommes.

Parmi celles qui, en juillet 1794, attendaient encore leur sort dans les prisons d'Arras, une surtout se faisait remarquer par son courage. On la savait l'objet particulier de la haine d'un des prêtres; vouée à une mort certaine, elle en était plus intéressante encore aux yeux de ses compagnons d'infortune. On avait tout dernièrement arraché de ses bras un vieux

parent qui lui tenait lieu de père, ainsi que deux filles de ce vieillard, deux amies, deux sœurs pour elle; on l'avait condamnée à ne les suivre qu'après avoir longuement savouré la douleur de les avoir perdues.

Cette femme, c'était Marie de Clavigny; ses deux amies, c'étaient mesdemoiselles de Clamière, menées au supplice avec leur père et leur vieil oncle. Leurs frères, nous les avons vu massacrer à l'Abbaye.

Poursuivi jusqu'en Languedoc par les périls auxquels il avait failli succomber près de Paris, le baron s'était réfugié, avec toute sa famille, dans une petite terre près d'Arras. Les prisons le réclamèrent bientôt, comme tous les nobles du pays, et il n'en sortit que pour mourir.

A peu près vers le temps où Marie de Clavigny restait seule en face de la mort, un prisonnier amené de Paris venait chercher sa sentence à Arras. Des lettres, trouvées dans les papiers du baron de Clamière, impliquaient Julien dans une de ces conspirations que les juges-bourreaux imaginaient de temps en temps pour avoir occásion de tuer un peu plus en grand.

C'était Cambel qui avait mené l'affaire. Sa haine, patiente parce qu'elle était sûre d'elle-même, avait attendu l'occasion de réunir dans un commun supplice les deux amants de jadis, devenus le frère et la sœur. Il avait décidé, du reste, qu'ils ne se verraient qu'à l'échafaud, ou tout au plus en y allant; il vou-

lait que cette réunion suprême eût pour eux toute son horreur et n'eût pas ses consolations.

Sa haine, en ce dernier point, fut trompée.

Il avait fait mener Julien dans une autre prison que celle où était Marie. Un des geôliers se trouva être un homme que Julien avait connu, et cet homme osa être humain. Il se chargea d'une lettre. Marie apprit que son frère était près d'elle.

Le lendemain, il reçut la réponse.

Vous ici, Julien!... disait Marie. Il m'a semblé entendre une voix sortant de la tombe, ou une voix, plutôt, m'arrivant à moi-même dans la tombe, car il y a des jours et des moments où je ne sais plus si je vis. Au milieu de toutes ces morts, l'existence m'est devenue comme une chose que je ne comprends plus, comme une illusion que je sentirais sur le point de se dissiper. Il me semble impossible que tout ait péri et que je vive.

Mais vous vivez, mon frère; je pourrai, quelques jours encore, me croire de ce monde. Triste bienfait, Julien!... et cependant mon cœur, malgré moi, en a béni Dieu; je lui ai rendu grâce de m'avoir gardé un appui dans ces derniers jours d'agonie. Mais c'est de l'égoïsme, je le sens, que cette reconnaissance. Je devrais plutôt regretter que vous ne soyez pas où je vous croyais depuis longtemps. Je serais seule à souffrir, et je n'aurais plus qu'à vous rejoindre.

Mais nous touchons, selon toute apparence, au dénouement; ou nous mourrons ensemble, et bientôt,

ou l'un de nous est déjà désigné pour montrer le chemin à l'autre. Lebon vient de partir pour Paris, où Robespierre, dit-on, a besoin de lui ; Cambel va se trouver, pendant quelques jours, le maître, et il ne perdra point de temps.

Comme toutes choses s'apprennent, même la mort ! J'en suis venue à en parler comme je parlais jadis d'un voyage, d'une promenade. Il y a des moments où je me fais un reproche d'y être si indifférente ; il me semble contraire à la volonté de Dieu que la mort soit pour moi si peu de chose, et que je n'aie pas même besoin du secours de la foi pour la voir venir sans peur. Ces hommes ont tué en nous jusqu'à l'amour instinctif et machinal de la vie. Ce que le despotisme oriental a produit en de longs siècles, ils l'ont produit, en France, en deux ans de leur *liberté*. On ne meurt plus seulement sans peur, mais presque sans murmure; on en est presque à ne plus leur contester le droit de nous immoler comme un bétail, et il faut tous les jours moins de courage pour monter courageusement sur l'échafaud.

Ce n'est donc pas à ce courage banal que Dieu appelle et prépare les siens. Mépriser la mort, ce n'est rien. Je ne suis contente de moi que quand elle m'apparaît dans sa grandeur, délivrance céleste, passage à l'immortalité. Alors je me sens grandir aussi. Ce que nous éprouvons auprès de la couche funèbre de celui qui va quitter la terre, je l'éprouve en me contemplant moi-même au bord de ce tombeau qui m'attend de jour en jour, d'heure en heure.

Ma nature mortelle est comme saisie de respect à l'approche de cette nature immortelle qui va être la mienne, et que je sens déjà en moi ; je me salue en Dieu comme l'enfant de ses promesses et l'héritière de sa gloire.

O Julien ! Les méchants ont beau faire ; ils ne travaillent et ils ne sauraient travailler qu'à l'œuvre de Dieu. Comme ils l'ont avancée dans mon âme ! Comme ils l'ont avancée dans la vôtre ! Écrivez-moi. Votre lettre pourra me trouver morte ; et que sais-je moi-même si celle-ci vous trouvera vivant ! Ce sombre hasard a ses terreurs, mais il a bien aussi son charme ; il est facile de s'élever au-dessus de la terre, quand on en est à se dire que celui à qui on écrit n'y est peut-être plus. Et n'est-ce pas, d'ailleurs, ce que nous pourrions toujours nous dire ? Quelle lettre est jamais sûre de ne pas arriver sur un cercueil ?

Mais Julien reçut celle de Marie. Il répondit. Voici quelques passages de sa lettre.

Oui, Marie, elle a bien son charme, à côté de son horreur, la pensée que celle à qui j'écris est peut-être auprès de Dieu, et que ses yeux, qui ne liront pas ma lettre, se sont déjà rouverts aux clartés d'un autre monde !

Oui, les méchants font l'œuvre de Dieu ; mais elle n'est pas encore tellement achevée dans mon âme, que l'indignation et la douleur n'y reprennent, de

temps en temps, leur empire. J'ai fait le sacrifice de ma vie; je la jetterai avec dégoût aux misérables qui vont me la demander. Mais la vôtre, Marie! Ma sœur aux mains de ces monstres! Ma sœur à l'échafaud! Ah! mon sang bouillonne dans mes veines. C'est au delà de ce que je puis souffrir sans en être ou exaspéré, ou écrasé.

Et je voudrais en vain la concentrer tout entière sur Cambel, cette indignation qui me tue. Je revois en vous toutes les victimes dont le sang inonde la France; je revois en lui tous ces bourreaux que la révolution s'est donnés pour ministres. Je mesure avec effroi cet abîme de perfidies, d'atrocités, de turpitudes; je m'épuise à maudire... Hélas! ma sœur, ceux qui vont nous tuer sont les enfants de notre père!...

Le courage est en effet plus facile, au milieu de toutes ces morts, qu'en temps ordinaire; on dirait l'enivrement d'une bataille. Peu d'hommes ont tremblé, mais encore moins de femmes; à Paris, on n'en a vu trembler qu'une, la reine débauchée des dernières années de Louis XV. Elle pleurait, criait; elle est morte en demandant un moment à « *monsieur le bourreau!* »

La résignation des victimes a certainement contribué à en augmenter le nombre. Nos assassins n'étant pas hommes à en être touchés, elle agissait sur eux en sens contraire, les encourageant à frapper, puisqu'on se laissait frapper, et surtout les exaspérant comme un nouveau genre de défi. En

marchant à la mort avec calme et la tête haute, nous rendons plus certaine la condamnation des survivants.

Il faudra pourtant bien que ceci finisse une fois. Nos tyrans le comprennent; mais cette idée ne sert encore qu'à entretenir leur fureur. Ils sentent qu'après deux ans d'un tel règne, on ne peut pas, le voulût-on, descendre du pouvoir. Ceux qui ont voulu s'arrêter ont été engloutis par les flots montant derrière eux; ceux qui ont poursuivi le seront nécessairement par les flots redescendant. Mais plus la chose est sûre, plus ils sont prêts à tout pour en reculer le moment. Les mesures sont prises, à Paris, pour que le nombre des jugements et des exécutions puisse bientôt s'élever à cent cinquante par jour. Il y a trois mois que Danton, prisonnier au Luxembourg, nous disait : « Vous n'avez encore vu que des roses. »

... Je le vis alors, ce Danton; je lui parlai même une ou deux fois, non sans avoir quelque peine à me mettre dans l'esprit que je causais avec l'auteur des massacres de septembre, moi qui fus si près d'y périr. Je trouvai un homme assez nul, évidemment incapable d'être grand autrement que par le crime, ni habile autrement que par l'audace. Mes compagnons de captivité s'étaient mis à s'intéresser à lui, à Desmoulins surtout, qui allait l'accompagner à la mort. Moi, je ne change pas si vite; en Danton prisonnier j'ai vu Danton, et, en Desmoulins, Desmoulins. Je leur ai dit à eux-mêmes que je pourrais leur

pardonner comme homme, comme chrétien, mais, comme juge, si j'avais à l'être, jamais. On va croire, on va dire, on va écrire sans doute qu'ils ont eu des remords. C'est faux. Je n'ai vu chez eux que de la colère contre ceux qui allaient les envoyer à l'échafaud; mais d'attendrissements au souvenir de leurs victimes, aucune trace, aucune.

. . . .

Voilà déjà bien des pages, Marie. Il se fait nuit; j'ai obtenu, non sans peine, de la lumière. Le sommeil me fuirait. Laissez-moi continuer.

Voilà un an que je suis dans les prisons, et j'ai vu passer devant moi tant de générations de prisonniers, que dix années ordinaires ne formeraient pas dans ma mémoire un lointain si profond. Souvent je me surprends à confondre des événements déjà anciens avec ceux de ces derniers temps, ma captivité à la Bastille, par exemple, avec ma captivité actuelle. Mais quand je me rappelle mes angoisses de ce temps-là, je me trouve heureux, même sous la hache, et je bénis celui qui m'a donné, à travers les épreuves, cette rude et sainte éducation.

Du reste, si mon âme a continué de mûrir pour l'autre patrie, mon corps s'est rapidement préparé pour le tombeau. Je sens que j'ai vieilli, dans le cours de cette année, non pas de dix ans, mais de trente. On ne m'ôtera qu'un faible reste, et, si on ne veut pas que j'échappe, qu'on se hâte. Jamais je ne l'ai tant admiré que maintenant, cet homme à qui sa foi conserva près de quarante ans la vie dans l'air épais de

la Bastille! J'ai souvent regretté sa vieille Bible, où il m'aurait été si doux de relire son histoire; mais j'ai celle de son frère, celle du curé Mauriac. Elle ne m'a jamais quitté. Je l'avais à l'Abbaye; je l'ai eue au Luxembourg; j'ai trouvé encore moyen de l'apporter ici. Elle ne sera pas dans mon cercueil, car je n'aurai point de cercueil; mais elle ne me quittera que quand je partirai pour l'échafaud.

... Avez-vous su le sort de notre vénérable ami de Nîmes? Il venait d'apprendre la mort de son fils Saint-Étienne, guillotiné à Paris, lorsqu'on est venu l'arrêter. La douleur et l'âge lui ôtant la force de marcher, on l'a traîné par la ville sur un âne, aux applaudissements de cette lâche populace. Il n'aura peut-être échappé aux bourreaux de la monarchie que pour garder sa tête à ceux de la république.

... Minuit vient de sonner... Si c'était notre dernier jour?... Mais je l'ai déjà eue, cette pensée, si souvent, qu'elle s'est émoussée aussi...

Voilà les douze coups qui recommencent. Je me suis mis, malgré moi, à les compter... Pourquoi?... Il m'a presque semblé, aux derniers, que je frissonnais...

Étrange chose que la vie! Qu'est-ce que c'est donc que cet instinct de conservation terrestre qui se glisse entre nos pensées, au moment même où nous nous croyons le plus sûrs de ne vouloir appartenir qu'au ciel? Il suffit de la voix criarde d'une horloge pour que l'éternité cède encore son sceptre au temps!

... On dit que Robespierre pourrait bien être menacé. J'en doute. Qui oserait?...

Lebon nous a laissé, le jour même de son départ, un échantillon de la manière dont il entend que les choses continuent à marcher. Le baron de Béthune, acquitté par le tribunal, a été arrêté de nouveau une heure après, jugé par d'autres juges, exécuté dans la nuit. Quatre jurés, coupables d'indulgence, sont renvoyés comme traîtres devant le tribunal révolutionnaire de Paris.

On dit aussi que Cambel, devenu le maître, veut signaler son entrée en fonctions par une fête qui aura lieu demain. Ce serait dans le genre des fêtes de la Raison, abolies à Paris depuis que Robespierre a trouvé bon de décréter l'existence de Dieu. Cambel veut qu'on y revienne. Une déesse de sa façon présidera aux cérémonies, et le tout sera terminé par quelques exécutions.

... Je ne me trompais pas, Marie!... C'est la dernière fois que j'ai compté ces douze coups.

Je viens de recevoir mon acte d'accusation. Ils me jugeront à dix heures. Vous savez que la chose est bientôt faite, et le reste aussi... J'ai demandé ce qui en était pour vous. On n'a pas su ou pas voulu me répondre.

Vous reverrai-je? Dois-je vous dire adieu?... S'il arrivait, contre toute espérance, que vous dussiez me survivre, je vous lègue ce livre qui ne m'a pas quitté. Acceptez aussi ces cahiers que vous me renvoyâtes lors de la découverte du secret qui pesait sur notre

existence ; ils ont continué à recevoir mes confidences, et c'est moi-même que je vous lègue en vous les remettant. Ils sont à Paris, en lieu sûr. L'homme qui nous sert de messager pourra vous dire chez qui.

Adieu donc, ma sœur ; adieu, Marie... Je ne puis m'empêcher d'écarter encore l'idée que ce jour soit votre dernier jour. Mon sacrifice est fait, et je continue à frémir à la pensée du vôtre, auquel pourtant je vous sais bien mieux prête que moi au mien. Mais ce pauvre monde est le monde des contradictions et des faiblesses. Au revoir, Marie, au revoir là où nous serons délivrés de toutes ces misères, où nous serons en Dieu et Dieu en nous...

Julien envoya cette lettre au point du jour. Le messager revint avec une lettre de Marie, écrite aussi dans la nuit.

Cambel avait imaginé de la soumettre à une infernale tentation. Il lui avait offert la vie à condition qu'elle figurât, comme déesse de la Raison, dans la fête impie du lendemain. En acceptant, elle se déshonorait par cette abjuration publique de ses sentiments et de sa foi. Cambel se complaisait dans l'idée de cette vengeance d'un nouveau genre, bien plus cruelle, en effet, que le supplice banal dont il faisait grâce à sa victime.

Mais il n'avait pas même eu le plaisir de surprendre chez elle un moment d'hésitation. Elle avait déclaré vouloir mourir. Cambel lui avait dit que ce serait le lendemain.

C'était donc aussi un adieu qu'elle adressait à Julien, car elle ne savait pas, en écrivant, qu'ils dussent mourir ensemble. A cette lettre était joint un paquet, et à peine en crut-il ses yeux quand il reconnut ce livre dont il venait de lui parler, ce livre qu'il avait inutilement cherché, cinq ans auparavant, dans la cachette de la Bastille. C'était Marie qui l'en avait fait retirer secrètement, lorsqu'elle en eut appris l'existence par les mémoires de Julien.

Ils se les étaient donc mutuellement légués, la même nuit, à la même heure, sans se douter de leur mutuelle intention, ces deux trésors des deux Mauriac. Julien baisa le saint volume, comme avait fait le prisonnier expirant. Cet échange suprême lui était un nouvel avertissement du ciel que l'heure du dénouement allait en effet sonner.

XXXVIII

C'est pourtant Julien qui nous le racontera, ce dénouement, car il était condamné à y survivre. Voici ce qu'il écrivait, quelques jours après, dans son journal.

Morte! Marie est morte!... Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai eu la force de l'écrire; peut-être que demain je ne l'aurais plus. Écrivons.

Pourquoi ai-je tant tardé à les tracer, ces mots lugubres? Ah! ce n'est pas le souvenir même de sa mort que je redoutais d'évoquer. La mort de Marie n'est pas de ces morts qu'on pleure. Quand j'aurais le pouvoir de la rappeler à la vie, je n'en userais pas. Il m'est doux de la savoir où elle est, et mon âme ne fut jamais plus unie à la sienne que depuis que la tombe est entre deux.

Mais ce spectacle horrible dont il m'a fallu être témoin, cette longue et lente immolation, ce sang qui a rejailli sur moi, cette tête... O mon Dieu! voilà

ce que je frémis de retrouver sous mes regards, et c'est ce que j'y retrouve à tout moment...

Mais j'ai commencé ; je finirai.

Sa lettre me jeta dans une cruelle agitation. Non que je craignisse aucunement de lui voir racheter sa vie au prix fixé par Cambel ; mais je m'étais arrangé, en quelque sorte, avec la perspective d'un échafaud vulgaire, et je voyais venir des raffinements inattendus, cette fête bizarre, ces folies où le ridicule aurait place à côté de l'horreur. Deux heures me restaient jusqu'au moment du tribunal, et ces deux heures me parurent des siècles.

On vint enfin me chercher. J'aperçus, dans quelques endroits de la ville, les préparatifs de la fête, autels, arcs de triomphe, guirlandes. Toutes les maisons étaient pavoisées, ce qu'expliquait de reste un ordre publié la veille. On savait de longue main que toute désobéissance était la mort.

Mais je n'eus pas de peine à m'apercevoir aussi qu'une sourde agitation se cachait sous la stupeur. Les bandits qui composaient mon escorte semblaient ne pas avoir toute leur audace ordinaire, ou ne l'avoir qu'en s'excitant. Il se formait au loin des groupes ; on causait bas, mais on causait, et c'était déjà beaucoup. Je vis poser une affiche au coin des rues ; c'était, à ce que j'entendis, la défense de colporter des nouvelles que le commissaire général — c'était Cambel — n'eût pas préalablement autorisées. — Des nouvelles circulaient donc qu'il avait intérêt à arrêter.

Quelques lueurs d'espoir se glissèrent-elles dans mon esprit? Je ne saurais, en vérité, répondre ni oui ni non. Je m'étais mis si bien en garde contre toute faiblesse de ce genre, que j'arrivai au tribunal à peu près tel que j'étais sorti de la prison.

Là, d'ailleurs, nulle trace de rien qui pût me porter à espérer. C'était le jury dernièrement *épuré* par Lebon, complété de tout ce qu'il avait pu trouver de plus ignoble et de plus féroce. Pour président, Lefetz; pour public, cette affreuse tourbe payée pour applaudir à tous les arrêts de mort.

Et je les entendais s'entretenant d'un jugement qu'on venait de prononcer. — Elle a refusé?... disait-on. — Oui. — C'est pour midi, n'est-ce pas? — Oui. — Bon.

J'avais compris.

Aussi écoutais-je à peine les questions que le président m'adressait. L'accusation était pourtant un chef-d'œuvre en fait de logique jacobine. A côté de tous mes crimes réels envers la révolution, il y avait un long cortége de ces crimes imaginaires pour lesquels on était encore plus sûr de périr. C'est ainsi qu'on me reprochait de m'être *soustrait*, à l'Abbaye, à la justice du peuple. Ce grief était généralement d'un grand effet, et beaucoup ont péri comme coupables de n'avoir pas péri plus tôt. Il fallait que tous les délires, dans cette révolution, vinssent donner la main à tous les crimes.

Je refusai de me défendre. Les juges n'en parurent ni bien aises, ni fâchés. Ils savaient qu'ils ne

m'écouteraient pas, et ils étaient depuis longtemps trop au-dessus des formes pour s'inquiéter que je refusasse de me prêter à celle-là. L'arrêt fut prononcé et l'heure fixée. Midi!

Je n'écoutai que ce mot. Je la reverrais donc! On m'accordait de mourir avec elle!

Mais l'accompagnerais-je à l'échafaud?

Cette question me vint jeter dans un nouveau tourment. On pouvait ne pas nous mener ensemble, ne me laisser voir peut-être que ses restes inanimés...

Je passai près d'une heure dans cette cruelle angoisse, n'osant interroger personne de peur de laisser voir mon inquiétude, et de donner peut-être à mes gardiens l'idée de me ravir ce que j'espérais encore. Je me reprochais de consumer dans cette unique pensée le temps que Dieu me donnait pour me préparer à mourir, et cette espèce de remords achevait de me torturer.

Enfin, midi approche. On entendait au dehors le bruissement de la foule, et, au dedans, des voix, des pas, un mouvement qui augmentait de minute en minute. La porte s'ouvre. C'est le bourreau qui me fait signe de le suivre.

— Tu trembles?... me dit un homme. — Il pouvait le croire, en effet. Quand j'arrivai à la porte de la salle où le bourreau me conduisait, je ne voyais plus, n'entendais plus. Mes genoux se dérobaient sous moi.

Mais là... Ah! ils virent bien vite, tous ces suppôts de la mort, que je ne tremblais pas et que je n'a-

vais pas tremblé! Je ne pus retenir un cri de joie. Elle était là; elle me tendait les bras... Hélas! je m'aperçus qu'elle n'avait pu me les tendre qu'en arrachant ses mains de celles d'un aide-bourreau, qui les tenait déjà pour les lier. Il était debout derrière elle, la corde entre les doigts...

Mais je m'arrêtai tout à coup. Qu'avais-je vu encore! Elle avait le costume de ce rôle criminel qu'on lui avait offert de jouer, une tunique blanche, une couronne de fleurs... C'était ainsi que j'avais vu la Raison dans les saturnales de Paris.

Elle comprit mon effroi, et, me montrant les fleurs qui ornaient sa tête : — Rassurez-vous, me dit-elle. Ce ne sera jamais que la couronne du martyre.

Alors, ce vêtement que je contemplai sans crainte, je pus voir ce qu'il ajoutait à son angélique beauté. Son front resplendissait sous cette couronne profane, sanctifiée et comme illuminée par le pieux enthousiasme qui jaillissait de ses yeux. Les longs plis de la robe antique l'enveloppaient de leur élégante pudeur. C'était la muse... ou l'ange... Il ne manquait que l'auréole au-dessus de sa tête, et la nuée sous ses pieds blancs et nus.

Je tenais ses mains dans les miennes. L'homme voulut les reprendre. — Mon frère, me dit-elle, si vous en avez la force... — Son regard acheva, et je compris. Je m'emparai de la corde; l'homme, interdit, me laissa faire. Oui, les mains de ma sœur, j'ai eu la force de les lier. Elle a senti mes larmes

couler sur l'horrible nœud; et quand le bourreau, ensuite, est venu lier les miennes, elle a retrouvé un sourire pour me raffermir le cœur. — Mon frère, disait-elle, je ne peux pas vous rendre la pareille...

Nous montons dans la fatale charrette. Mais cette agitation que j'avais déjà remarquée, je la retrouve plus forte et plus visible. Au delà du cercle à bonnets rouges qui nous enveloppait de ses clameurs, je n'apercevais que des regards ou mornes ou indignés; plus loin, dans quelques groupes, on se concertait évidemment.

Je m'efforçais cependant encore de repousser tout espoir de salut; je voulais surtout empêcher Marie de remarquer ces indices favorables, qui pouvaient n'aboutir qu'à ébranler sa fermeté. Hélas! je m'aperçus bientôt qu'elle se préoccupait du même soin, aussi inquiète pour moi que moi pour elle. Nous baissâmes la tête et nous gardâmes le silence. Le bruit croissant d'une musique nous annonçait que nous approchions. On reconnaissait la *Marseillaise*.

Enfin, nous voilà sur la place, et nous roulons lentement vers l'échafaud. A droite, l'orchestre; à gauche, une tribune que Lebon s'était fait construire pour voir tomber les têtes. Dans cette tribune, Cambel.

Mais on voyait assez qu'il était loin de goûter en paix l'horrible satisfaction que sa haine s'était promise. L'agitation avait manifestement gagné une

partie au moins de la foule sanguinaire qui entourait l'échafaud; Marie acheva d'émouvoir tout ce qui n'était pas inaccessible à la pitié. Cambel comprit sans doute la faute qu'il avait faite en lui imposant ce costume, si propre à favoriser l'impression. Mais il était trop tard. Le bruit de l'orchestre faiblissait; les instruments, malgré le regard du maître, mouraient l'un après l'autre, et une rumeur arrivait des extrémités de la place, croissante, audacieuse, formidable.

Mais Cambel s'élance sur l'échafaud ; ses fidèles forment une haie en bas ; il crie : « Silence ! » et on se tait. Le bourreau venait chercher Marie, descendue avec moi de la charrette. Je me lance en avant, et, malgré mes mains attachées, je le repousse. Je crie à la foule : « Sauvez-la ! » La foule frémit... et laisse faire. L'homme de la terreur les fascinait du haut de cet échafaud, son trône.

Il retrouve alors toute son audace. Marie arrivait sur la plate-forme, et, au lieu de hâter le coup fatal, il veut ne pas avoir l'air de se presser ni de rien craindre. Le programme sera suivi. Il ordonne à Marie de se mettre à genoux. Elle le regarde, indignée ; mais il répète : « A genoux ! » et, pesant de la main sur son épaule, il la force de se courber devant lui. On murmure. Il répète son terrible : « Silence ! » et on fait encore silence. « Il faut, s'écrie-t-il, que les ennemis de la patrie meurent en entendant les triomphes de la patrie. » Et il se met à lire le dernier bulletin d'un des derniers combats

de l'armée révolutionnaire en Allemagne. C'était Lebon qui avait imaginé d'ajouter cette torture au supplice de ses victimes.

Mais je voyais l'indignation reparaître sur les visages. La foule ondoyait. Moi, d'une voix qui domina celle de Cambel, je répétai : « Sauvez-la ! » — Cette fois, on m'obéit, on s'élance. Cambel s'interrompt, pâle de rage ; mais il relève Marie, il la traîne sous le couteau. Le bourreau, plus humain, hésite ; la foule, culbutant les hommes à bonnets rouges, escalade de tous côtés l'échafaud. Mais Cambel a lâché la corde, et le couteau est tombé...

Quand je revins à moi, je m'aperçus que mes mains étaient libres. On m'entourait, on me soutenait. J'entendis dire que Cambel, précipité du haut de l'échafaud, s'était brisé la tête sur le pavé. On disait aussi que la nouvelle était maintenant certaine, que Robespierre était tombé et la terreur finie...

J'ai remercié Dieu, mais pour la France et pour l'humanité. Quant à moi, cette espèce de résurrection n'est qu'une nouvelle épreuve, que je lui demande la force de supporter chrétiennement.

L'épreuve, d'ailleurs, sera courte. L'âme pourrait, avec le secours de Dieu, être vigoureuse encore ; le corps arrive au dernier terme. J'attendrai sans murmure ; je m'endormirai avec joie. Adieu, livre du prisonnier, livre de Marie, adieu... Moi aussi, dés-

ormais: « *Je ne lirai plus la Parole; je l'entendrai de la bouche même de Dieu. .* »

Il s'endormit, en effet, peu de jours après. Ces lignes sont les dernières que nous ayons trouvées.

FIN.

Paris. — Imprimerie de G. Gratiot, rue Mazarine, 30.

